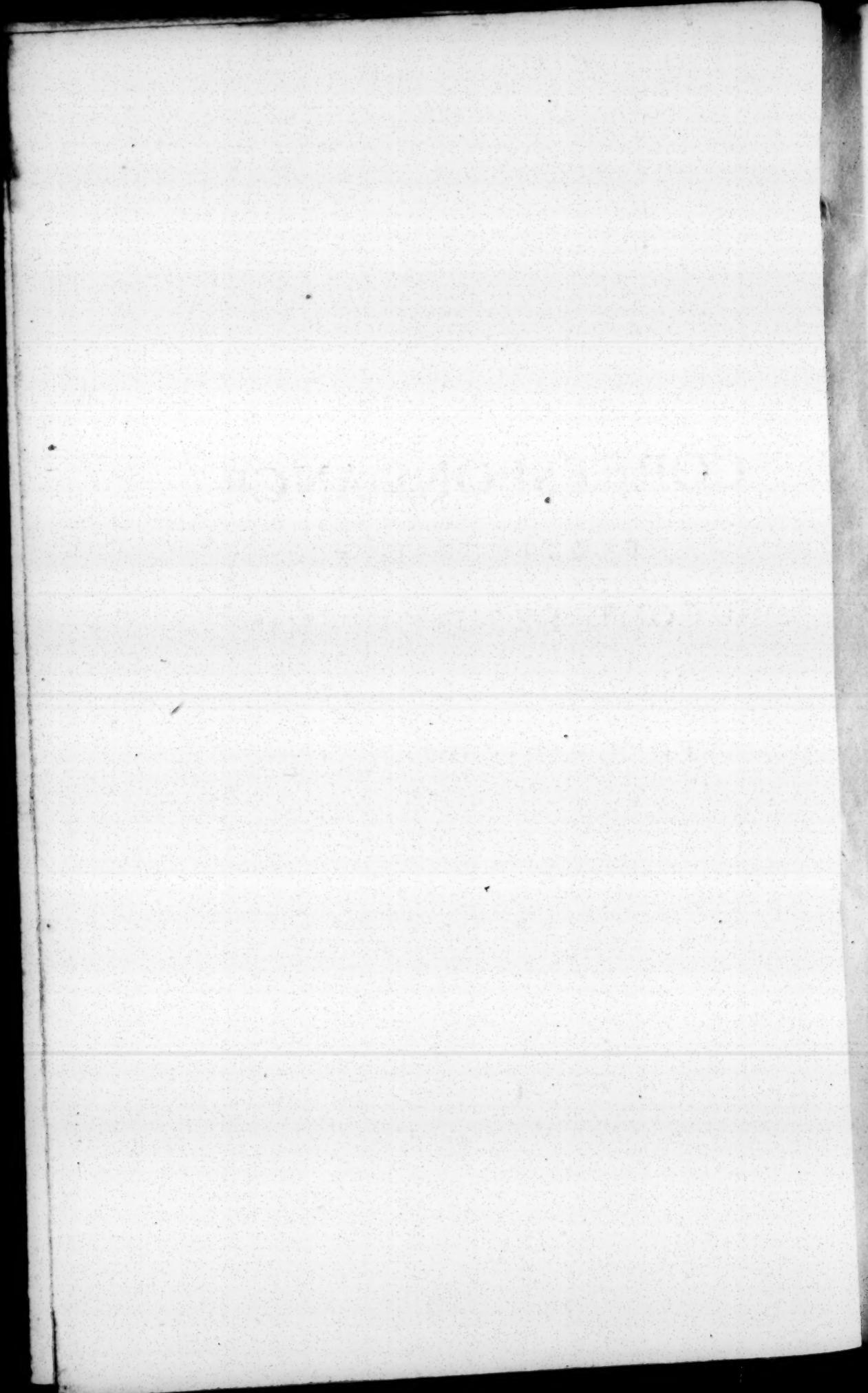


CORRESPONDANCE
P A R T I C U L I È R E
DU COMTE DE SAINT-GERMAIN,
M I N I S T R E D'É T A T ,
A V E C M. PARIS D U V E RNEY.



CORRESPONDANCE
PARTICULIÈRE
DU COMTE DE SAINT-GERMAIN,

Ministre et Secrétaire d'État de la Guerre,
Lieutenant-Général des Armées de France,
Feld-Maréchal au service de Danemarck,
Chevalier de l'Ordre de l'Éléphant,

AVEC M. PARIS DU VERNEY,
CONSEILLER D'ÉTAT:

On y a joint la Vie du *Comte de Saint-Germain*,
et plusieurs Pièces qui le concernent.

TOME SECOND.

A L O N D R E S.

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille,
hôtel de Coëtlosquet, N°. 20.

1789.

6

1

)

CORRESPONDANCE

P A R T I C U L I È R E

D U C O M T E D E S A I N T - G E R M A I N ,

M I N I S T R E D ' É T A T .

L E C O M T E D E S A I N T - G E R M A I N

A M. D U V E R N E Y .

A Vechte , le 27 Février 1758.

M O N S I E U R ,

Voici ma troisième déroute dans cette campagne. Je ne sais pas encore ce qui se passe au reste de l'armée ; mais je crois qu'elle n'est pas plus à son aise que nous ; et , selon toute apparence , s'il n'y a pas de miracle en notre faveur , elle sera détruite. Il est malheureux d'être les victimes des fautes d'autrui. Quand on étend une armée sur quatre-vingt lieues de superficie vis-à-vis d'un ennemi qui peut se rassembler en deux fois vingt - quatre heures ,

Tome II.

A

comme cela est arrivé, on ne peut manquer de périr, sur-tout lorsqu'on n'a pris aucune précaution dans aucun genre. Tant que l'on chargera les Maçons de faire des habits et les Tailleurs de faire des maisons, les choses iront comme elles vont. Je tâche de gagner Minden. Je suis vivement poursuivi par un gros corps : je ne sais ce qui en arrivera ; je me tirerai cependant d'affaire pour le gros. Nous perdons tous nos équipages , que nous sacrifions volontiers pour rejoindre l'armée et être utile au Roi. Je suis désespéré. M. de Chabo et le Chevalier de Lemps , Lieutenant-Colonel de Bretagne, infanterie , ont fait des prodiges de valeur , et méritent à tous égards les plus grands éloges. Je sens bien que l'on voudra me jeter le chat aux jambes ; mais je puis me justifier surabondamment sur tous les points , et notre conduite ne mérite que des éloges. Je suis toujours un Prophète de malheurs : ce n'est pas ma faute.

Mes obéissances très-humbls à M. votre frère.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 24 Mars 1758.

Monsieur,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 et le 27 du mois dernier ; la première de Bremen et la seconde de Vechte. J'ai appris depuis, avec grand plaisir, que vous étiez auprès de S. A. S. (1), après avoir mis les troupes que vous commandez en sûreté. Je ne me suis pas apperçu qu'on eût essayé, pour cette fois-ci, à vous jeter le chat aux jambes, comme vous avez paru le craindre ; je dois même vous dire, pour votre consolation, que le premier mot de ce pays-ci, quand on a su que l'ennemi avait emporté Hoya, a été que vous vous tireriez bien d'affaire. Je connais votre position, et je ne m'en représente que trop bien les difficultés et les maux. Que dire sur tout cela, Monsieur ?

(1) Le Comte de Clermont.

(4)

Rien : c'est ce qui convient le mieux à
l'état où se trouve mon esprit et mon cœur.
Donnez-moi, je vous prie, de vos nou-
velles : un mot me suffira.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Osnabruck, le 5 Mars 1758.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer le détail
de tout ce qui s'est passé dans la partie où
j'ai commandé depuis le 19 du passé jus-
qu'aujourd'hui : c'était la partie la plus
intéressante, et dans laquelle se sont passés
les plus grands événemens. Le mémoire
n'est pas trop bien fait, parce que j'ai peu
de temps ; mais il est vrai et juste. J'ai
enfin reçu, hier soir, un courrier de M. le
Comte de Clermont : je lui en avais envoyé
douze sans recevoir de réponse, et de ces
douze il n'en a reçu qu'un. M. de Clermont
me marque qu'il se rassemble à Hamelen,

qu'il marchera ensuite à l'ennemi , qui doit être du côté de Minden ou de Nienbourg , et qu'il lui intéresse de beaucoup de lui faire repasser le Weser. Je ne suis pas de ce sentiment , et je l'ai combattu , dans la réponse que je lui ai faite , aussi-bien que le temps a pu me le permettre. Quelque succès que puisse avoir le projet du Prince , il n'en retirera aucun fruit réel. Je suppose que tout lui soit favorable , qu'il recule l'ennemi jusqu'à Hoya , et qu'il le rejette sur la droite du Weser , il ne peut pas aller plus loin , et l'ennemi conserve toujours le Bas-Weser et Bremen ; ainsi il a toujours une porte ouverte sur la gauche , où M. le Comte de Clermont ne peut pas tenir ensemble de grandes forces , faute de subsistances et de charrois pour en rassembler ; ce qui encore demanderait bien du temps et d'autres chemins pour en assembler. Le pays est si épuisé par les brigandages , les marches et contre-marches , que je ne puis pas tenir ici cent chevaux pour les gardes et les patrouilles , et je suis obligé de disperser ma cavalerie dans les villages pour la faire subsister : position

malheureuse et forcée qui peut la faire périr à chaque instant. Les bords du Weser sont encore plus mangés et moins fertiles. Il ne serait pas prudent de reprendre une position , qui mettrait dans le cas et la nécessité de se rassembler toutes les fois que l'ennemi ferait un mouvement. Nos troupes se détruisent par ces sortes de manœuvres ; et si on ne leur donne pas du repos et le temps de se remettre , il n'y aura plus d'armée au printemps. Chaque bivouac fait le même effet qu'une bataille perdue. L'ennemi ne se commettra pas à une action ; il ne veut que nous fatiguer et nous détruire sans tirer un coup de fusil. Les ennemis ont au moins quarante mille hommes ensemble. Nous ne pouvons pas faire face à cette armée , sur-tout ayant tout le pays contre nous. Mon sentiment est donc d'abandonner un pays où nous ne pouvons plus vivre ni nous soutenir ; de mettre les débris de l'armée du Roi en sûreté , pour qu'on puisse la rétablir et être en état de faire la campagne prochaine. Il ne m'est pas possible de dire tout dans une lettre. Je n'ai pas une minute de repos. Je voudrais pouvoir

(7)

parler pendant une heure et faire connaître l'état des choses, et je suis persuadé qu'on adopterait mon sentiment.

RELATION

JOINTE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

A Osnabruck, le 5 Mars 1758.

QUOIQUE le Comte de Saint-Germain soit arrivé à Bremen la nuit du 15 au 16 de Février, il n'en a cependant pris réellement le commandement que le 19 au matin, jour du départ de M. le Duc de Broglie de cette ville. Pour connaître la situation actuelle de l'affaire dans cette partie, il est à propos de dire quel était l'emplacement des troupes.

Le régiment de Lyonnais était à Nienbourg, celui des Gardes-Lorraines à Hoya, celui de Bretagne, infanterie, à Bruckhausen : les régimens de Dragons Mestre-de-Camp-Général et Harcourt étaient cantonnés dans le pays, le long de la rive gauche du Weser. La garnison de Bremen

étaient composée de huit bataillons de troupes Allemandes. Les régimens de Périgord et de Cambresis étaient sur la droite du Weser , à Langwedel et Oiten. Ces deux régimens fournissaient des détachemens à Rotenbourg et à Ottersberg sur la Wumme ; ils devaient en outre , en cas de besoin , prêter la main à M. le Prince de Beaufremont , qui commandait dans Verden , où étaient les régimens de Courten et de Nassau - Usingen. Le poste de Rotenbourg était aux ordres de M. le Prince de Beaufremont.

Il y avait en outre , sur la gauche du Weser , ce qui formait une espèce de seconde ligne , un régiment de Dragons et quatre de cavalerie ; mais il est bon d'observer , que tant la cavalerie que les Dragons , avaient à peine vingt hommes par compagnie en état de combattre.

Les inondations , qui pour lors étaient considérables , couvraient d'eau tout le pays ; ce qui aurait interrompu la communication entre les différens corps. Telle était la situation des choses lorsque le Comte de Saint-Germain prit le commandement.

Le 19, vers midi, il fut informé que Rotenbourg était investi par l'ennemi; et comme il savait que ce poste était très-mauvais, et que, de plus, il n'était pas approvisionné, il voulut d'abord retirer celui d'Ottersberg, qui ne pouvait se soutenir, ainsi que les régimens de Périgord et de Cambresis, dans la crainte qu'ils ne fussent entamés; mais, à l'instante prière de M. le Prince de Beauffremont, il les laissa dans la position où ils étaient, et leur donna ordre de faciliter sa retraite, s'il se trouvait obligé de la faire sur Bremen, et enfin de lui obéir. M. le Prince de Beauffremont partit seul de Verden le 19 au soir, laissant le commandement au Marquis de Saint-Chamans, et passa le 20, à dix heures du matin à Bremen, sans dire mot à personne.

Le Comte de Saint-Germain prévoyant que Verden ne pouvait se soutenir, et que par conséquent Hoya deviendrait un poste de la plus grande conséquence, y envoya le 20 le Comte de Chabo pour y commander. Connaissant tout le mérite de cet Officier, il le chargea de faire les dis-

positions nécessaires pour la défense de ce poste.

Le 21, le Marquis de Saint-Chamans évacua Verden. Ce fut ce même jour que le Comte de Saint-Germain reçut, le matin, ordre de M. le Comte de Clermont pour commander dans toute cette partie. M. de Saint-Chamans, et les troupes qu'il avait avec lui, étaient déjà arrivés à deux lieues de Bremen, quand M. de Saint-Germain lui put envoyer des ordres. Il le laissa avec ses troupes dans les villages aux environs de Bremen, et le même jour, 22, il retira le détachement du poste d'Ottersberg.

Le 23, M. de Saint-Germain fit marcher les régimens de Périgord et de Cambresis sur Hoya ; mais comme, pour s'y rendre, ils avaient dix lieues à faire par de très-mauvais chemins, ils ne purent arriver ce jour-là que près de Juhstedt, qui en est à trois lieues.

Le régiment de Champagne, dont les deux premiers bataillons arrivaient à Suhlingen le 23, à sept lieues de Hoya, et les deux derniers bataillons, qui y arri-

vaient le 25 , avaient , de même , reçu des ordres de M. de Saint-Germain de se porter sur Hoya et Nienbourg : le Comte de Chabo le demandait.

Le 22 , le régiment de Nassau - Usingen avait eu ordre de marcher pour prendre ses cantonnemens sur la digue de la rive gauche du Weser , et de s'étendre jusqu'au confluent de l'Aller ; mais , à cause des inondations , il ne put aller que jusqu'à Ahusen.

Le Marquis de Saint - Chamans , qui partit le 23 de Bremen pour aller commander dans la partie de Hoya , de Nienbourg et environs , ne put arriver ce jour-là que jusqu'au lieu du cantonnement de Périgord et de Cambresis.

Le Comte de Chabo arrivé à Hoya , y avait trouvé tout en désordre ; aucune disposition de faite pour la défense de ce poste ; l'hôpital , les magasins et généralement tous les effets , étaient dans la partie de la ville qui est sur la droite du Weser , où il n'y avait pas le moindre ouvrage pour en couvrir la porte et le pont. M. de Chabo fit sur - le - champ les dispositions

nécessaires pour transporter tout sur la rive gauche ; mais cette besogne demandait plus de temps qu'il n'en avait. Il envoya à Bremen chercher des matières combustibles pour brûler le pont , et des cartouches pour l'infanterie , que M. de Saint-Germain envoya sur - le - champ ; et quoique ces munitions , conduites par un Officier , marchassent nuit et jour , elles ne purent arriver à Hoya que fort peu de temps avant qu'il fût attaqué. M. de Chabo y avait fait entrer les deux compagnies de grenadiers et deux piquets du régiment de Bretagne ; il avait ordonné aux régimens de Mestre-de-Camp et de Harcourt , Dragons , de se rassembler et de faire de fréquentes patrouilles , pour l'avertir de ce qui se passerait.

Le 23 , avant le jour , le Prince héritaire de Brunswick , au moyen de plusieurs bateaux qu'il trouva aux environs de Verden , et de plusieurs radeaux que les paysans lui construisirent à la hâte , passa le Weser avec cinq bataillons , et guidé par les gens du pays , traversa pendant tout le jour , pour se rendre à Hoya , des marais que

l'on croyait impraticables. Il enleva une patrouille de Dragons qui n'était pas sur ses gardes ; une seconde, de vingt hommes, dont l'Officier qui la commandait fut blessé et pris, se sauva et n'avertit personne de l'approche des ennemis ; une troisième enfin, aussi commandée par un Officier, passa à trente pas de l'ennemi, le long d'une digue, et ne l'aperçut point ; parce qu'il s'était couché ventre à terre le long de cette digue, et que la patrouille avait négligé de monter dessus.

Pendant que tout cela se passait sur la rive gauche du Weser, l'ennemi fit paraître quelques troupes légères sur la droite, au sortir d'un bois près de Hoya. M. de Chabo redoubla de soins et d'activité pour accélérer son transport sur la rive gauche, mettre son pont en état d'être détruit, etachever une redoute qu'il avait commencée pour le couvrir. Il fit aussi tâter les ennemis, pour pouvoir en connaître la force ; il les fit pousser par quelques Dragons, soutenus d'infanterie jusqu'au bois, leur fit tirer deux coups de canon, auxquels ils ripostèrent par six. Alors M. de Chabo

assuré qu'ils étaient en force , réplia toutes ses troupes dans la ville , vers les six heures du soir , et les posta le mieux qu'il put ; mais l'hôpital n'étant pas encore évacué entièrement , il ne fit pas d'abord rompre son pont qu'on ne fesait que de gaudronner. Les ennemis tiraient faiblement sur ce front ; mais , tout - d'un - coup , le Prince de Brunswick parut sur la gauche du Weser , à peu de distance de la porte de la ville , et y fit un grand feu de mousqueterie. Les troupes , rassurées par M. de Chabo et leurs Officiers , ne s'étonnèrent pas ; et le Chevalier de Lemps , Lieutenant - Colonel du régiment de Bretagne , à la tête de quatre compagnies de Grenadiers , alla charger , l'épée à la main , le Prince de Brunswick , à la tête de ses troupes , qu'il fit reculer trois fois très-loin ; mais enfin , n'ayant plus que vingt-deux hommes , il fut obligé de céder au nombre , et de se retirer dans l'intérieur de la place , où nos troupes se battirent très-vigoureusement : elles furent repoussées successivement de maison en maison qu'elles brûlaient en se retirant ; et , lorsque tout

fut embrasé , se voyant accablées par les ennemis qui débouchaient par les portes des deux rives , elles se réfugièrent dans une vieille mesure , ouverte de tous côtés : elles y furent battues par huit pièces de canon et attaquées par dix à douze bataillons. Alors M. de Chabo ne voyant plus aucun moyen de défense , prit le parti de faire battre la chamade , et envoya au Prince de Brunswick le Chevalier de Lemp^s pour capituler. Le Prince exigea d'abord qu'elles se rendissent prisonnières de guerre ; mais , sur la réponse positive que les Français périraient plutôt que de souscrire à une capitulation déshonorante , le Prince répondit , qu'il était persuadé qu'ils étaient gens à tenir parole , et qu'il se croirait indigne de vivre , s'il ne respectait pas une valeur aussi rare. *Je vous accorde* , dit-il au Chevalier de Lemp^s , *ce que vous demandez* , même les équipages des Officiers particuliers. *Je garde seulement les deux pièces de canon qui sont déjà entre mes mains.* La capitulation fut signée , et la garnison eut la liberté de pouvoir servir dès quelle aurait joint nos premiers postes.

On ne peut rien ajouter aux bontés et aux politesses que le Prince et ses troupes firent aux nôtres.

Le Comte de Chabo et le Chevalier de Lemps se sont conduits dans cette affaire, avec la plus grande valeur et un sang froid admirable ; ils ont donné des preuves de la plus grande habileté et de la fermeté la plus intrépide , et j'ose dire qu'il y a peu d'Officiers qui , à plus juste titre , méritent les graces du Roi. Ils ont été parfaitement secondés par tous les Officiers et les troupes ; et , comme plusieurs se sont retirés à Nienbourg , l'on ne peut encore savoir au juste la perte que nous avons faite. Il y a eu sept à huit Officiers tués sur la place : il y en a au moins dix-neuf prisonniers , presque tous blessés , et à peu près trois cents Soldats tués , blessés , ou prisonniers.

M. de Saint-Germain ne fut informé de cet évènement , que le 24 à cinq heures du matin. Il jugea d'abord que , s'il restait dans Breinen , il y serait enfermé , tant par le corps du Prince de Brunswick , que par celui qui était resté à Burg sur la basse-

Wumme

Wumme , qui avait vingt-quatre pièces de gros canon ; d'ailleurs , il n'avait pas dans cette ville de quoi se nourrir pendant huit jours , et ne pouvait se procurer des subsistances d'aucun endroit : il savait également qu'on ne pouvait le secourir ; il prit le parti d'abandonner Bremen pour sauver les troupes du Roi , et leur donna rendez - vous à Bassum : il fut obligé de prendre cette route pour éviter de passer sur les terres du Danemarck. Il y arriva ce même jour 24 , sur le minuit , et y rassembla toutes les troupes qui arrivèrent de leurs différens quartiers. Cette opération fut très - longue et très - pénible , à cause des mauvais chemins et des inondations. Il aurait bien voulu aller attaquer , le 25 , les ennemis qui étaient à Hoya , qui est à six grandes lieues de Bassum ; mais les troupes extrêmement fatiguées et harassées par les différens détours que les eaux les avaient obligés de faire , n'avaient point de pain , et avaient perdu pour la plupart leurs équipages ; et quelque diligence que l'on eût faite , on n'aurait pu arriver que le 26 devant Hoya. Il ne parut

pas prudent d'aller attaquer un corps d'armée qui avoit eu trois jours pour se renforcer , et qui , selon toute apparence , ne devait pas être éloigné du corps commandé par le Prince Ferdinand ; d'ailleurs , il était fort inutile de reprendre Hoya , ayant évacué Bremen ; de plus , si l'on avait reçu un échec dans cette partie , ce qui était à présumer , vu l'extrême fatigue des troupes , et la disette totale qu'elles éprouvaient , tout était perdu , et l'on n'aurait pas sauvé deux cents hommes.

Le Comte de Saint-Germain préféra le parti de la retraite : il marcha d'abord sur Wildeshausen , et se porta ensuite , avec le plus de célérité qu'il fut possible , entre les rivières de Hunte et de Hase , pour marcher sur Minden ou pour rejoindre l'armée , si les ennemis en force ne le prévenaient. Par cette marche , il était aussi à sa disposition de se retirer vers Osnabrück , en cas que l'ennemi fût maître de Minden.

Arrivé le 28 à Vorde , il y apprit que M. le Comte de Clermont se retirait sur Hamelen. Un corps ennemi , dont

M. de Saint - Germain n'a jamais pu savoir la force, tout le pays étant contre nous, l'a suivi dans sa retraite. Il a appris encore à Vorde, qu'un corps de troupes légères des ennemis se faisait déjà voir aux environs de Minden ; ainsi, sa marche devant inutile sur cet endroit-là, et ne pouvant plus être utile à l'armée ni la rejoindre, il prit la route d'Osnabruck, où il arriva le 1^{er} Mars. Les troupes n'avaient pas de pain depuis huit jours, et manquaient de tout ; de sorte qu'il n'aurait pas été possible d'arriver devant Minden avant le 5 ou le 6. Si l'on avait pris le parti de s'y porter, on aurait découvert la partie d'Osnabruck, qui fait le flanc gauche de l'armée, et, par conséquent, exposé toutes les troupes répandues sur la rive gauche de l'Ems.

M. de Saint-Germain apprit, le 3 Mars, par une lettre de M. le Marquis de Morangis qui commande à Minden, que la garnison de Nienbourg était arrivée le 2 au soir, avec une capitulation honorable. Ce Général mandait encore, qu'il comptait être attaqué le lendemain 4, dans

Minden. Il apprit d'ailleurs, que, le 3 à midi, le Prince de Holstein marchait sur Dam avec un gros corps de troupes, et que ses courreurs étaient déjà arrivés à Hunteburg. Ces différentes circonstances prouvent que M. de Saint-Germain ne pouvait prendre d'autre parti que de rester à Osnabruck, et d'y attendre des ordres qu'il n'a pas encore reçus. Il y tiendra le plus long-temps qu'il pourra, pour couvrir la retraite de M. le Comte de Clermont, et celle des troupes répandues sur la droite de l'Ems.

Depuis le 24 Février, M. de Saint-Germain n'a pu recevoir aucune nouvelle de M. le comte de Clermont, quoiqu'il lui ait envoyé dix à douze courriers, qui, vraisemblablement, ont été enlevés par l'ennemi ou par les paysans, qui sont tous en armes contre nous. Il s'est cependant servi de toutes sortes de voies pour les faire passer: il a, entr'autres, dépêché en poste un Maréchal-des-Logis et deux Dragons.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 9 Avril 1758.

MONSIEUR,

Lorsque j'eus l'honneur de vous écrire le 24 du mois dernier, je n'avais pas sous la main celle dont vous m'aviez honoré d'Os-nabruck le 5 du même mois, à laquelle vous avez joint une relation de votre retraite de Bremen. Comme vous pourriez en être en peine, je me hâte de vous en accuser la réception, et je tire le rideau sur ce qui s'est passé depuis la date de cette lettre, parce que je ne puis y penser sans la douleur la plus vive. Donnez-moi de vos nouvelles en quelqu'endroit que vous soyez, et comptez toujours de ma part sur l'inviolable et respectueux attachement avec lequel je suis, ect.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Wesel, le 7 Avril 1758.

M O N S I E U R ,

Je reçois la lettre du 24 du passé, dont vous avez bien voulu m'honorer, et je vois avec peine que votre cœur et votre esprit sont affectés. Votre santé ne peut qu'en souffrir, et cette situation ne peut remédier à rien. Nous sommes enfin sur la gauche du Rhin. Les Hussards ennemis viennent jusqu'à nos portes tirer sur les sentinelles. Quoi que l'on en dise, vous verrez qu'il faudra quatre mois pour remettre l'armée en état d'agir. Ceux qui calculent sur deux mois se trompent. Quoi qu'il en soit, l'ennemi ne nous donnera même pas ces deux mois. Le Prince Ferdinand est aussi habile à conserver et à recruter son armée, que nous le sommes à ruiner la nôtre. Celle des ennemis n'est

guère moins forte de soixante mille hommes actuellement, et le sera beaucoup plus dans quelque temps. Je ne dis ceci que pour avoir l'honneur de m'entretenir avec vous ; car du reste je sais que l'on ne m'en croira pas, et que les évènemens seuls ouvrent les yeux. Les choses sont au point qu'il ne reste pas même le sentiment de l'intérêt, quelque douloureux qu'il soit. On ne songe plus qu'à se soustraire à la volerie de toute espèce, autant qu'on le peut.

Je comptais vous envoyer un tonneau de vin de Tockai, qu'un Général Impérial m'avait donné. Les Hussards Hanoviens l'ont bu, et ces mauvais chrétiens ont encore pris tout mon équipage, que j'aurais bien conservé si je n'eusse pas voulu forcer de marche, pour joindre M. le Comte de Clermont sur le Weser. Oserais-je présenter les assurances de mon attachement et de mon respect à M. votre frère.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY.

A Wesel, le 13 Mai 1758.

MONSIEUR,

C'est pour avoir l'honneur de vous donner des marques de mon sincère attachement, et savoir des nouvelles de votre santé, que j'ai celui de vous écrire. Je serai satisfait si vous voulez bien rendre justice à mes sentimens pour vous, et si vous continuez à jouir d'une bonne santé.

Nous n'avons ici nulle espèce de mouvemens, nulle espèce de nouvelles. Tout le monde paraît dormir : mes ennemis ne le font pas à la Cour et à la Ville, et je sais que l'on a fort indisposé M^{me} la Marquise (1) contre moi, et que l'on cherche à me dénigrer actuellement sur ma retraite de Bremen. Que faire à tout cela ? Prendre patience si l'on peut, et rien de plus. En

(1) De Pompadour.

vérité ceux qui m'attaquent avaient déjà donné assez de preuves d'incapacité et d'ignorance , sans donner encore celle - ci. C'est une affaire de calcul , et il ne faut que vingt paroles pour anéantir tout leur verbiage. Je ne sais assurément pas en quoi j'ai déplu ; mais je me trouve comme un homme exposé tout nu aux guêpes. Le malheureux esprit qui règne à présent ôte bien l'émulation , et rompt les bras à tout le monde. Enfin je n'ai rien à me reprocher. Je ne me repens que d'une chose , qui est d'avoir écrit et dit quelquefois mon sentiment ; et je sais , mais trop tard , que c'est un crime quand il n'est pas flatteur.

Me permettriez - vous de vous prier de faire présenter mes obéissances très-humbles à M. votre frère.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 3 Juin 1758.

MONSIEUR,

Je ne serais pas excusable d'avoir été si long-temps sans vous donner de mes nouvelles , si je n'étais pas bien certain que vous en avez eu indirectement. Je me suis abstenu de vous écrire , tant que certaines circonstances , qui m'ont beaucoup affligé , ont fixé l'attention du pays où vous êtes.

Les lettres dont vous m'avez honoré le 7 d'avril et le 13 de ce mois me sont parvenues. Je vous parlerai de vive voix de la matière que vous traitez dans la seconde ; car vous n'ignorez pas sans doute , Monsieur , que je me suis déterminé à faire un voyage à l'armée (1). Je pardonne aux autres d'être surpris que j'aie pu prendre une pareille résolution , puisque je le suis moi-même. Je compte partir le 15 pour

(1) Ce voyage n'eut pas lieu.

(27)

arriver le 20 ou le 21. Je vous trouverai sans doute encore à Wesel, et vous ne doutez pas que je n'aie grand plaisir à vous voir.

M. D E C R E M I L L E

A M. D U V E R N E Y.

A Versailles, le 2 Juillet 1758, à six heures du matin.

JE vous dépêche un exprès, Monsieur, pour vous prier instamment, au nom de M. le Maréchal de Belle-Ile et de M. l'Abbé de Bernis, de vous rendre ici aujourd'hui. Il n'y eut peut-être jamais une circonstance où le besoin de vous consulter et de profiter de toutes vos lumières ait été aussi réel ni aussi instant : vous y apprendrez des choses incroyables, et qui demandent de prendre dès-à-présent une résolution de laquelle, sans croire aller trop loin, je ne crains point de dire que peut dépendre le salut de l'Etat. Ces deux Ministres ont donc jugé votre présence ici absolument nécessaire, ne voulant point se déterminer à

rien , qu'après que vous aurez été consulté. Vous jugez bien , Monsieur , quelle est à cet égard l'impatience où ils sont de vous voir ; mais comme il n'est guère possible que vous puissiez arriver ce matin , M. le Maréchal m'a dit de vous mander que si vous ne veniez pas avant le Conseil , il suffirait que vous fussiez ici à deux heures : je vous y offre de la soupe en arrivant. Bon jour , Monsieur. Faites - moi un mot de réponse par le retour de mon courrier , que je fais revenir sur-le-champ , afin que je puisse dire à M. le Maréchal que vous arriverez avant qu'il aille au Conseil.

On était au Conseil quand M. du Verney arriva à Versailles. Il alla chez M. de Crémille , avec lequel il raisonna sur la position de l'armée , qui était telle alors , que l'on croyait le Comte de Clermont retiré sous Cologne , et le Prince Ferdinand de Brunswick le suivant toujours , jusqu'au point d'avoir fait sommer Dusseldorf de se rendre , avec menace de le bombarder. Il fut question d'un Général pour remplacer

le Comte de Clermont. M. du Verney proposa le Comte de Saint - Germain , et M. de Crémille répondit qu'on ne pouvait mieux faire que de lui donner le commandement.

M. du Verney alla ensuite chez M. l'Abbé Comte de Bernis , qui revenait du Conseil , et lui parla avec la plus grande force en faveur du Comte de Saint - Germain. Sa réponse fit juger à M. du Verney , qu'il avait été question de cet Officier au Conseil , et qu'il y avait eu des oppositions contre ce choix. On se rendit chez M. le Maréchal de Belle-Ile , où on lut un mémoire de M. de Crémille sur les moyens à prendre pour la sûreté de l'armée. On parla encore d'un Général , et M. du Verney mit toute la force du patriotisme pour faire agréer celui que toute l'armée demandait. M^{me} de Pompadour arriva , et on fit retirer M. du Verney dans un cabinet où elle vint le joindre au bout d'un quart d'heure : *Bon jour , du Verney , lui dit-elle , comment vous portez-vous ? Avec une médecine dans le ventre , répondit-il ; mais ce n'est pas là qu'est mon plus grand mal , c'est*

(30)

ici, en montrant sa tête. La Marquise craignant sans doute qu'il n'insistât de nouveau, répliqua : Je n'ai pas le temps de m'arrêter, le Roi m'attend, et je m'en vais.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Nippes, le 4 Juillet 1758.

MONSIEUR,

Je dois aux marques d'amitié et aux bontés que vous m'avez toujours témoignées la confidence du parti que j'ai été forcé de prendre. J'ai envoyé hier ma démission à M. le Maréchal de Belle-Ile et à M. de Crémille, et je les prie de la faire agréer au Roi, et de m'envoyer le plus tôt possible la permission de me retirer : je voulais même ne plus servir ; mais M. le Comte de Clermont a exigé que je continuasse jusqu'à ce que j'eusse réponse de la Cour ; et comme je ne suis guidé ni par l'humeur ni par le caprice, je me suis

prêté à tout ce qu'il a voulu. Je ne devais pas m'attendre à tout ce qui m'arrive. J'ai souffert avec le plus de patience qu'il m'a été possible, tant qu'il n'a été question que de souffrir ; mais comme on attaque mon honneur, je n'ai plus rien à ménager, et je quitte de grand cœur un pays où l'innocence, la vertu, le zèle et les services ne sont comptés pour rien. C'est M^{me} la Marquise (1) qui m'attaque, et sans doute que les Ministres pensent comme elle sur mon compte. Je n'étourdirai personne de ma justification ; je ne me trouve pas dans le cas de le faire, et, grâces à Dieu, ma conduite a été par-tout sans reproche : elle le sera toujours également, et vous ne serez jamais dans le cas de vous repentir de vous être intéressé à moi. Je ne suis que malheureux. On cherchait depuis long-temps à m'écraser ; et comme l'on y parviendrait, je quitte la partie. Je n'entre ici dans aucun détail, parce que vous pourriez être déjà en voyage pour vous rendre ici.

(1) De Pompadour.

M. DE CRÉMILLE
A M. DU VERNEY.

A Versailles, le 10 Juillet, matin, 1758.

JE reçus hier au soir, Monsieur, une lettre de M. de Saint-Germain qui me pénètre de la douleur la plus vive et la plus amère : il me faisait part de la démission qu'il envoyait à M. le Maréchal. J'ai trouvé heureusement le moyen de soustraire cette lettre, et je n'ai fait confidence de cette triste nouvelle qu'à M. l'Abbé de Bernis, dont je connais les sentimens pour M. de Saint-Germain. Nous sommes convenus, ce Ministre et moi, de la réponse que je devais lui faire, et qu'en effet je viens de faire après l'avoir communiquée à M. de Bernis ; il y a même joint une lettre particulière de sa part : elles vont partir l'une et l'autre dans le moment même, par un courrier que j'ai cru devoir dépêcher exprès pour ce sujet, que j'ai trouvé assez intéressant par lui-même. Mais tout ce que nous fesons ici vis-à-vis de

M.

M. de Saint - Germain n'aura d'effet réel, qu'autant que vous concourrez avec nous pour le retenir. Je sais la confiance extrême qu'il a toujours eue en vous, et le pouvoir que vous avez sur son esprit. Je n'ai pas besoin de vous rien dire ici sur la nature et l'étendue du service que vous rendrez en cela au Roi et à l'Etat, si vous réussissez, comme je crois que vous seul pouvez le faire, à conserver au royaume un sujet dont la privationacheverait peut-être de mettre le comble à nos maux. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ; mais j'irai vous voir après - demain, mercredi matin : je vous porterai sa lettre et ma réponse ; mais n'attendez pas jusques-là pour lui écrire, les momens sont bien précieux. Je compte que vous voudrez bien me donner à dîner ce jour - là ; c'est le moyen de me faire jouir de vous plus longtemps, et vous savez bien que c'est-là ce que j'aime uniquement.

Je vous embrasse, mon cher ami, et ne saurais vous exprimer comme je le voudrais toute l'étendue de mon tendre et inviolable attachement.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY
A M. DE CRÉMILLE.

A Paris, le 10 Juillet 1758.

LA nouvelle que vous m'apprenez , Monsieur , ne me surprend point. Votre lettre et celle de M. l'Abbé de Bernis doivent faire plus d'effet qu'une de ma part ; cependant je satisfais à votre demande. La soustraction de la démission ne paraîtra pas vraisemblable ; il n'y avait cependant point d'autre moyen que celui que vous employez pour éviter , s'il est possible , la perte d'un homme qui , selon moi , est notre véritable ressource , sur-tout si la remise de Dusseldorf , ordonnée par son Souverain , est véritable. On dit que S. A. S. M^{gr} le Comte de Clermont a envoyé l'ordre au Commandant et à M. de Bergeick de sortir la même nuit de Dusseldorf. En cet état , Monsieur , s'il existe un remède , c'est celui de mettre toutes les considé-

rations à part , de faire M. le Comte de Saint-Germain Maréchal de France , de lui donner le commandement de l'armée , de lui ordonner de reprendre Dusseldorf , et d'empêcher par ce moyen le Prince Ferdinand de se porter avant nous sur M. le Prince de Soubise. Que d'arrangemens difficiles à faire si l'on est obligé de secourir M. de Soubise ! Je les conçois assez pour douter des moyens , parce qu'il faudrait des combinaisons , des époques fixes. Qui les fera ?

Je finirai ma lettre par une seule observation , qui mérite les plus sérieuses réflexions : c'est que les trois hommes principaux , c'est-à-dire , M. de Contades , M. de Chevert et M. de Saint-Germain , s'il reste , ne seront jamais d'accord. Peut - on en douter à la Cour ? Cela supposé , voyez ce que l'on doit craindre.

On m'a assuré que le motif qui détermine M. de Saint - Germain à demander sa retraite , est une lettre écrite au Prince (1) , portant ordre de ne consulter que M. de Mortagne , M. de Contades et M. de Chevert.

(1) Le Comte de Cleenont.

(36)

Je vous attendrai à dîner mercredi. Je suis revenu de Plaisance ce matin. Sans vous j'y serais retourné.

Depuis ma lettre écrite, j'en reçois une de M. de Saint-Germain (1), qui m'instruit de l'envoi de sa démission, fondé sur ce qu'il croit son honneur compromis : c'est à vous d'en juger. Vous trouverez ci-joint copie de ma réponse.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY
AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 10 Juillet 1758.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 4, au moment que je venais d'être instruit, par une voie très-sûre, de la résolution que vous avez prise, et j'allais vous en écrire. Que cette résolution, Monsieur, m'afflige; et pourquoi ne m'en

(1) Celle du 4 Juillet, qu'on a rapportée.

avez-vous fait part qu'après y avoir donné tout l'effet que vous pouviez y donner, et que l'on a heureusement détourné. Je vous demande, au nom de l'amitié que je vous ai vouée, et que vous avez payée jusqu'à présent d'un retour qui me flatte autant qu'il m'honore; je vous demande, dis-je, que vous suspendiez l'exécution d'un dessein dans lequel vous avez peut-être trop écouté le sentiment personnel. Je connais, Monsieur, tout ce que l'on doit à l'honneur; mais j'ai éprouvé tant de fois ce que l'on doit à sa patrie, que je ne puis m'empêcher de vous parler pour elle. Elle vous accorde, par la voix du public, tout ce que vous méritez; et n'est-ce pas là l'espèce de gloire la plus sensible pour un cœur aussi honnête que le vôtre? Servez-la donc, Monsieur, en dépit de tout ce qui paraît fait pour vous en détourner. J'ai toujours vu les talens supérieurs, quand ils ont été accompagnés de bonnes intentions, triompher de tous les obstacles, de la nature de ceux dont vous pouvez avoir à vous plaindre, et qui ne sont pas faits pour vous seul. Les

choses ont dû prendre une face nouvelle depuis votre lettre , et j'ai lieu de croire que vous y aurez reconnu la justice qu'on vous rend ici. Je vous demande donc , Monsieur , au nom de l'amitié , et j'ose dire au nom de toutes les vertus que vous professez , de continuer vos services au Roi et à l'Etat. Ma douleur serait sans bornes dans la situation où sont les choses , si vous abandonniez la partie. En effet , de quel exemple dangereux ne pourrait pas être votre retraite dans les circonstances actuelles , et dans le moment précisément où toute l'armée publie son attachement pour vous ? Souffrez donc que je m'unisse à ceux de mes amis qui vous ont écrit , pour vous engager à révoquer la demande que vous avez faite. Je vous réponds qu'ils sont les vôtres , et vous pouvez m'en croire. J'attendrai votre réponse avec la plus grande impatience.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

À M. DU VERNEY.

Au Camp de Frohwiller, le 16 Juillet 1758.

MONSIEUR,

Je reçois dans le moment, la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer du 10⁶. Je viens de répondre à MM. de Bernis et de Crémille : ils seront contens, je pense, de ma réponse, et vous aussi, Monsieur. Je demande seulement que le Général de l'armée ait ordre de me déclarer en public, que le Roi est satisfait de mes services et de ma conduite, et tout sera dit, parce que mon honneur est réparé ; mais les plaies que l'on m'a faites saigneront long-temps. On est bien à plaindre, quand chaque femme - de - chambre et chaque faquin peuvent, par dessous de terre et sans paraître, flétrir et faire périr les meilleures plantes. Je n'ai qu'un moment pour avoir l'honneur de vous répondre. Je serai toujours flatté d'adhérer à vos conseils ; mais

je voudrais bien ne pas être exposé aux guêpes toute ma vie. Portez - vous bien , Monsieur. Sachez - moi quelque gré du sacrifice que je fais à la patrie , et de ma docilité aux conseils que je savais bien que vous me donneriez.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris , le 28 Juillet 1758.

MONSIEUR ,

Ce que vous exigez me paraît raisonnable , et j'ai lieu de croire qu'on vous en donnera la satisfaction , quoiqu'on ne m'ait pas encore communiqué votre réponse. Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire , j'ai été instruit de circonstances que vous n'ignorez pas , et qui me font penser qu'on ne négligera rien avec vous pour réparer le passé. Quoi qu'il en soit , Monsieur , je n'en suis pas moins sensible à la part que vous voulez bien me donner au sacrifice que vous faites : n'y ayez aucun regret , et songez

quelquefois , pour votre consolation , que l'espèce de gloire que vous aimez et que vous cherchez , n'échappe jamais à ceux qui la méritent , et que les efforts que l'on fait pour la leur ôter ne font que l'accroître ; parce que c'est la voix publique qui la donne , et non pas la faveur .

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Frohwiller , le 21 Juillet 1758.

MONSIEUR ,

Je ne pus d'abord répondre qu'un mot à la lettre dont vous m'avez honoré du 10 Juillet. Je ne voulais pas faire attendre mes réponses à M. l'Abbé de Bernis et à M. de Crémille. Je compte qu'au moyen de l'expédition que je leur propose pour la réparation de mon honneur blessé , toute cette indigne affaire sera finie ; mais , Monsieur , est - il agréable pour moi de voir ici cent lettres écrites de Paris et de

la cour à des particuliers , qui assurent que quand je ferais des miracles , ils ne tourneraient qu'à mon malheur. Il n'est pas possible de mépriser de pareils bruits : ne voyons-nous pas , depuis dix années , un acharnement constant à persécuter les talents , le mérite et la vertu , et leur préférer la cailletterie et l'indigne et basse flatterie ? Je sais , Monsieur , qu'un citoyen doit ses services à sa patrie , qu'il lui doit même des sacrifices : j'ai pratiqué tout cela , et avec quel désagrément ne m'y suis - je pas livré ? J'ai refusé , il y a huit ans , d'être Maréchal et Ministre de la guerre ; il n'y a que deux ans que j'ai refusé cent mille francs de rente et les mêmes honneurs : cela est connu des Ministres du Roi , et de Sa Majesté même ; ainsi , j'ai satisfait surabondamment à tous les devoirs d'un bon citoyen ; mais , après cela , faut-il que je traîne une vie malheureuse , obscure , toujours agitée et persécutée ; que je sois continuellement la victime des considérations personnelles , de l'humeur , des caprices , de la jalousie ; que je vieillisse dans l'indigence et meure insolvable. Non ,

Monsieur, aucunes loix, ni divines ni humaines, ne me soumettent à tant de maux. Chaque homme, en naissant, apporte le droit de jouer dans le monde le plus grand rôle qu'il peut, et de s'y rendre heureux autant qu'il lui est possible. On veut m'attacher forcément au char de M. de Soubise, et me rendre entièrement dépendant de lui. Je ne veux porter les livrées de personne, et je ne veux dépendre que du Roi et de mes devoirs. On me reproche sans cesse, et assez indécentement, que je suis à charge à l'Etat, et que je suis mieux traité qu'aucun Officier de mon grade : le vrai de tout cela est que j'ai vingt-deux mille francs, qui, par les retenues, se réduisent à dix-huit mille. Tout le reste est accidentel et dépend des circonstances. Que l'on mette à présent à côté de ce que j'ai, ce que je suis forcé de dépenser : c'est un calcul aisément à faire, et qui prouvera évidemment que je n'ai et ne puis avoir que des dettes. On m'a promis une gratification de vingt-sept mille francs pendant la guerre : je ne sais si je l'aurai ; je sais seulement qu'on me

répète ce que l'on m'a avancé là-dessus. Quant aux appointemens de mon grade, comme employé, ils sont si rognés par les fripons, qu'on ne peut compter que sur peu de chose, et il est si difficile de les percevoir, qu'on ne peut jamais se régler. Le dernier petit commis peut impunément faire valeter le premier Officier général, et le tromper si la fantaisie lui en prend. On me reproche encore que M. de Soubise, car il faut qu'il en soit toujours question, a procuré aux miens tout ce que j'ai demandé pour eux. Cela se réduit à un brevet de Colonel, accordé à la suite de mon régiment, à un neveu de M^{me} de Saint-Germain, et il a fallu que l'Electeur de Bavière le sollicitât comme pour lui-même. Il y a dix ans que je sollicite inutilement un prieuré ou une petite abbaye pour une de mes sœurs, Religieuse; feu M. de Mirepoix (1) m'a toujours traité comme un valet, et M. d'Orléans (2) ne

(1) M. Boyer, d'abord Théatin, et ensuite Evêque de Mirepoix, chargé de la Feuille des Bénéfices.

(2) M. de Jarente, Evêque d'Orléans, successeur du Théatin Boyer.

(45)

daigne seulement pas répondre à une seule de mes lettres. M. d'Argenson m'avait promis une Lieutenance - Colonelle dans les Grenadiers Royaux pour un de mes parens, bon sujet et Capitaine dans Enghien (1); M. de Paulmi me l'a réfusé et je n'en ai plus parlé. Voilà , Monsieur , l'état vrai de ma situation. Comme ce sont des faits, ils sont aisés à prouver. Je suis donc dans ma patrie comme un bardeau , sans considération , sans agrément , sans espérances et sans profit. Croyez - vous que l'ame puisse se ployer à une pareille position ?

(1) M. des Gaudières.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 3 Août 1758.

Monsieur,

Je n'avais pas besoin de lire les deux réponses que vous avez faites à la lettre que j'ai en l'honneur de vous écrire le 10 du mois dernier, pour juger de ce qui se passait dans votre ame : je crois cependant que les lettres que vous avez pu voir sont outrées, et qu'elles tiennent de l'in-disposition particulière de ceux qui les ont écrites. Je ne vous dirai pas, Monsieur, qu'on n'ait pu vous faire bien des injustices, et que la jalouse et l'envie n'aient cherché à vous nuire ; mais où sont les hommes qui échappent au venin de ces passions, quand ils valent mieux que les autres ? Je n'en ai jamais vu. Où est le pays enfin où les talens supérieurs, la vertu et l'honneur sont chéris, respectés, récompensés comme ils devraient l'être ? Je ne crois pas qu'il y en ait, parce qu'il n'en est pas

qui ne soient habités par des hommes. S'il faut souffrir, Monsieur, quelque part où l'on soit, encore vaut-il mieux que ce soit dans sa patrie. Ne vous plaignez pas d'ailleurs de la vôtre, puisqu'en général elle vous rend justice, et qu'elle n'a peut-être que trop contribué, par son jugement et ses opinions sur ce que vous valez, à tout ce que vous éprouvez. Ne l'accusez donc pas, et adoucissez vos dispositions pour elle. Ce qui me revient de toutes parts, ne me permet plus de douter que vous n'ayez lieu aujourd'hui d'être satisfait. Je vous exhorte donc encore un coup, au nom de l'amitié dont vous m'honorez, d'oublier le passé, et de ne voir dans l'avenir que ce que vous avez naturellement lieu d'en attendre. Vous avez, à la Cour et à la Ville, plus d'amis qu'il n'en faut pour balancer les mauvaises intentions de la jalousie. Le maître est instruit, et c'est ce que vous pouvez désirer de mieux.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Alpen, le 10 Août 1758.

M O N S I E U R ,

Les tracasseries paraissent enfin finies ; mais la noirceur et la méchanceté ne sont point mortes , et reproduiront , sans doute , dans peu , de nouveaux évènemens. On ne peut que s'y attendre , parce que la Cour y donne occasion et paraît les favoriser. M. de Contades a eu ordre de me déclarer en public , de la part du Roi , que Sa Majesté était satisfaite de mes services , de ma conduite , et qu'elle désapprouvait entièrement des tracasseries qui , du reste , n'avaient fait aucune impression sur son esprit. M. de Contades s'est bien acquitté de la commission. M^{me} de Pompadour m'a fait une réponse assez honnête. En voilà assez. Quant aux belles choses qu'on me fait espérer , je n'y compte pas du tout , et

(49)

et je connais trop le style de la Cour pour me faire illusion.

M. de Chevert vient d'essuyer un échec. On ne manquera pas de lui jeter la pierre, et l'on oubliera ses anciens et bons services pour pouvoir l'accabler sans regret. C'est-là le sort qui nous attend tous. On m'assure que votre santé est bonne : vous connaissez le tendre et sincère intérêt que j'y prends, et vous ne douterez pas de la satisfaction que j'en ressens.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaisance, le 24 Août 1758.

MONSIEUR,

Si vous n'êtes pas content des espérances que vous pourriez concevoir pour l'avenir, je suis bien aise d'apprendre que vous le soyiez au moins du côté de la satisfaction que vous désiriez dans le présent. Je ne crois pas que mes sentimens pour vous puissent vous paraître équivoques, et j'aime à penser, au contraire, que vous

Tome II.

D

êtes bien persuadé que de tous les amis que vous avez ici , il n'en est guère de plus chaud que moi ; mais , Monsieur , toute la chaleur des sentimens dont je ne me lasse pas de vous renouveler les assurances , ne vous garantira pas des retours que vous paraissez craindre ; parce que , comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire , vous avez affaire à des hommes , et que par-tout où il y en a , on doit s'attendre à quelque injustice de leur part. Que n'ai-je pas éprouvé moi-même dans ce genre ! On permet heureusement que je jouisse de quelque repos à ma campagne , où je ne pense plus absolument qu'à arranger mes affaires particulières. C'est ainsi que se sont terminés mes projets de campagne : projets d'obéissance qu'il est heureux pour moi que les circonstances aient détruits.

Je ne me suis pas apperçu qu'on eût tourné contre M. de Chevert le mauvais succès d'une entreprise dont les avantages , si elle avait réussi , auraient été d'un prix qu'on ne peut pas mettre en parallèle avec ce qu'elle nous a coûté : c'était jouer un petit malheur contre un très - grand bien.

Je ne vous parlerai pas , Monsieur , de ce que vous allez faire , cela dépendra des Généraux. Si le Prince Ferdinand en est un , nous allons avoir occasion d'en juger.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Recklinghausen, le 27 Août 1758.

MONSIEUR ,

C'est successivement et en détail que j'apprends une partie des bons offices que vous avez eu la bonté de me rendre. En admirant votre modestie et votre délicatesse , je ne puis m'empêcher , Monsieur , de vous les reprocher. Pourquoi me laissez-vous ignorer l'étendue de vos bontés pour moi ? et une conduite aussi vertueuse ne devrait-elle pas avoir toute la publicité possible pour servir d'exemple ? Mon cœur est pénétré de reconnaissance et de vénération pour vous : ces sentimens dureront autant que moi.

D 2

J'ignore encore de quoi j'ai été soupçonné et accusé, et peut-être aurait-on honte de me le dire : j'ignore bien plus encore mes accusateurs et les auteurs des maux que l'on m'a faits ; mais j'ai lieu de soupçonner beaucoup M. de et ses adhérens, et je me crois très-fondé à ne vouloir plus dépendre de lui. Je tâcherai en conséquence d'obtenir la permission d'aller cet hiver à Paris ; premièrement, pour avoir l'honneur de vous voir, prendre vos conseils, et travailler ensuite à changer ma situation, que je sens être aussi triste et aussi malheureuse que M. de Belle-Ile et plusieurs autres la trouvent agréable et avantageuse. Je me trouve toujours le dernier Lieutenant - Général de toutes les armées, et je ne puis plus le supporter, parce que je ne puis oublier que j'étais en Allemagne aussi ancien que M. de Contades ; que j'ai pu être, il y a neuf ans, Maréchal et Ministre de Guerre avec soixante mille livres de rente, sans obligation de dépense quelconque ; et qu'enfin, à cinquante-un ans, il est temps de songer à soi, et de ne se plus repaître de com-

plimens. Il est vrai que pendant la paix j'ai eu à - peu - près soixante mille livres des bienfaits du Roi ; mais on m'a forcé de les distribuer , et même de faire des dettes. On m'a promis de me faire un sort heureux pendant la guerre ; mais on s'en tient aux promesses , et je ne reçois rien. Cependant j'ai été forcé à des dépenses immenses ; on m'a fait courir par toute la terre ; j'ai perdu tous mes équipages près de Bremen ; j'en ai encore perdu en dernier lieu , et enfin je me trouve aussi pauvre que je l'étais étant Capitaine. On veut me mettre à l'égalité d'un homme qui a cent mille livres de rente de son fonds , et je n'ai rien. C'est de ce dernier point qu'il faut partir pour me chasser ou pour me faire un sort certain. Il n'est pas possible de passer sa vie dans la misère , sans agrément , sans espérance d'avancement , toujours persécuté , et certain de mourir insolvable. Il n'est pas nécessaire de servir à ce prix-là.

Nous sommes ici depuis quelques jours , et la position d'un corps ennemi à Dulmen pourra bien nous y arrêter encore. Comme je ne me mêle de rien , et que je me suis

interdit la faculté de penser , que je sais tout au plus quand il faut marcher , je ne ne puis vous donner aucunes nouvelles : je sais seulement que si l'on n'y prend bien garde , on perdra encore cette armée ; et toute mauvaise qu'elle est , il faudrait cependant la conserver. M. le Maréchal de Contades est fort sage , et il ne l'exposera pas s'il n'y est forcé.

Je vous souhaite la meilleure santé ; personne n'y prendra jamais un plus vif intérêt que moi.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaisance , le 8 Septembre 1758.

MONSIEUR ,

Pourquoi me reprocher le silence que j'ai gardé avec vous , sur des démarches dont le peu de succès ne pouvait qu'accroître vos dégoûts ? Oui , Monsieur , j'ai fait tout ce que la connaissance de ce que vous valez et l'amitié la plus tendre pouvaient me porter à faire ; mais si je n'ai fait en cela

que m'associer à la voix publique , quelle obligation m'en avez-vous ? Et si , en cherchant à vous placer comme vous devriez l'être , j'ai voulu servir le Roi et l'Etat , pourquoi m'en serais - je fait un mérite auprès de vous ? Il s'en faut de beaucoup que je sois rebuté , et je vous réponds que je ne perds pas une occasion de revenir à la charge. Je vous demande seulement encore un peu de patience. Si nous fesons la paix cet hiver , tout sera dit ; mais si la guerre se perpétue , et qu'il faille seulement recommencer une campagne , j'espère que vous cesserez d'être en ligne ; peut - être même en sortirez-vous avant ce temps-là. Ne vous laissez donc pas trop aller , Monsieur , aux mouvemens qu'excitent dans votre ame les comparaisons que vous faites : je vous le demande au nom de l'attachement tendre et respectueux que je vous ai voué.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY.

A Unna, le 25 Septembre 1758.

MONSIEUR,

Je n'avais assurément pas besoin de nouveaux motifs pour vous aimer et vous respecter ; ces sentimens sont gravés dans mon cœur depuis long-temps, et ne peuvent pas recevoir d'accroissement. Vos vertus et vos procédés ne font qu'augmenter mon admiration. Pourquoi tous les hommes ne vous ressemblent-ils pas ? Ne vous donnez pas tant de peines en ma faveur, Monsieur, vous aurez le désagrément d'avoir travaillé inutilement : vous ne vaincrez pas la haine de M^{me} la Marquise et de M., ni l'indifférence de M. le Maréchal, qui sont bien d'accord pour me donner tous les désagrémens possibles. Il faut forcément céder au temps, ou chercher un climat où les

préventions n'aient pas le même empire. Je sais que je puis compter sur les bontés de M. l'Abbé Comte de Bernis, celles de M. de Crémille, et les vôtres sur-tout ; mais elles seront inutiles, et vous êtes trop généreux les uns et les autres pour exiger de moi que je me rende malheureux pour le reste de ma vie. Je tâcherai de faire un tour à Paris après la campagne, et je démêlerai aisément d'un coup-d'œil ce que j'ai à craindre ou à espérer. J'aime mieux l'anéantissement total qu'une dégradation continue, qui fait le malheur de ma vie, et à laquelle mon ame ne peut se plier. La crainte de donner un mauvais exemple, et ma déférence à vos volontés, m'ont retenu ; mais les vertus ont leurs bornes, et aucune n'impose la loi de se rendre malheureux. Je crois devoir à votre amitié un détail succinct des raisons qui occasionnent mes peines. Je fus fait Lieutenant-Général en 1744 (1), et ensuite Vice-Président du Conseil de Guerre, sans avoir jamais rien sollicité : mes services

(1) En Bavière.

me suffisaient alors. J'entrai au service du Roi quelque temps après M. de Mortagne. Je consentis de n'y entrer qu'en qualité de Maréchal-de-Camp, parce que l'on me promit de m'en dédommager, et qu'on m'assura que ce sacrifice momentané ne me porterait aucun préjudice. Dans ce temps-là M. de Chavigny sait que la République de Venise m'offrait le commandement en chef de ses troupes, avec le grade de Maréchal, et plus d'argent que le Roi ne m'en donne, et que l'on me reproche si souvent. Pendant la guerre de Flandre, le Stathouder me fit proposer de me faire Général de cavalerie : j'ai encore la lettre. Je refusai, et n'en parlai qu'à M. le Maréchal de Saxe, afin d'avoir un témoin de ma conduite. En 1749, un Roi me fit offrir le grade de Maréchal et le commandement de ses troupes en qualité de Ministre de la guerre : M. le Marquis de Puisieux sait comment je me conduisis, et le Roi ne l'a pas oublié. Deux années après, on me fit les mêmes offres d'un autre côté. Au commencement de cette guerre, on m'offrit encore de me faire Maréchal,

et de me donner cent mille livres de rente , etc. MM. d'Argenson , de Puisieux , Rouillé et autres rendront justice à l'attachement que je témoignai dans toutes ces occasions au service du Roi. On m'accabla de promesses et de complimens alors. Quelles en ont été les suites ? Vous le savez , Monsieur ; travaux , peines , humiliations , et un déluge de tracasseries et de noirceurs ; enfin , de tous ceux qui ont combattu à la bataille de Crevelt , je suis le seul à qui l'on n'ait rien donné , et j'ai vu des lettres de M^{me} la Marquise et de M. de Belle-Ile , qui marquent que je suis assez récompensé , et que je n'ai pas à me plaindre. Je n'ai assurément jamais couru après l'argent : je n'en veux que parce qu'il en faut beaucoup dépenser ; mais quand on ne peut espérer ni honneurs ni agrément , il est naturel que l'on en cherche et que l'on veuille se dédommager par cet endroit-là. Il me serait bien aisé de prouver que je ne le suis pas dédommagé , et qu'à cet égard je suis plus maltraité que cent autres qui ne quittent pas leur chambre , et ne rendent aucun service au Roi ; mais

je remets cette partie au temps où j'aurai l'honneur de vous voir. Je suis né homme de qualité ; ma famille entrait , il y a cinq cents ans , aux Comtes de Saint - Jean de Lyon et dans tous les Chapitres. J'ai l'ame encore plus grande que ma naissance ; et , coûte qui coûte , je veux jouer dans ce monde le rôle le plus brillant que je pourrai , et me soustraire à l'oppression de gens qui ne jugent les hommes que sur des discours de misérables , sans leur tenir aucun compte de leurs actions. On ne veut que des es-claves , et je ne puis pas le devenir.

Je suis détaché depuis un temps , aux ordres de M. le Duc de Fitz-James , avec deux brigades d'infanterie et deux de cavalerie. Nous suivons les Saxons , et nous ne ferons rien que de ruiner de malheureux paysans. Un détachement des ennemis , poussé sur Paderborn et sur Warbourg , fera revenir M. de Soubise cu sur tête , et se repliera ensuite très-tranquillement , et le froid nous enverra tous dans nos quartiers : c'est le voyage de Paris à Versailles , et de Versailles à Paris. Les Saxons désertent et tombent malades : il en sera

(61)

bientôt d'eux comme des Wirtembergeois, qui ne sont guère que deux mille hommes.

C'est ici la dernière fois que je prendrai la liberté de vous parler de moi, et, en vérité, je rougis d'avoir si fort abusé de votre patience et de vos bontés pour moi. La confiance entière que j'ai dans votre amitié m'a engagé à vous ouvrir mon cœur; continuez-moi là, je vous prie: mes sentiments pour vous, et j'ose dire mon cœur, m'en rendent digne.

M. DE MONMARTEL

A M. DU VERNEY.

A Paris, le 5 Octobre 1758

J'AI fait voir à M. de Chabannes, mon cher frère, ce que vous m'écrivez, et dans le temps que nous en parlions ensemble, M. l'Abbé de Bernis arriva. Je lui ai montré le tout; il en savait déjà une partie. Ce qui lui a cependant fait plaisir, est que M. de Saint-Germain viendra à Paris après la campagne, pour voir par lui-même sur

quoi il peut compter. M. l'Abbé de Bernis souhaite que vous fassiez une réponse sans entrer dans aucun détail, et lui marquiez simplement, que comme il se propose de venir ici après la campagne, pour voir par lui-même, vous lui demandez, par l'amitié qu'il a pour vous, de ne se décider absolument sur rien avant que vous l'ayiez vu. Notre ami désire beaucoup que vous fassiez ce que je vous marque. Je vous renvoie les deux lettres. Ce qui se passe dans ce pays-là, de tous les côtés, est bien extraordinaire; et quoique la campagne soit bientôt finie, il y a de grands dangers jusqu'à la fin.

 RÉPONSE DE M. DU VERNEY
 AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Plaisance, le 5 Octobre 1758.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous n'ayiez pressenti l'effet que produirait sur moi la lettre dont vous m'avez honoré le 25 du mois dernier : je m'abstiendrai donc de vous en entretenir, et je me bornerai ici à vous demander en grâce, de suspendre toutes résolutions jusqu'au terme que vous semblez vous prescrire à vous-même. Je ne vois pas que rien empêche que vous fassiez un voyage à Paris après la campagne. Renvoyons donc à ce temps-là tout ce que nous aurions à dire respectivement. Ma santé n'est pas bonne : je suis obligé de renoncer aux affaires ; c'est un bien pour moi, et je n'ai pas la vanité de croire que ce soit un mal pour les autres. Il faut bien que tout finisse. Conservez-vous, et tenez-moi toujours le même compte de l'attachement sincère et respectueux que je vous ai voué.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

Près de Cassel, le 11 Octobre 1758.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer une relation de notre petite bataille d'hier (1) : elle est faite par un de mes Aides-de-Camp, qui est Allemand (2). Quoique peu élégante, elle est juste. Ceci n'est qu'une misère. Nous avons eu affaire avec le plus pitoyable des Généraux. Ces petits succès gâteront la Nation de plus en plus, parce que la Cour est toujours trompée, et qu'elle agit cependant d'après cela.

(1) De Lutzelberg.

(2) M. du Bois, depuis Major de la ville de Colmar.

RELATION

R E L A T I O N
DE LA BATAILLE DE LUTZELBERG;

Jointe à la Lettre précédente.

AUSSI-TÔT que nous fûmes arrivés à Cassel le 9, toute l'armée passa la Fulde et se porta en présence de celle de M. d'Oberg qui, selon l'aveu de tout le monde, était au moins de dix-huit mille hommes inférieure à la nôtre; par conséquent, tout le monde était persuadé qu'il se retirerait cette nuit, dans laquelle nous reçûmes ordre de nous tenir prêts à marcher une heure avant le jour. Le jour paraissait déjà que nous étions encore tranquilles dans notre camp. L'on nous avait assuré que les ennemis s'étaient retirés.

M. de Chevert marcha par notre droite avec sa division, composée de la brigade de Belsunce, d'une brigade Palatine, et du corps des Saxons, pour suivre les ennemis et les inquiéter dans leur retraite. M. le Duc de Broglie partit de la gauche dans la même intention; aussi-tôt que ce

dernier fut arrivé sur la hauteur de Landwerhagen , à la vue des ennemis , il fit faire halte à sa troupe , et en donna avis au Prince de Soubise. Pendant ce temps , les ennemis firent divers mouvemens , tantôt en avant comme pour l'attaquer , tantôt en arrière ; enfin ils se mirent en bataille.

M. de Chevert apperçut l'ennemi vers le village de Sigelstein , et resta dans sa position jusqu'à l'arrivée de toute l'armée qui était sur deux colonnes. Nos dispositions d'attaque furent un peu lentes. A quatre heures , M. de Chevert eut ordre d'attaquer leur flanc gauche : il fut soutenu par le Duc de Fitz - James , qui avait ordre de sortir par le village de Benderoden avec les deux brigades de la Marine et de Touraine , attendant dans cette position , que M. de Chevert arrivât à notre hauteur. Les bois nous empêchant d'appercevoir les mouvemens de M. de Chevert , nous ne pûmes nous mettre en marche que lorsque nous entendîmes la mousqueterie. Nous débouchâmes de notre village , et gagnâmes le bois sans essuyer un coup de fusil. A peine étions-nous en chemin , qu'on nous

annonça la déroute de l'ennemi. Nous avançâmes au bruit des *vive le Roi* hors du bois sur les hauteurs, où nous trouvâmes le corps de M. de Chevert en ordre de bataille, et nous vîmes l'ennemi qui se retirait en désordre vers le bois de Munden. On leur tira quelques coups de canon, mais sans aucun effet. Les troupes de M. de Chevert ont généralement bien fait, et ont remporté la victoire.

Le nombre des morts n'est pas considérable. Je ne crois pas qu'il passe trois cents hommes de part et d'autre. Nous avons de blessés de distinction M. de Voyer, Maréchal-de-camp, M. de Belsunce, Colonel, les Lieutenans-Colonels d'Orléans, Chartres et Trazegnies, cavalerie. Les Cuirassiers ont le plus souffert. Les trophées de notre victoire ne sont point encore bien décidés. Nous avons le Général Zastrow blessé et prisonnier. On nous assure une paire de timbales, deux étendards et un drapeau. On ne accorde pas sur le nombre des pièces de canon prises. Les uns disent vingt ou vingt-quatre, et d'autres dix-sept. Sur le champ de bataille on n'en

comptait que cinq ; sans doute que les autres auront été prises dans la retraite des ennemis. M. de Crillon les suit avec deux brigades d'infanterie et les Dragons. On n'a pas encore de nouvelles de ses progrès ultérieurs : nous les attendons aujourd'hui.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 25 Octobre 1758.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 11, avec la relation de ce qui s'était passé la veille à Lutzelberg. Vous vous êtes mis en marche le 13 pour retourner avec M. le Maréchal de Contades, qui paraît disposé de son côté à serrer l'ennemi. Se passera-t-il aussi quelque chose de ce côté-là ? Voilà donc le Roi de Prusse battu par le Maréchal Daun (1). Nous n'avons pas encore de détails de cette affaire, qu'on nous a annoncée comme

(1) A Hochkirchen.

(69)

brillante pour l'armée Impériale. Tout devient bien intéressant de ce côté-là ; car il me semble que les pertes que fait aujourd'hui le Roi de Prusse, ne peuvent plus être médiocres, telles qu'elles soient. J'ai grand'peur que votre campagne ne se prolonge, et qu'en se prolongeant nous n'y perdions beaucoup plus qu'une bataille.

M. D U V E R N E Y
A U C O M T E D E S A I N T - G E R M A I N.

A Paris, le 2 Décembre 1758.

M O N S I E U R ,

Je n'ai pas répondu à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire (1), parce que je comptais que vous la suivriez de près ; mais je ne sais si tout ce que j'entends dire, ne doit pas me faire perdre l'espérance de vous voir cet hiver. Vous commandez à Dusseldorf,

(1) Cette lettre est perdue.

(70)

et j'ai lu dans la gazette de France , du 25 du mois dernier , qu'il y avait toute apparence que nous obligerions les ennemis à quitter leurs quartiers d'hiver , dans le temps qu'ils y penseraient le moins . Quoi qu'on ait pensé , il y a long-temps , qu'un ennemi averti en valait deux , nous devons présumer néanmoins que votre Général médite quelqu'entreprise , et que c'est la raison pour laquelle on retient les Officiers généraux . Je ne vous demande pas votre secret , Monsieur ; mais , ne pouvant vous voir , j'espère que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles .

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Dusseldorf, le 10 Décembre 1758.

MONSIEUR,

Malgré les occupations fastidieuses et compliquées que j'ai dans un pays où l'on me refuse tout, je songeais beaucoup à vous, et j'étais inquiet de votre santé : plusieurs personnes m'en ont donné des nouvelles satisfesantes. J'ai eu des raisons pour ne pas aller à Paris : je ne sais pas encore si je ferai ce voyage. Ce n'est cependant pas le zèle qui me retient ici : il est devenu inutile, et je sais que quand les *Généraux Seigneurs* seront renvoyés à l'armée, les *Généraux Valets* seront mis de côté et leurs services oubliés. Nous ne sommes pas assez méchans pour vouloir faire lever les quartiers aux ennemis : nous devons nous contenter de faire des vœux pour rester dans les nôtres, et attendre de la complaisance de l'ennemi qu'il ne

(72)

les fasse pas lever à une partie des troupes
du Roi.

Je pense qu'il y aura beau carillon cet hiver à la Cour : il n'y a pas homme dans l'armée qui ne croie avoir à se plaindre : tout paraît poussé au désespoir ; mais le Français hurle et rit dans le même moment, et c'est une grande ressource.

LE MÊME AU MÊME.

A Dusseldorf, le 27 Décembre 1758.

MONSIEUR,

Jamais compliment ne fut plus sincère et plus pur que celui que j'ai l'honneur de vous faire à ce renouvellement d'année. Mes vœux pour votre santé et votre satisfaction sont de tous les jours : mon cœur qui vous les offre est entièrement à vous.

Les ennemis font quelques petits mouvements qui ne signifient rien ; et s'ils ont à entreprendre quelque chose, ils attendront les gelées. J'ai mille maux avec mes Palatins.

(73)

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 5 Janvier 1759.

MONSIEUR,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 et le 27 du mois dernier. Je ne doute pas plus de la sincérité du compliment que vous voulez bien me faire sur la nouvelle année, que vous ne doutez, je crois, de la vérité des vœux que je fais pour vous. Je souhaite sur-tout que vous vous portiez bien; parce qu'au bout du compte, une bonne santé est, de tous les avantages d'ici-bas, le meilleur dont on puisse jouir. Je crois que vos Palatins vous donnent bien du mal; mais où n'en a-t-on pas? Quand les circonstances deviennent une fois difficiles, elles le sont dans les grandes comme dans les plus petites choses. Les ennemis ont tout autant, pour ne pas dire plus de besoin que nous, de repos et de réparations. Je serais donc fort étonné de les voir entre-

prendre, cet hiver, quelque chose qui en valût la peine. Je ne doute pas qu'on ne leur prépare ici de la besogne pour la campagne prochaine.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Dusseldorf, le 5 Février 1759.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de recommander à vos bontés et à votre protection le sieur d'Audoul, Capitaine de Grenadiers dans mon régiment, qui est un bon Officier qui mérite les grâces du Roi. J'ai demandé une pension pour lui: il en a besoin pour se soutenir. L'assaut de Rhinfeld, et encore plus ses bons services, doivent lui procurer quelqu'attention.

Nous n'avons ici aucune espèce de nouvelles. Les ennemis sont fort tranquilles, et nous le sommes de même. J'y ai contribué par une convention que j'ai faite avec

(75)

M. le Prince Ferdinand, qui doit durer jusqu'à l'entrée de campagne : j'en avais besoin pour laisser réparer nos troupes légères, qui auraient été anéanties pendant l'hiver. Vous savez qu'en conséquence de la mauvaise constitution de notre militaire, nos troupes doivent être oubliées et dans l'inaction pendant six mois de l'année ; encore ne sont-elles pas entièrement rétablies.

J'ai appris, avec une grande satisfaction, que vous jouissez d'une bonne santé : c'est l'essentiel. La privation d'un travail inutile ne doit pas être douloureuse.

Oserais-je vous prier de faire faire mes très-humbles complimens à M. votre frère,

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 13 Mars 1759.

MONSIEUR,

J'ai parlé à M. de Crémille de M. Audoul, et je lui en ai parlé avec tout l'intérêt que mérite cet Officier, et par lui-même et par le cas que vous en faites; mais les circonstances ne sont pas propres à obtenir des pensions; et ce n'est pas sans regret que je vous mande que mes sollicitations pour M. Audoul ont été sans succès.

Voilà donc un corps Prussien dans la ville d'Erfurt. Le Prince Ferdinand fait, d'un autre côté, des mouvemens qui me paraissent donner des inquiétudes à M. le Duc de Broglie, qui les transmet ici. Je n'en sais pas davantage. Il est toujours fort heureux que vous vous soyez ménagé de la tranquillité dans votre commandement pour tout le reste de l'hiver.

Ma santé a un peu souffert depuis trois

(77)

semaines : je commence à en être plus content , et j'espère que je le serai davantage encore dans le beau temps.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Dusseldorf , le 29 Mars 1759.

MONSIEUR ,

Permettez - moi de me rappeler à l'honneur de votre souvenir , et de vous demander des nouvelles de votre santé : c'est une des choses qui m'intéresse le plus dans ce monde ; toutes les autres ne m'affectent plus que légèrement. Nous sommes ici toujours très - tranquilles. Le Prince Ferdinand est parti le 22 de Munster en poste et sans suite pour se rendre du côté de Lipstadt , Paderborn et Cassel , à ce que l'on prétend. Il fait fortifier la citadelle de Munster et Lipstadt. Je ne sais ce qu'il veut faire , je ne le prévois pas , et je n'y songe pas. Il ne faut plus réfléchir : il n'est question que d'obéir à la lettre.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 7 Avril 1759.

Monsieur,

L'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé est une des choses qui contribuent le plus à la rendre bonne ; j'en suis en effet assez content depuis que j'use de la recette que vous paraissez avoir adoptée pour vous-même. Je ne suis pas mieux instruit que vous de ce que l'on veut faire. M. le Maréchal de Contades, qui devait partir dans les huit premiers jours de ce mois, a retardé son départ. Pour moi, Monsieur, j'attends le mois de Mai avec impatience pour aller à ma campagne ; c'est de-là que je verrai vos mouvements, et que je prendrai part en bon citoyen à vos bons et à vos mauvais succès : personne ne fait plus de vœux que moi pour qu'il n'y en ait que de la première espèce. J'ose espérer que vous voudrez bien me donner régulièrement de vos nouvelles, lorsqu'une fois vos opérations seront commencées.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Francfort, le 15 Avril 1759.

MONSIEUR,

Je viens d'essuyer bien des fatigues inutilement. J'ai parcouru des pays horribles avec dix mille hommes, nous avons fait jusqu'à dix-huit lieues en vingt-quatre heures, et nous sommes arrivés trop tard : nous n'avons vu que la canonade (1), et de fort loin. M. de Broglie s'est conduit comme un ange. Nos troupes ont fait des merveilles. C'était une affaire de poste qui nous coûte à-peu-près trois mille hommes tant tués que blessés. Nous avons pris six à sept canons aux ennemis, que nous voyons encore campés à trois lieues de nous. Cette affaire fait un honneur infini à M. de Broglie, qui s'est conduit à tous égards on ne peut pas mieux.

(1) La bataille de Bergen.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 4 Mai 1759.

Monsieur,

J'étais instruit de votre marche avant que j'eusse reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 ; mais je vous ai moins plaint des difficultés et des fatigues que vous avez rencontrées dans cette marche , que de la circonstance de votre arrivée , parce qu'enfin , lorsqu'on a tant souffert , il faut du moins arriver assez tôt pour recueillir les fruits de ses peines. L'éloge que vous faites de la conduite de M. le Duc de Broglie n'a fait qu'ajouter à l'opinion que j'en avais , et qu'il me paraît que tout le monde en a. Si je souhaite pour lui qu'il ait souvent des occasions de se signaler , je le souhaite encore plus pour nous.

On dit que le a brûlé des villes et des villages dans la Bohême. Voilà une façon de faire la guerre qui est bien atroce , bien

(81)

bien inhumaine , et qui pourrait avoir des suites funestes si les Puissances armées pour la liberté de l'Empire voulaient , par représailles , adopter une méthode aussi affreuse. Heureusement qu'elles n'en feront rien , et qu'à tant de fureurs elles n'opposeront que la plus grande modération.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Maintzlar , le 6 Septembre 1759.

MONSIEUR ,

J'ai voulu laisser calmer la mauvaise humeur , que donnent les événemens fâcheux et la perte de tous ses équipages , avant que d'avoir l'honneur de vous écrire , et , d'ailleurs , depuis deux mois je n'en ai pas eu le temps ; à peine ai - je eu celui de reposer un peu sous un arbre. Nous sommes un instant tranquilles , j'en profite pour avoir l'honneur de vous demander des nouvelles de votre santé , et vous renou-

Tome II.

F

(82)

veller les assurances du sincère et respectueux attachement avec lequel je suis , etc.

Oserais-je vous prier de faire dire bien des choses de ma part à M. votre frère , que je considère infiniment , et auquel je suis bien sincérement attaché ?

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaisance , le 6 Octobre 1759.

MONSIEUR ,

Je suis bien certain que vous avez donné à mon silence l'interprétation qui y convient. J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 6 du mois dernier ; et quoique vous m'ayiez peu écrit depuis long-temps , je n'en ai pas pour cela accusé votre cœur , parce que le mien étant toujours le même pour vous , je suis bien convaincu que le vôtre n'a rien perdu des sentimens dont il m'a honoré jusqu'à présent. Votre campagne tire à sa fin , et , en vérité , il n'y a pas de mal à cela ; car il

me semble que nous avons besoin , de toutes manières , de grandes réparations. Vous jugez bien que quoique vous ne m'ayiez pas donné de vos nouvelles , je n'en ai pas moins eu indirectement : M. Audoul ne m'en a pas laissé manquer ; c'est une obligation que je lui ai , et que je n'oublierai certainement pas. Ma santé est bonne : je ne la dois qu'au repos et à l'éloignement où je me tiens du tourbillon qui agite ce pays-ci. Je me tiendrai à la campagne aussi long-temps que la saison pourra permettre que j'y reste.

Mon frère est à Brunoi , où il a une violente attaque de goutte. Soyez certain que ses sentimens pour vous sont les mêmes que les miens , et qu'il est aussi reconnaissant que moi de votre souvenir.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY.

A Klein-Lines, le 17 Novembre 1759.

MONSIEUR,

Quoique je n'aie l'honneur de vous écrire que très-rarement, mon cœur ne vous est pas moins attaché; vous n'en pouvez pas douter, et je ne pourrais vous marquer autre chose que de vous en renouveler les assurances. Je respecte trop votre tranquillité et le repos dont vous jouissez, pour vouloir les troubler un moment. Je connais la bonté et la sensibilité de votre cœur: il faut les ménager; c'est pour moi un devoir, ainsi je ne dois pas écrire. Nous parlons souvent de vous, M. du Mesnil (1) et moi, et c'est toujours avec transport.

Je ne sais pas encore ce que je deviendrai cet hiver: il ne sera pas long pour nous. Il paraît que nous resterons encore long-

(1) Lieutenant-Général, et ami de M. du Verney.

temps en campagne. Je ne vous dirai pas si c'est bien ou mal fait. Je me suis interdit la faculté de penser, je ne sais plus que sentir.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 19 Décembre 1759.

MONSIEUR,

Si vous connaissiez moins les sentimens que je vous ai voués, et que je me fais honneur d'avoir pour vous, je vous écrirais aussi plus souvent; mais, sans vous fatiguer de mes lettres, et sans vous donner le soin de m'en écrire, il suffit que les rapports qui sont entre nous subsistent pour que nous nous rendions mutuellement toute justice. Vous aviez raison de penser, il y a un mois, que votre campagne n'était pas prête à finir: il serait assez singulier qu'au milieu des glaces et des frimats elle ne se terminât que par un coup de tonnerre. Je suis instruit qu'on vous avait laissé en avant, quand nous avons quitté notre

F 3

position sur la Lahn. On ne pouvait pas mieux faire sans doute. Je ne m'avisera pas de raisonner sur le dénouement de tout ceci, parce qu'en vérité je ne le vois pas. Tout ce que je puis dire, c'est que nous avons affaire à un ennemi qui veut nous accoutumer à une vie bien dure. Recevez mille compliments de mon frère, qui n'est pas ici le seul ami que vous y ayiez.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Aschaffenbourg, le 24 Janvier 1760.

MONSIEUR,

Je connais la bonté de votre cœur : elle n'est jamais oisive pour les personnes à qui vous voulez du bien. Vous m'honorez de votre amitié, et je sais une partie des combats qu'elle vous a fait essuyer : je la prise au-dessus de toutes choses, et je ne puis vivre sans elle et sans votre estime, et je les cultiverai toujours avec le plus grand

soin : c'est pour cette fin que j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. M. le Maréchal de Belle-Ile me marque, qu'il doit vous en montrer deux des miennes et les réponses, pour avoir votre jugement. Il y est question de deux choses , de l'incertitude de mon état et des persécutions que j'ai essuyées. Mon état est si mauvais , qu'il ne m'est plus possible de vivre , et que j'ai été forcé d'ordonner que l'on vendît mes meubles à Paris et à Valenciennes , pour avoir de quoi subsister. J'ai représenté plusieurs fois ma situation avec un ton suppliant ; j'ai valleté à toutes les portes ; j'ai essuyé beaucoup de brutalités ; et la réponse la plus honnête que l'on m'ait faite , c'est que j'étais de tous les Lieutenans-Généraux celui qui touchait le plus d'argent du Roi. Cette belle réflexion m'a été répétée vingt fois , et de tous côtés : elle a été semée dans le Public , et avec cela je n'ai point d'argent. Il est vrai que le Roi m'en avait promis honnêtement. Mais comment me tirerais-je d'affaire si je n'en avais pas beaucoup ? Il faut représenter et tenir table ouverte pendant trois années ,

et pendant douze mois chaque année ; il faut refaire un équipage en entier chaque campagne , entretenir une femme , et enfin les dépenses de toute espèce ne finissent point. Il n'y a point de quartiers d'hiver , nulles douceurs , nuls émolumens , et il faut acheter fort cher presque jusqu'à l'eau que l'on boit. M. le Maréchal de Belle-Ile me marque enfin , par sa dernière lettre , qu'il n'est pas vrai que le Roi ait anéanti les gratifications et les pensions par sa déclaration sur ces deux objets : il n'y a qu'à là lire ; mais pourquoi ne me l'a-t-on pas marqué d'abord ? et pourquoi M. le Maréchal et M. de Silhouette m'ont-ils répondu plusieurs fois , assez séchement , que quand il en serait temps , ils représenteraient mes raisons au Roi , et tâcheraient d'engager Sa Majesté à me les continuer ? Ces termes-là ne sont pas des assurances , et donnent même peu d'espérances à un homme que l'on s'acharnait à persécuter. Enfin , pour finir cette ennuyeuse matière , je suis réduit , depuis plusieurs années aux appointemens de Lieutenant - Général , à ceux de mon

régiment , qui font 7500 livres , et aux
 3000 livres sur l'Ordre de Saint Louis. Je
 demande à toute la France s'il est possible
 de servir ainsi pendant douze mois de
 l'année ? Je passe aux maux que l'on m'a
 fait souffrir , et aux persécutions que j'ai
 essuyées , sur lesquelles il suffirait de prendre
 le sentiment de l'armée , puisqu'elles ont
 été aussi publiques que scandaleuses. Je
 dois parler tout haut avec vous , Monsieur ,
 et je n'ai plus rien à déguiser , parce que
 tout , jusqu'à la patience , a ses bornes.
 M. le Prince de Soubise me demanda pour
 servir sous ses ordres dès le commencement
 de la guerre , et affecta de publier qu'il
 suivrait en tout mes conseils. Je savais bien
 qu'il n'en ferait rien , et je le dis à M. d'Ar-
 genson et à mes amis. Il prit d'abord cinq
 Lieutenans - Généraux plus anciens que
 moi : il ne pouvait pas prendre de moyens
 plus sûrs pour m'éloigner du Conseil. Dès
 que nous fûmes arrivés à Gotha , on me
 détacha avec à-peu-près trois mille hommes
 de mauvaises troupes. Je manquai de périr
 dans ce détachement. Je rejoignis l'armée ,
 avec toute la difficulté possible , deux ou

✓

trois jours avant la bataille de Rosbach. Je fis l'arrière - garde de cette malheureuse journée , et je laisse à l'armée de prononcer sur ma conduite. Dans toutes ces occasions , on ne m'a jamais demandé mon conseil , et je n'avais garde de dire mon sentiment , parce que je savais bien qu'il serait envenimé et tourné en ridicule , comme il m'était déjà arrivé plusieurs fois. Je ne pourrais pas exprimer tout ce que j'ai eu à souffrir pendant cette campagne , et il me faudrait un volume pour le détailler. Je voudrais avoir servi Dieu comme j'ai servi M. de : c'est cependant de - là que sont venus tous mes maux. L'ordre du Ministre me fit passer à l'armée de M. le Comte de Clermont ; et quoiqu'assurément je n'y aie eut aucune part , on m'en fit un très-grand crime. M. le Comte de Clermont et M. de Crémille m'appellèrent à Hamelen. M. de Crémille sait avec quelle répugnance je me prêtai à donner mes conseils. Je le fis cependant pour le bien de la chose , parce qu'on le voulut. Dès - lors M. de devint mon ennemi , et m'a fait ensuite tous les maux qu'il a pu. M. de Mortagne

arriva bientôt. Je fus alors jetté comme une chemise sale , et , pendant deux ou trois mois , M. le Comte de Clermont ne daigna ni me parler ni me regarder. Je sais qu'il avait été prié et averti par M^{me} la Marquise de se défier extrêmement de moi comme d'un très-mauvais sujet. Qu'on l'interroge à présent sur mon compte ; il a eu le temps de me connaître. L'ennemi passa le Rhin ; on revint à moi. Qu'on demande à MM. de Villemur , de Randan , d'Armentières , de Brissac , et à toute l'armée , si je n'oubliai pas sur-le-champ tous mes déplaisirs , et si je ne me mis pas en mille pour aider le malheureux et honnête M. de Villemur. La bataille de Crevelt se donna. Les Généraux ennemis disent tout haut qu'on la perdit exprès , dans le dessein de me faire périr. Je suis bien éloigné d'avoir une pareille idée. J'avais écrit pendant l'hiver auparavant à M. le Comte de Bernis , et je lui disais tous les malheurs qui nous arriveraient , presque jour par jour..... M. de n'eut pas plutôt pris le commandement de l'armée , qu'il me dit qu'on lui mandait de Paris de se défier de moi ;

que j'étais son ennemi , et que je le perdrais sûrement s'il n'y prenait la plus grande attention. Je sais de qui venait l'avis. M. de en usa bien d'abord : il ne pouvait pas oublier que j'avais toujours été de ses amis , et je pouvais lui prouver qu'en toute occasion j'avais écrit et bien parlé de lui. Les avertissemens furent sans doute répétés , et firent enfin impression : cependant il ne fera pas difficulté de témoigner en ma faveur. Quand il a cru avoir besoin de moi , il n'a trouvé que du zèle et de la volonté. J'aurais encore mille choses à dire si je ne craignais d'abuser de votre patience : je n'ai d'autre but que de conserver votre estime. M. le Maréchal de Belle-Ile n'a point ignoré une partie des maux que j'ai soufferts : je puis le prouver ; d'ailleurs j'en ai fait part à M. de Crémille par plusieurs lettres : ils ne peuvent pas être les seuls en France à ignorer que M^{me} la Marquise et M. de me persécuteront jusques dans l'autre monde , s'ils le peuvent.

Il y a d'autres choses encore que huit à dix mois éclairciront. Après tout cela , je défie à la terre entière de rien prouver

contre moi qui puisse me faire peine ; et c'est ma consolation, et le sera dans ma retraite. Je ne puis plus servir, ma santé ne me le permet plus. J'ai appris à tout souffrir : rien ne m'effraiera et ne m'engagera à servir, parce que je ne le puis pas. Vous êtes juste et équitable, et vous ne me ferez pas un crime de la nécessité.

M. DU VERNEY

AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 3 Février 1760.

MONSIEUR,

Vous connaissez trop l'attachement que j'ai pour vous, et le cas que je fais de votre personne, de vos connaissances acquises et de vos talens dans le grand art que vous professez, pour n'avoir pas pressenti la douleur que me ferait la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 du mois dernier. Oui, Monsieur, je suis véritablement affligé du parti que

vous me paraissiez être sur le point de prendre, s'il n'est pas déjà pris. Je voudrais pouvoir y opposer des raisons ; mais, quelles que bonnes qu'elles fussent, que pourraient-elles contre l'impuissance physique où vous êtes de continuer vos services ? M. le Maréchal de Belle-Ile ne m'a communiqué jusqu'à présent aucunes de vos lettres : peut-être le fera-t-il ; et si ce n'était pas trop exiger de vous, je vous prierais au moins de suspendre l'exécution de vos résolutions, jusqu'à ce que ce Ministre m'eût mis à portée de l'en entretenir, et de lui faire les représentations que votre situation exige, je ne dis pas seulement de la part d'un ami, mais de tout homme qui s'intéresse au bien. Vous vous arrêtez, dans les détails que vous me faites, à une époque que je ne regarde pas comme la moins fâcheuse de toutes celles que vous voulez bien me rappeler ; peut-être aurez-vous occasion de m'en parler. Enfin, Monsieur, je vous avoue que je ne sens bien distinctement, dans ce moment-ci, que mon affliction ; du reste, toutes mes idées sur ce qui vous regarde sont confondues ; et il

me faudra plus d'un jour pour les débrouiller et les mettre chacuné à leur place. Donnez-moi , je vous en prie , de vos nouvelles , et comptez toujours également sur l'attachement sincère et respectueux que je vous ai voué , et avec lequel j'ai l'honneur d'être , etc.

Le Comte de Saint - Germain arriva à Paris au commencement du mois suivant pour discuter ses prétentions. M. du Verney , sans lui en rien dire , prit des mesures pour lui faire accorder ce qui suit :

1°. Il commandera sur le Bas - Rhin ; aux ordres de M. le Maréchal de Broglie.

2°. Comme ses dépenses augmenteront , il faut y avoir égard. N'aurait - il que le simple traitement de Lieutenant-Général , compris la gratification ?

3°. Pour acquitter des dettes , faire son équipage , laisser à sa femme de quoi vivre , il demande un arrangement sur ce qui lui est dû , dont il fournira l'état.

4°. On lui assurera le gouvernement de l'Ecole Militaire par un brevet , et on

Réglera le traitement qu'il plaira au Roi d'y attacher, à compter de l'époque de la paix.

Faire des réflexions sur les avantages qui seraient inséparables de ce commandement, eu égard au caractère, aux lumières et à la réputation militaire de M. le Comte de Saint-Germain.

M. G A Y O T (1)

A M.

A Francfort, le 27 Février 1760.

. M. de Saint-Germain est parti ce matin d'ici pour aller à Paris : il y porte une façon de penser et de dire qui n'est pas faite pour ce pays-là. Je ne vois pas qu'on tire ici l'horoscope que vous me faites envisager. Je sais quelles sont ses dispositions : je lui ai prédit que votre ami (2) le convertirait, et je le souhaite de tout mon cœur.

(1) Intendant de l'armée.

(2) M. du Verney.

M.

M. DE CRÉMILLE

A M. DU VERNEY.

A Versailles, le Dimanche matin 9 Mars 1760.

J'AI vu, mon cher ami, et embrassé avec grand plaisir M. le Comte de Saint-Germain, qui vint me voir hier au soir ici. Après une conversation de plus d'une heure, que nous eûmes ensemble, et dont vous devinerez aisément le sujet, je le menai à M. le Maréchal, qui l'embrassa et le reçut à merveille de toutes façons. La conversation fut à-peu-près aussi longue que la première, et j'avoue que, tout ulcéré que puisse être M. de Saint-Germain, il ne saurait s'empêcher d'y être sensible, et d'en être content. Cependant il ne s'est point du tout expliqué sur l'avenir, et n'a encore pris aucun engagement ; ce qu'ayant vu, je lui ai proposé, en présence du Maréchal, de vous demander l'un et l'autre à dîner en particulier pour demain lundi. La proposition, qui a été acceptée, a plu très-

Tome II.

G

Fort à M. le Maréchal, qui nous a encore dit qu'il serait charmé que de votre dîner nous nous rendissions tous trois, le soir, chez lui entre sept et huit heures; qu'il sera revenu de l'Académie française, où il va présider à la réception d'un nouvel Académicien. Comme j'espère bien, mon bon ami, que rien ne vous empêchera de nous donner le dîner que nous vous demandons, M. de Saint-Germain et moi, je remets à demain le détail que j'ai à vous faire de ces deux conversations intéressantes. Quelque réservé que M. de Saint-Germain m'ait paru dans ses réponses, j'ai encore le bonheur de penser que ses résolutions ne sont pas invariables; mais c'est à vous, mon cher ami, de consommer ce grand œuvre. Je ne doute pas que vous ne vous serviez du pouvoir que vous avez sur son cœur et sur son esprit, et que vous ne tourniez au profit du service du Roi la confiance, aussi grande qu'elle est méritée, que M. de Saint-Germain a en vous. Je ne me consolerais de ma vie d'avoir échoué dans une négociation qui tient autant à mon cœur qu'au bien réel de la chose

(99)

publique. Bonjour, mon cher et véritable ami : je serai chez vous demain avant deux heures.

Ne pensez-vous pas que le mieux sera que nous dînions tous trois dans votre particulier, pour avoir tout le temps de jaser tout à notre aise.

M. DU VERNÉY

A M. DE CRÉMILLE.

A Paris, le 13 Mars 1760, au matin.

JE n'ai pas encore, mon cher ami, écrit à M. le Maréchal de Belle-Ile la lettre qu'il m'a demandée par rapport à M. le Comte de Saint-Germain : vous en trouverez les raisons dans celle dont je joins ici copie (1). J'ai cru m'apercevoir que M. de Saint-Germain n'a aucun empressement pour l'objet que j'avais cru devoir proposer pour lui. En y réfléchissant bien, il m'a paru que cet objet n'est pas effectivement ca-

(1) Elle est adressée au Comte de Saint-Germain.

pable de remplir ses vues. Je vous avoue d'ailleurs, mon cher ami, que le traitement qu'il s'agirait d'y attacher m'effraie. Nous ne sommes pas en état de donner à un Gouverneur, sur les revenus de l'hôtel, plus de 12000 livres par an : on aurait pu y ajouter, par rapport à M. de Saint-Germain, une gratification annuelle de 8000 livres, et certainement nous aurions eu bien de la peine à supporter cette dépense, à moins que le Roi ne fût venu à notre secours. J'ai fait réflexion d'ailleurs, mon cher ami, que le gouvernement de l'Ecole Militaire deviendrait un objet de cupidité si on y attachait un traitement trop fort, et qu'alors tout ce qu'il y a de plus grand, pourrait y prétendre au grand préjudice de la maison. Quand l'établissement sera bien consolidé, on fera alors tout ce qu'on voudra ; mais il sera toujours à désirer, qu'on ne sorte jamais des proportions ordinaires pour le traitement d'un Gouverneur.

Vous connaissez, mon cher ami, les motifs qui m'ont porté à m'avancer sur cela. Je donnerais de mon sang pour retenir

M. de Saint-Germain au service du Roi , et je ne fais à cet égard que partager vos sentimens. J'avais fait en sa faveur le sacrifice des assurances que le Roi m'a fait donner par M. le Comte d'Argenson , qu'il ne nous nommerait pas de Gouverneur tant que je vivrais , et je le ferais encore , ce sacrifice , s'il était capable de remplir les desirs de M. de Saint-Germain pour la paix. Mais il demande l'équivalent du commandement de la Flandre , et il serait impossible que nous atteignissions à ce taux. Je crois , d'un autre côté , de vous à moi , qu'il est dans les vues de M. de Saint-Germain de vivre autant qu'il pourra avec les troupes. Il a raison , parce que ce sont les troupes qui lui rendront toujours justice , et qui seront pour lui un rempart contre la jalouse. Je crois donc qu'un commandement est tout ce qui pourra le flatter le plus , pourvu qu'on y joigne tout ce qui lui sera nécessaire pour s'en acquitter avec dignité. Je verrai ce qu'il me dira. Je suis persuadé au moins que je l'ai deviné , et que ce n'est que par complaisance pour moi qu'il n'a pas contredit mon idée. Je ne veux pas me

rendre garant envers lui des événemens : je fais trop de cas de sa personne et de ses talens pour cela ; cependant je le deviendrais si je le portais à accepter un arrangement qui pourrait lui préparer de nouvelles entraves , et servir peut-être de prétexte à lui manquer de parole.

Je ne sais pas si vous approuverez mes réflexions : j'espère au moins que vous conviendrez que le doute dans lequel M. de Saint-Germain m'a laissé , ne permettrait pas que j'allasse plus loin sans m'être bien assuré de ses sentimens. L'usage que M. le Maréchal s'est proposé sans doute de faire de la lettre qu'il m'a demandée , vaut bien la peine que je ne hasarde rien. Dites-moi naturellement , je vous en prie , ce que vous en penserez. On me trouvera toujours prêt à me mettre à la brèche , quand il s'agira de la gloire du Roi ou du salut de son royaume ; mais encore faut-il que je fasse en sorte de ne pas tourner contre moi mes bonnes intentions , quand le succès n'y répondra pas.

M. DU VERNEY.

AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 13 Mars 1760, matin.

MONSIEUR,

Je n'ai pas cessé, depuis le moment où nous nous quittâmes hier, de m'occuper de votre position, et de réfléchir sur les moyens auxquels je me suis fixé pour y remédier. On me paraît décidé à vous donner le commandement de l'armée qui agira sur le Bas Rhin, et de faire en même-temps tout ce qu'il faudra, pour que cette armée demeure toujours toute entière entre vos mains. Je ne doute pas, d'un autre côté, qu'au moyen du concours de mon frère, on ne prenne tous les arrangemens qui conviendront relativement à ce qui vous est dû, et aux secours dont vous pourrez avoir besoin pour vos dépenses de la campagne prochaine. Je ne suis en balance et en suspens, que sur la marque de confiance que je désirerais que le Roi vous donnât dès à

présent, pour détruire les soupçons qu'on a osé éléver contre vos sentimens et votre conduite. J'avais imaginé que le gouvernement de l'Ecole Militaire pourrait remplir cet objet ; j'avais surmonté sur cela toutes les considérations et toutes les délicatesses qui étaient capables de m'arrêter, et vous avez été témoin de la manière dont je m'en suis expliqué.

Mais j'ai cru m'appercevoir qu'il y avait sur cela, chez vous-même, un embarras qui vous empêchait de répondre à mes vues avec tout l'empressement que vous m'eussiez montré sans doute, si vous ne craigniez pas de déplaire à notre ami commun (1). Il pourrait y avoir d'ailleurs, dans le fond de cet arrangement, des choses qui ne fussent ni dans votre goût ni dans vos desseins, et les réflexions que cela m'a donné occasion de faire depuis hier au soir, m'ont fait prendre le parti de suspendre l'envoi de ma lettre à M. le Maréchal de Belle-Ile, jusqu'à ce que je me fusse expliqué avec vous.

(1) M. de Crémille.

En vous proposant , Monsieur , pour le gouvernement de l'Ecole Militaire , mon intention n'a jamais été que cet emploi devînt pour vous ce qu'on appelle un ~~ca~~-de-sac. J'ai cité l'exemple de M. de Daun (1) , qui n'en est pas moins employé dans les armées , quoique l'Impératrice lui ait confié le gouvernement de son Ecole de Neustadt. Mais l'exemple de ce qui se fait dans un pays , n'étant pas toujours une raison d'imitation pour un autre pays , vous avez pu craindre que ceux de vos ennemis qui ont intérêt à vous écarter , ne travaillent à vous fixer sans retour dans l'intérieur de notre établissement ; de même que nous n'avons jamais vu les Gouverneurs de l'hôtel des Invalides en sortir , pour aller servir dans les armées. Vous avez plus de raisons qu'un autre pour vous défier de tout , et je ne serais pas surpris que cette crainte ne se fût présentée à vous , puisqu'elle s'est offerte à mon esprit , malgré le desir que j'ai montré de vous voir à la tête d'un établissement ,

(1) Le Feld-Maréchal.

que je regarde comme le seul remède qu'il y ait au rétablissement de la discipline.

Comme vous désirez, d'un autre côté, qu'on vous donne à la paix l'équivalent du commandement de Flandre, j'ai calculé, et j'ai trouvé qu'en vous faisant un traitement de 20,000 francs pour le gouvernement de l'Ecole Militaire, il s'en faudrait encore de 30,000 francs que cet équivalent ne fût rempli. Il faudrait donc y joindre autre chose ; et le besoin que l'on a de vous étant passé alors, vous pourriez éprouver sur cela des retours, auxquels je serais au désespoir que vous vous fussiez exposé par amitié pour moi.

Mes intentions, dans tout ceci, étant droites, pures et dirigées par l'amour que j'ai pour le bien en général, et par l'attachement tendre que j'ai pour vous en particulier, il ne s'agit pas, Monsieur, de prendre dans tout ceci des mesures qui puissent nous causer, par l'événement, à l'un et à l'autre la moindre peine. Je vous parle sans complaisance, et j'attends de votre amitié que vous n'en mettiez aucune

dans l'explication que j'ai l'honneur de vous demander : il ne faut pas que nous fassions , chacun de notre part , des sacrifices qui ne feraient que nous compromettre avec nos amis , sans nous conduire au but. Je vous proteste que je ne suis occupé , de mon côté , que de vos intérêts , tels qu'ils soient , et que le plus grand plaisir que vous puissiez me faire , sera de m'éclaircir sur la conduite que j'aurai à tenir pour les ménager et pour les remplir. Le moment est favorable pour obtenir la confirmation de la parole qu'on vous a donnée au commencement de la guerre , et même pour y faire ajouter celle d'un équivalent , dans le cas où le commandement de la Flandre ne pourrait pas vous convenir. Je vais à l'Ecole Militaire , d'où je ne reviendrai que tard , et je serais fort aise de trouver votre réponse en rentrant chez moi , à moins que vous n'aimiez mieux que nous nous voyons.

Nota. Le Comte de Saint-Germain se rendit le soir chez M. du Verney.

M. DU VERNEY

A SON AMI.

Ce 13 Mars 1760, au soir.

Nous ne nous sommes pas trompés, Monsieur; je vous en dirai les détails: voici, en attendant, ce qui vient d'être convenu:

1^o. Le commandement du Bas-Rhin.

2^o. Le paiement de ce qui est dû.

3^o. Les moyens de supporter l'augmentation des dépenses.

4^o. A la paix, le commandement de la Flandre, promis lorsque la guerre a commencé, ou un traitement égal.

5^o. Il a regardé l'offre pour l'Ecole Militaire comme un cu-de-sac tel que les Invalides.

6^o. Accoutumé à vivre avec les troupes, il pense qu'il est de l'avantage du Souverain qu'il vive toujours avec elles pour les connaître, les discipliner sur-tout, si l'on fait une refonte générale à la paix.

Ci-joint la lettre à changer. Vous m'o-

bligerez beaucoup si vous pouvez vous enfermer demain matin et faire le nouveau projet de lettre pour le Maréchal. M. de Saint-Germain viendra demain dîner avec moi et M. de Stainville (1); je serais bien aise de lui communiquer le projet de ma lettre, qui sera ensuite mise au net.

M. D U V E R N E Y

A M. D E C R É M I L L E.

A Paris, le 14 Mars 1760.

JE ne m'étais pas trompé, mon cher ami, dans mes conjectures. J'eus hier au soir, avec M. de Saint-Germain, l'explication que je lui avais demandée. Il est convenu que le gouvernement proposé ne lui convenait pas, par toutes les raisons que je m'en étais dites à moi-même, et que je vous ai mandées. Nous convînmes des points que je traiterais dans ma lettre à M. le Maréchal.

(1) Le Marquis de Stainville, père du Duc de Choiseul.

Il est venu dîner avec moi aujourd'hui : je lui ai montré cette lettre , dont il a été content , et je la fais partir en même-temps que celle-ci , à laquelle j'en joins une copie.

Ne penserez-vous pas comme moi , mon cher ami , qu'il conviendrait que le sort de M. de Saint-Germain fût décidé avant que de le faire venir à Versailles ? Cela lui donnerait plus d'assurance ; car vous savez jusqu'à quel point il est craintif , et combien il a lieu de l'être. M. le Marquis de Stainville a dîné aussi avec moi. J'ai profité de l'occasion , pour lui dire sur ce qui regarde M. de Saint - Germain , des choses que je n'ai pas exigé qu'il gardât pour lui seul. Je profiterai du vent , pendant qu'il est bon , pour tâcher de faire prendre , par les gens qui ne se sont pas montrés de ses amis , un ton plus convenable. Adieu , mon cher ami : Dieu veuille que l'intérêt que nous prenons à cette affaire tourne à bien pour le présent et pour l'avenir.

M. D U V E R N E Y
AU MARÉCHAL DE BELLE-ILE.

A Paris, le Mars 1760.

MONSIEUR,

Vous avez permis que je vous parlasse de M. le Comte de Saint-Germain, et que je partageasse avec vous le desir que vous avez de le conserver au Roi et à l'Etat : vous connaissez d'ailleurs mieux que personne les grandes considérations qui demandent, qu'on attache de plus en plus au service de Sa Majesté un Officier d'une aussi grande distinction ; de sorte que je ne balance pas à vous rendre compte du résultat de la conversation que j'ai eue avec lui, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Je n'ai apperçu dans ses dispositions que l'attachement le plus soumis et le plus fidèle pour la personne du Roi, qu'un amour véritable pour sa patrie, et que le desir le

R

plus ardent d'employer utilement pour elle les connaissances qu'il a acquises dans le grand art qu'il professe. Ses dernières résolutions, loin d'être contraires à ces sentimens, en sont à mon gré le témoignage le plus fort qu'il ait pu en donner : une ame moins élevée et moins sensible que la sienne, n'aurait pas résisté si long-temps aux dégoûts de toute espèce qu'on lui a donnés. Il est bien éloigné encore de vouloir mettre ses services à l'enchère : ses desirs se bornent à trois choses. La première, que vous veuilliez bien le faire employer utilement ; la seconde, qu'on le mette en état, en lui payant ce qui lui est dû sur ses différens traitemens, de payer ses dettes et de soutenir les dépenses de la campagne prochaine, sans en faire de nouvelles ; la troisième, que, pour détruire les soupçons injustes et même odieux qu'on n'a pas cessé d'élever contre ses sentimens et contre sa conduite, le Roi veuille bien lui donner des marques de sa satisfaction, et que ces marques soient de nature à lui fournir à la paix les moyens de subsister décentment, selon son état, et de continuer

de

de donner à Sa Majesté des preuves de son attachement à sa personne, et de son zèle pour son service.

Or, je ne vois rien dans tout cela, Monseigneur, qui s'écarte des vues qu'il est permis à un galant homme de se proposer, et je crois que vous n'y appercevrez rien aussi qui tende à forcer les grâces du Roi. Ou les talens de M. de Saint-Germain sont des talens supérieurs, ou ce sont des talens ordinaires, ou la grande confiance que les troupes ont en lui est une confiance de jugement et d'expérience, ou ce n'est qu'une confiance de simple opinion. Dans les deux premiers cas, il est beaucoup plus de l'intérêt du Roi et de l'Etat, que de celui de M. de Saint-Germain, qu'on l'emploie utilement; et dans les deux derniers cas, il faut lui laisser la liberté de faire tout ce qu'il jugera à propos. Mais il serait difficile, ce me semble, de mettre en question tout ce qu'il vaut, après le jugement que vous en avez porté vous-même, et qui est connu aujourd'hui de toute l'Europe! vous m'avez paru disposé d'ailleurs à le

proposer au Roi, pour le commandement de l'armée qui agira sur le Bas-Rhin sous les ordres de M. le Maréchal de Broglie, et j'ai lieu de croire, Monseigneur, que cette distinction flatterait M. de Saint-Germain.

Il n'y a rien que de juste dans le second objet des desirs de M. de Saint-Germain ; il est pauvre, et n'a pas dans le royaume la moindre des ressources que peuvent y avoir les autres Officiers généraux : il serait donc impossible qu'il servît le Roi, si on ne lui payait pas les différens traitemens que Sa Majesté a bien voulu lui faire : ce n'est pas pour amasser qu'il demande qu'on lui paie ce qui lui est dû, c'est pour refaire son équipage qu'il a perdu deux à trois fois, c'est pour laisser à sa femme de quoi vivre, c'est pour payer ses dettes et pour remplir les dépenses personnelles qu'il aura à faire pendant la campagne. Mon frère, à qui j'en ai parlé, concourra à tous les arrangemens qu'il vous plaira de proposer au Roi à cet égard ; et de toutes les preuves de zèle et de désintéressement qu'il est dis-

posé à donner à Sa Majesté dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouve , celle-ci ne sera pas la moindre.

Enfin , Monseigneur , si le troisième objet des desirs de M. de Saint-Germain n'est pas moins juste que les deux premiers , je conviens qu'il est plus difficile à remplir dans ce moment-ci. J'ai parcouru les différentes choses qui pourraient lui convenir , Je n'ai vu de toutes parts que des espérances à lui donner ; et comme il est naturel qu'un homme persécuté ait plus de crainte sur l'avenir que de confiance , il m'a paru que des espérances ne suffiraient pas pour tranquilliser son ame. Dans l'agitation où je me suis trouvé moi-même sur cela , l'idée du gouvernement de l'Ecole Royale Militaire s'est présentée à moi. Si j'ai trouvé dans M. de Saint-Germain toutes les qualités qui peuvent me faire désirer de voir un homme de son mérite à la tête de cet établissement , j'ai été arrêté d'abord par les mouvements de mon cœur en faveur de M. le Chevalier de Croismare , qui en a le commandement , et auquel je suis sincérement attaché. Lorsque M. le Marquis de Salières donna sa

démission de ce gouvernement , le Roi voulut bien me faire mander , par M. le Comte d'Argenson , qu'il ne nommerait plus de Gouverneur de l'Ecole Militaire tant que je vivrais. J'ai eu toutes sortes de raisons jusqu'à présent pour désirer que les intentions du Roi à cet égard fussent exécutées ; mais comme M. de Croismare n'est pas Lieutenant - Général , et que d'ailleurs il n'est pas de sacrifice que je ne sois prêt de faire à la gloire du Roi et au bien de son Etat , je me laisse aller à la nécessité dont il est , que Sa Majesté donne à M. de Saint-Germain une marque de sa satisfaction et de sa confiance ; et comme je n'en vois pas de plus éclatante que celle de lui confier le gouvernement de son Ecole Militaire , je m'en rapporte à vous , Monseigneur , sur l'usage que vous croirez devoir faire de cette idée auprès du Roi. Si elle était adoptée , M. de Saint-Germain , quoique Gouverneur dès à présent de l'Ecole Militaire , ne jouirait qu'à la paix des émolumens qu'il plairait à Sa Majesté d'attacher à cette place.

Je ne m'étendrai pas davantage sur une

matière qui me met dans la plus grande souffrance , par les considérations dont elle est susceptible. Je vous prie de croire , Monseigneur , que je les sens toutes , et qu'il ne fallait rien moins que le grand intérêt que l'Etat me paraît y avoir , pour me déterminer à user de la permission que vous m'avez donnée de la traiter avec vous. Je suis avec un profond respect , etc.

Le gouvernement de l'Ecole Militaire n'ayant pas convenu au Comte de Saint-Germain , M. du Verney substitua à la lettre qu'on vient de lire celle qui suit.

M. DU VERNEY
AU MARÉCHAL DE BELLE-ILE.

A Paris, le 14 Mars 1760.

MONSIEUR,

Vous avez permis que je vous parlasse de M. le Comte de Saint-Germain, et que je partageasse avec vous le desir que vous avez de le conserver au Roi et à l'Etat. Vous connaissez mieux que personne les grandes considérations qui demandent, qu'on attache de plus en plus au service de Sa Majesté un Officier de cette distinction; de sorte que je ne balance pas à vous rendre compte du résultat des différentes conversations que j'ai eues avec lui depuis votre dernier voyage à Paris.

Je n'ai apperçu dans ses dispositions, que l'attachement le plus soumis et le plus fidèle pour la personne du Roi, qu'un amour véritable pour sa patrie, et le desir le plus ardent d'employer utilement pour elle les

connaissances qu'il a acquises dans le grand art qu'il professe. Ses dernières résolutions, loin d'être contraires à ces sentimens, en sont, à mon gré, le témoignage le plus fort qu'il ait pu en donner. Une ame moins ferme et moins élevée que la sienne n'aurait pas résisté si long-temps aux dégoûts de toutes espèces, qu'on a cherché à lui donner. Il est bien éloigné encore de vouloir mettre ses services à l'enchère: ses desirs se bornent à en rendre de plus grands et de plus utiles que ceux qu'il a été à portée de rendre jusqu'à présent, et à trouver, dans les bienfaits du Roi, de quoi soutenir décemment son état pendant la guerre et à la paix. Il m'a paru, Monseigneur, que pour remplir ses vues, on pourrait :

1°. Lui donner le commandement de l'armée qui doit agir sur le Bas-Rhin aux ordres de M. le Maréchal de Broglie.

2°. Lui faire payer ce qui lui est dû actuellement sur ses différens traitemens.

3°. Lui fournir les moyens de supporter l'augmentation des dépenses, qu'il aura à faire de plus en commandant en chef, que s'il était en ligne.

4°. Lui réitérer les assurances qu'on lui a données au commencement de la guerre, qu'on lui rendrait, à la paix, le commandement de la Flandre.

5°. Lui promettre que, dans le cas où le Roi disposerait différemment de ce commandement, ou que lui-même, par des circonstances particulières, ne pût pas l'accepter, Sa Majesté voudra bien lui accorder l'équivalent du traitement qui lui est attaché.

Or, je ne vois rien dans tout cela, Monseigneur, qui excède les vues qu'il est permis sans doute à un Officier tel que M. de Saint-Germain de se proposer, et je crois que vous n'y appercevrez rien aussi qui tende à forcer les grâces du Roi.

1°. La grande réputation que M. de Saint-Germain s'est acquise, et que vous avez confirmée vous-même par des témoignages qui sont connus aujourd'hui de toute l'Europe, est d'accord avec le désir qu'il peut avoir, d'être employé plus utilement qu'il ne l'a été jusqu'à présent. L'opinion que l'on a de ses talens, et la grande confiance que les troupes ont en

lui , ne peuvent que faire prospérer dans ses mains les projets concertés pour le bien de la cause commune ; et il me semble qu'il est beaucoup plus de l'intérêt du Roi et de l'Etat , que de celui de M. de Saint-Germain , que , dans la situation où sont les choses , Sa Majesté veuille bien lui confier le commandement de l'armée du Bas-Rhin sous les ordres de M. le Maréchal de Broglie. Je puis vous répondre au moins , Monseigneur , que tout le monde applaudirait à ce parti.

2°. Il n'y a rien que de juste dans le second objet des demandes de M. de Saint-Germain : il ne rougit pas d'avouer qu'il est pauvre , et qu'il n'a pas dans le royaume la moindre des ressources que peuvent y avoir les autres Officiers généraux. Il lui serait donc impossible de se soutenir au service du Roi , si on ne lui payait pas les différens traitemens que Sa Majesté lui accorde , et il aurait été obligé de le quitter dès l'année passée , sans les secours qu'il a trouvés dans la bourse de ses amis. Il a perdu deux fois ses équipages , il a été obligé de vendre ses meubles pour les refaire , et

de laisser manquer M^{me} de Saint-Germain des choses les plus nécessaires, pour fournir à cette dépense. C'est donc pour acquitter ses dettes, pourachever de refaire son équipage et pour laisser à sa femme de quoi vivre, qu'il demande à être payé de ce qui lui est dû; et en vérité, Monseigneur, ce n'est pas là une grâce, mais une justice. Mon frère, auquel j'en ai parlé, concourra à tous les arrangemens qu'il vous plaira de proposer au Roi à cet égard; et de toutes les preuves de zèle et de désintéressement qu'il est disposé à donner à Sa Majesté dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouve, celle-ci ne sera pas la moindre.

3^o. La crainte de contracter de nouvelles dettes, et la résolution où il est de s'acquitter de son commandement avec la dignité et le désintéressement qui y conviennent, sont les seuls motifs qui lui fassent désirer d'obtenir du Roi, une gratification proportionnée à l'augmentation des dépenses qu'il sera obligé de faire. Son dessein n'est pas d'amasser. Vous savez, Monseigneur, ce qu'il en coûte à un Général, quelque économie qu'il apporte dans

ses affaires , et c'est à votre propre expérience que je crois devoir m'en rapporter , pour faire valoir auprès de Sa Majesté la nécessité où se trouve M. de Saint - Germain , d'avoir recours à sa générosité et à ses bontés.

4°. Accoutumé à vivre avec les troupes , il préférera , à la paix , un commandement à toute autre chose : c'est la seule grâce qui puisse flatter l'envie extrême qu'il aura toujours de servir le Roi de la manière la plus utile. On lui a promis , au commencement de la guerre , de lui rendre à la paix le commandement de la Flandre , et je ne vois pas qu'il puisse y avoir de difficulté à lui réitérer cette promesse , parce que s'il en était digne avant la guerre , il l'est beaucoup davantage à présent , par les nouveaux services qu'il a rendus depuis.

5°. Cependant , Monseigneur , comme il pourrait arriver , que cette promesse ne pût pas être remplie dans le temps par quelque circonstance que ce fût , il me semble que celle d'un équivalent n'aurait rien qui ne fût conforme à la volonté où Sa Majesté a été de tout temps , de fournir

à M. de Saint-Germain les moyens de se soutenir honorablement à son service : elle me paraît être une suite nécessaire de la première , et je ne vois pas dès-lors que l'une puisse souffrir plus de difficulté que l'autre.

De tout cela , Monseigneur , il résulte que les dispositions de M. de Saint-Germain ne présentent rien qui ne soit dans la justice. S'il est de l'intérêt du Roi et du bien de la cause commune de faire usage de ses talens militaires , il ne faut pas s'exposer au reproche de les avoir négligés. Si , d'un autre côté , M. de Saint-Germain achève de justifier , dans le commandement que le Roi voudra bien lui confier , l'opinion que l'on a conçue de lui , personne ne pourra lui envier les grâces qu'il plaira à Sa Majesté de lui accorder avant ou après la paix.

Je suis avec un profond respect , etc.

M. DE CRÉMILLE

À M. DU VERNEY.

À Versailles, le samedi matin 15 Mars 1760.

J'AI reçu hier et ce matin, mon cher et véritable ami, vos deux lettres du 13 et du 14. Je vais agir en conséquence de la dernière, suivant les vues de M. de Saint-Germain et les vôtres. Je les trouve très-raisonnables, et il ne tiendra certainement pas à moi qu'elles ne soient complètement remplies. Je ne désapprouve pas non plus que M. de Saint-Germain diffère encore de quelques jours son voyage de Versailles. Le besoin qu'il peut avoir de faire des remèdes pour ses yeux, est un motif ou même un prétexte dont il peut se servir, sans que cela porte coup ni puisse lui faire aucun tort, à ce que je crois. Je vais donc tâcher de profiter d'un moment, pour entrer en matière sur ce qui le regarde avec M. le Maréchal; et comme ce Ministre doit aller faire un tour, fort court à la vérité, lundi

à Paris , je vais faire l'impossible pour arranger les choses , de façon que je puisse aller dès demain dimanche dîner avec vous , où je pourrai vous rendre de vive voix un meilleur compte , qu'on ne pourrait le faire par lettres , de ce que M. le Maréchal m'aura pu dire. Vous décidez vous-même s'il convient que M. de Saint-Germain soit de votre dîner ; pour moi , qui ne saurais trop le voir , je serais très-aise que vous l'y admettiez , et qu'il y puisse venir. Si cependant , malgré toute l'envie que j'ai d'aller vous voir , la chose n'était pas praticable , vous aurez demain de mes nouvelles par le courrier de M. le Maréchal , et même dès le matin , par le courrier de la poste , si je sais assez à temps ce que je pourrai faire à ce sujet. Bon jour , mon cher ami : vous connaissez toute la vérité et l'étendue de mon tendre et inviolable attachement.

Dites , je vous prie , à M. de Saint-Germain , qu'espérant de le voir demain chez vous , j'ai cru qu'il trouverait bon que je différasse jusques-là , à répondre à la lettre qu'il m'a écrite le 13..

M. le Comte de Broglie , à qui je donnai hier à dîner , m'a beaucoup parlé de lui , et d'une façon qui ne laisse aucun lieu de douter du desir que les deux frères peuvent avoir , de bien vivre avec lui. On ne peut en faire plus d'éloges que ceux que je lui ai entendu faire de ce Général.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

Le 29 Mars 1760.

M. LE MARÉCHAL , Monsieur , ne va pas droit : il n'y a ni probité ni honnêteté dans tout ce qui se fait. J'ai vu hier deux fois l'Abbé du Serre : il est démontré que le Prince (1) et moi sommes ballotés ; reste à voir le résultat de tout le manège. J'aurai l'honneur de dîner chez vous demain dimanche. J'attends encore aujourd'hui ce qu'aura fait le Prince : l'Abbé reviendra. Je ne puis que voir venir et prendre patience.

(1) M. le Prince de Condé.

M. GAYOT

A M.

A Francfort, le 3 Avril 1765.

. J'avais déjà entendu parler, dans le pays d'où je viens, de la concurrence de S. A. S.; mais j'ai voulu me persuader que c'était une velléité qui céderait à un parti pris différemment. Je vois, parce que vous me marquez, qu'il y a de la suite, et je ne serais pas surpris que le rival fût mâté. Nous verrons bien d'autres choses, et ne sommes pas au bout. Vous me ferez grand plaisir de me mander les suites : vous connaissez tout l'intérêt que j'y prends.

LE

LE MÊME AU MÊME.

A Francfort, le 12 Avril 1760.

..... Il me paraît qu'on attend ici avec quelque impatience l'arrivée du Général du Bas-Rhin (1). Il aura sûrement bien des choses à arranger. J'aurai un grand plaisir à le revoir, et je me flatte qu'il n'en doute pas. On prétend toujours que tout n'est pas dit sur la forme de ce commandement. J'ai peine à me persuader qu'on veuille sérieusement l'amalgame dont il a été question.

(1) Le Comte de Saint-Germain,

M. G A Y O T

A M.

A Francfort, le 20 Avril 1760.

..... M. de Saint - Germain est attendu ici le 26 ou le 27. Je suis persuadé que les procédés seront bons de part et d'autre. Il n'y a qu'à souhaiter que les entours et les circonstances ne changent pas ces dispositions.

LE MÊME AU MÊME.

A Francfort, le 26 Avril 1760.

..... J'ai vu et entretenu hier le Général du Bas - Rhin, et vous pouvez croire que la conversation n'a pas langui. Je compte que nous la reprendrons encore avant son départ. Je souhaite que tout le monde ait autant de confiance que vous en ses almanachs.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNÉY.

A Dusseldorf, le 5 Mai 1760.

M O N S I E U R ,

Je suis arrivé le 25 du passé à Francfort et le 2 du courant ici. M. le Chevalier du Muy en est parti ce matin, après m'avoir remis le commandement. On m'a fait beaucoup de complimens à Francfort. Enfin je marcherai le plus droit que je pourrai. Il n'y a pas de nouvelles ici des ennemis, qui paraissent encore tranquilles. La partie des fourrages va bien mal; et si le Sieur la Badié ne s'exécute pas, nous manquerons infailliblement.

Oserais-je vous prier de faire présenter à M. votre frère mes très-humbles complimens. Je n'oublierai jamais toutes les obligations que je vous ai à l'un et à l'autre. Mon cœur en est pénétré de la plus vive reconnaissance, et elle est aussi sincère que le respect et l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie, etc.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 8 Mai 1760.

Monsieur,

J'étais instruit de votre marche avant que vous eussiez eu la complaisance de m'en informer. Les amis que j'ai à Francfort, je puis au moins en compter un, m'avaient donné de vos nouvelles. Je savais que vous y aviez été bien accueilli; et pour en être plus aise, j'avais mis les intentions à part, pour ne m'attacher qu'aux apparences, qui sont à peu-près tout ce que nous voyons ici bas; car, comme l'a dit fort bien un homme de ma connaissance (1), qui aimeraient encore mieux être en France, que dans cette agréable maison qu'il a appellé les délices: *Ce monde-ci est un grand bal masqué où chacun a son déguisement; mais comme l'habitude du bal fait qu'on y reconnaît les gens qui sont sous le masque,*

(1) Voltaire.

il n'appartient qu'à ceux qui n'en ont pas l'usage d'être leur dupe. Voici le moment où vous allez commencer vous-même à jouer votre personnage , et je vous connais trop pour n'être pas bien sûr que vous vous en tirerez bien. J'ai entendu parler de vos fourrages par ricochet. Ce M. la Badie dont vous me faites l'honneur de me parler , a fait un voyage ici. On m'a dit qu'il y avait des ordres pour suppléer à son défaut ; mais , à la guerre , on ne répare presque jamais le temps perdu , parce que , pour regagner le temps , il faut forcer , et que rarement réussit-on en forçant. J'ai porté votre lettre à mon frère , qui est aussi sensible que moi aux nouvelles marques que vous voulez bien nous donner de votre souvenir et de votre amitié. Nous espérons au moins que vous nous donnerez quelquefois de vos nouvelles.

LE COMTE DE BROGLIE
À M. DU VERNEY.

A Francfort, le 20 Juin 1760.

..... L'arrangement de MM. les Officiers généraux a été difficile à faire. Il est impossible qu'il n'y en ait pas quelqu'un de mécontent. Je suis très-fâché que précisément dans le nombre il y en ait un qui soit de vos amis (1). Le fond était inévitable ; et pour la forme, mon frère a fait de son mieux pour la rendre la plus agréable qu'il était possible, ou, pour mieux dire, la moins désagréable.

Voilà heureusement les matières à tracasseries finies. Il ne s'agit plus que du grand, et d'opérer.....

J'espère que ce qui vous sera revenu des procédés avec M. de Saint-Germain, n'aura pas démenti tout ce que vous m'avez entendu lui dire devant vous. Sa réserve a été encore augmentée d'une brigade, parce

(1) Le Marquis du Mesnil.

qu'il a fallu mettre deux bataillons de campagne en garnison. Il a trente-deux mille hommes effectifs : ils sont en bonne main ; je désire fort qu'il trouve l'occasion d'en faire un bon usage.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 25 Juin 1760.

. En recevant la lettre dont vous m'avez honoré le 20 de ce mois, j'ai mesuré la reconnaissance qu'elle m'a inspirée sur la générosité des intentions qui vous l'ont dictée.

Je conçois que l'arrangement de MM. les Officiers généraux, était nécessairement subordonné à l'ordre de bataille dont M. le Maréchal avait conçu le plan. Il suffit, Monsieur, que je sois, d'un côté, l'ami de celui dont vous me faites l'honneur de me parler, et que je sois disposé de l'autre à applaudir aux dispositions de M. le Maréchal, pour que mon esprit en impose à mon cœur sur cet article, et que je me condamne au silence.

M. de Saint-Germain ne m'a donné de

(136)

ses nouvelles qu'une seule fois depuis son arrivée sur le Bas-Rhin , et cela n'en est pas mieux. Malgré cela , Monsieur , je suis instruit qu'il doit être effectivement très-content de la confiance que lui marque M. le Maréchal , et j'en ai la plus grande satisfaction.

LE COMTE DÈ SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Dortmund , le 21 Juin 1760.

MONSIEUR ,

Vous connaissez assez mon cœur , et combien il vous est attaché , pour rejeter mon silence sur mes affaires et le peu de loisir qu'elles me laissent. J'ai l'honneur de vous envoyer les Bulletins. J'ai servi M. le au-delà de ce qu'il pouvait espérer. Je n'ai pas grande idée de la campagne : on prend le bœuf par les cornes. Je vais m'établir dans ce pays de façon à ne pas craindre d'en être aisément chassé. Il me

paraît que les ennemis vont rester sur la défensive. Je vous prie de présenter mes respects et les assurances d'un inviolable et sincère attachement à M. votre frère : c'est dans les mêmes sentimens que je serai tant que je vivrai, etc.

Nous avons fait aujourd'hui quelques prisonniers.

B U L L E T I N S
JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Du 25 de Mai au 20 de Juin 1760.

Les mouvemens faits par l'ennemi, vers la fin du mois de Mai, n'ayant point eu les suites que les bruits publiés annonçaient, la marche des troupes qui venaient du Bas-Rhin a été suspendue. La division de M. le Comte de Guerchi a été arrêtée à Hachenbourg, et celle de M. le Comte de Chabo à Siegberg. Les troupes qui ont hiverné sur la Lahn y ont aussi été arrêtées aux environs de Limbourg, et la réserve de la droite, aux ordres de M. le Comte de

Lusace , est également restée entre Lohr et Gemunden , sur la rive droite du Mein.

Tout est resté dans cette position jusqu'au 8 Juin , que les ennemis ayant renforcé les corps qu'ils avaient du côté d'Alsfeld et de Lauterbach ont marché sur nos postes avancés du pays de Fulde , et les ont obligés de se replier sur Neuhoff et Flinden. Sur ces mouvemens , M. le Maréchal envoya ordre le 10 , à M. le Comte de Lusace , de marcher avec sa réserve à Salsmaunster , où elle a campé le 12 , et s'est portée le 13 à Schluctern. Ce Prince a repoussé en même-temps ses postes avancés dans les mêmes points d'où ils s'étaient retirés , et on a occupé de nouveau la ville de Fulde. Le 17 , les ennemis ont rassemblé un gros corps dans cette partie , et sont venus attaquer une seconde fois les mêmes postes. Il y a eu une escarmouche assez vive entre eux et un de nos détachemens de Hussards et d'infanterie. Il y a eu cent hommes de perte de notre part : celle des ennemis a été à-peu-près aussi considérable.

La réserve de la gauche , aux ordres de M. le Comte de Saint-Germain , est restée

campée auprès de Dusseldorf jusqu'au 16. Ses postes avancés sur le Roer ont eu quelques escarmouches avec les ennemis. Les Fischer y ont perdu soixante-dix hommes, et disent en avoir tué à-peu-près autant.

Cette réserve a commencé ses opérations le 16, et doit avoir passé le Roer le 17 à Mulheim. Toutes les troupes de la grande armée sont actuellement en marche, et le 21 elle sera rassemblée dans des cantonnemens, entre Hungen et Butzbach, ayant la réserve de M. le Comte de Lusace campée à une lieue de la droite, aux environs de Schotten. On n'a pas encore nouvelle jusqu'à présent que l'armée des ennemis se soit avancée de Fritzlar sur l'Ohm : on sait seulement que les camps de Kirckheim et d'Amonebourg ont été renforcés, ainsi que celui de Hirchsfeld et de Lauterbach, et qu'ils ont fait conduire une artillerie assez nombreuse à Ziegenhain.



Du quartier général du Comte de Saint-Germain,
à Dortmund, le 21 Juin 1760.

La réserve aux ordres de M. le Comte de Saint-Germain, qui s'était rassemblée à la rive gauche du Rhin, vis-à-vis de Dusseldorf, en est partie le 16 de ce mois pour se porter en avant. Elle a passé le Rhin à Dusseldorf, et est venue camper le même jour à Kalkum.

Huit bataillons et huit escadrons de Dragons, qui avaient été portés successivement à la rive droite du Rhin, dans des cantonnemens aux environs de Dusseldorf, se sont aussi réunis le 16, aux ordres de M. le Marquis d'Auvet, qui est allé camper ce même jour à Broeck, sur le Roer, vis-à-vis de Mulheim, pour faire l'avant-garde de la réserve.

Le 17, le corps de M. d'Auvet a passé le Roer sur deux ponts de bateaux construits la veille, et s'est porté à Essen, précédé du corps de Fischer.

La réserve est venue de Kalkum à Mulheim, où elle a passé le Roer, et campé à la rive droite de cette rivière.

Le 18, le Marquis d'Auvet a campé à Vatenscheid, et M. le Comte de Saint-Germain s'est porté à Steil.

Le 19, le corps du Marquis d'Auvet s'est réuni au gros de la réserve au camp de Luckt-Dortmund.

Le même jour, le corps que les ennemis avaient à Dortmund a replié ses postes avancés, à mesure que la réserve approchait, et, sur le soir, ce corps est parti pour se retirer sur Luinen.

Le 20, la réserve est venue camper ici, et le corps de Fischer en avant d'elle.

Les troupes qui étaient restées sur le Bas-Rhin, aux ordres de M. le Marquis de Leyde, en sont parties le 15, sont arrivées le 17 à Dusseldorf, et le 20 à Hattingen.

Les volontaires de Flandre sont toujours entre la Nippe et le Roer, soutenus d'infanterie.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 1^{er} Juillet 1769.

MONSIEUR,

Je connais trop toutes les raisons de votre silence, pour que je vous en fasse un reproche. Je suis fâché seulement que ses raisons ne permettent pas que je reçoive directement de vos nouvelles aussi souvent que je le désirerais. Je vous fais, Monsieur, mille remercimens du bulletin que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser vous-même le 21. Nous reçumes, hier matin, la nouvelle de l'avantage remporté en Silésie par M. de Laudhon sur M. de la Motte-Fouquet (1). Nous n'en connaissons pas encore les détails. Le même courier, envoyé par M. le Maréchal de Broglie, nous a apporté la relation du mouvement que M. le Maréchal a fait, pour se porter sur l'Ohm, en avant de Marbourg, qui

(1) Le 23 Juin, à Landshut.

doit être rendu à présent. Il me paraît que ce mouvement est audacieux , et aussi-bien combiné qu'exécuté : le Prince Ferdinand ne s'y attendait pas. Il s'est avancé jusqu'à Neustadt. On a pensé un moment qu'il nous attaquerait ; mais il a pris le parti de se retirer sur Ziegenhain. On m'a dit que , de votre côté , vous aviez dû marcher vers Lipstadt ; mais je n'en ai rien vu dans le bulletin de M. le Maréchal de Broglie. Il est vrai que ce Général a commencé sa campagne par le côté qui paraissait le plus difficile , puisque c'est celui qui a été l'objet de toutes les dispositions de l'ennemi jusqu'à présent. Dieu veuille que les suites en soient heureuses. Je vous prie , Monsieur , de me faire envoyer votre bulletin , sans vous donner la peine de l'envoyer vous-même. M. le Maréchal de Belle-Ile ne se porte pas bien , et nous donne de l'inquiétude depuis quelque temps.

M. G A Y O T

A M.

Au camp de Neustadt, le 28 Juin 1760.

..... Je vois effectivement que vous êtes instruit de ce qui se passe , et presque de ce qu'on projette. Je désirerais que le Bas-Rhin se mît en tête d'avoir plus d'influence sur nos progrès , qu'on ne paraît disposé à en prendre. La prudence veut sans doute qu'on ne donne rien au hasard ; mais il est des momens où cette vertu , portée trop loin , semble prendre un autre nom , et des circonstances où il ne faut pas donner prise à l'interprétation.

M.

M. DU VERNEY
AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 2 Juillet 1760.

MONSIEUR,

On m'a confié les deux lettres que vous avez écrites à M. le Maréchal de Broglie le 21 du mois dernier, et la réponse qui y a été faite le 25. Vous ne saviez pas précisément le 21 où était le corps qui vous est opposé, et vous mandiez, comme vous m'avez fait l'honneur de me le marquer à moi-même, que vous alliez vous établir dans le pays où vous êtes, de manière à ne pas craindre d'en être aisément délogé. Vous aviez paru, dans vos lettres précédentes, être dans l'opinion que M. le Prince Ferdinand se ferait joindre par les différens corps qu'il avait détachés de son armée, pour être plus en force vis-à-vis M. le Maréchal de Broglie; enfin, sans connaître précisément la force du corps qui vous est

opposé , vous estimiez qu'il pouvait être de douze mille hommes.

Vous avez dû reconnaître , Monsieur , au mouvement que vient de faire M. le Maréchal de Broglie , que son dessein n'est pas d'éviter M. le Prince Ferdinand. Marbourg rendu et ses communications bien assurées , vous pouvez être certain qu'il le serrera du plus près qu'il lui sera possible , et qu'il cherchera toutes les occasions de le combattre. Je puis même vous dire qu'il a voulu avoir sur cela toute liberté , et qu'on la lui a donnée.

Dans cet état , Monsieur , voici comment j'ai entendu raisonner par rapport à vous. Ou M. de Sporcken , qui vous est opposé , joindra M. le Prince Ferdinand , ou il vous disputera le terrain dans la Westphalie , en se couvrant toujours des points qui sont fortifiés.

Dans le premier cas , il paraîtrait qu'au lieu de travailler à vous établir dans le pays où vous êtes , vous pourriez au contraire vous occuper du soin d'opérer , en faveur de M. le Maréchal de Broglie , une diversion assez active , pour qu'elle forçât M. le

Prince Ferdinand à vous opposer un corps, quelque envie qu'il puisse avoir de n'en rien faire, et par conséquent à s'affaiblir d'autant devant M. le Maréchal de Broglie. On a peine à croire qu'il se détermine à abandonner entièrement la Westphalie, pour réunir toutes ses forces sous Cassel : il y perdrait trop, et par les secours qu'il en peut tirer, et par ses communications avec l'Oost-Frise ; d'ailleurs, s'il ne vous occupait plus de ce côté-là, vous pourriez peut-être lui donner de grands sujets d'inquiétude, en combinant vos mouvemens avec ceux que M. le Maréchal de Broglie pourra faire, soit pour le déposter, soit pour le combattre.

Dans le second cas, il paraît encore que, loin que vous eussiez à craindre d'être déposté, vous pourriez au contraire agir offensivement contre M. de Sporcken, et le chasser vous-même du pays, à moins que M. le Prince Ferdinand ne prît le parti de le renforcer ; ce qui opérerait encore, dans ce cas, la diversion dont il semble que M. le Maréchal de Broglie désire que vous soyiez sans cesse occupé.

Il m'a paru qu'on aurait voulu que vous eussiez fait des dispositions pour avancer des corps vers Lipstadt, et, si je ne me trompe, on vous l'a proposé dans la réponse qui vous a été faite le 25. Je n'ai pas vu qu'en vous faisant cette proposition on ait pensé à vos subsistances ; pour moi c'est le principal obstacle qu'il m'a paru que vous eussiez à vaincre. Je ne sais pas quelles précautions l'on a prises depuis le 19 que vous êtes à Dortmund. Une communication de Dusseldorf à Lipstadt me paraîtrait bien difficile à assurer, et plus difficile encore à soutenir, si vous n'aviez pas des établissements intermédiaires. M. le Maréchal de Broglie a une bonne tête d'établissements dans Giessen ; et tous ses derrières étant bien à couvert actuellement, on fera filer de nouveaux approvisionnemens sur Marbourg et sur Giessen, et de-là on les portera où il voudra. Je ne conçois que trop que votre situation à cet égard n'est pas la même. Cependant, Monsieur, comme il n'est rien qu'on ne surmonte, je crois que voici le moment où il faut penser sérieusement à vous procurer tous les moyens

d'agir avec le moins de gêne possible du côté des subsistances.

L'affaire de M. de Laudon, dont j'avais l'honneur de vous parler hier, est le pendant de celle de Maxen. Des échecs aussi forts sont bien faits pour déconcerter le génie du Roi de Prusse. Notre confiance et celle de nos alliés doivent augmenter en proportion de la diminution de celle de l'ennemi. Si la fortune des armes doit enfin tourner de notre côté, je voudrais bien, Monsieur, que vous profitassiez personnellement des occasions qui pourront la fixer sur nous. Je suis bien certain que vous concourrez en tout ce qui dépendra de vous, au succès des opérations de M. le Maréchal de Broglie ; mais l'intérêt que je prends à votre gloire ne serait qu'imparfaitement rempli, si vous borniez vos vues à vous soutenir dans un pays, où il n'y a pas d'apparence que l'on cherche à vous forcer, et si vous n'entreprenez pas au contraire, de concert avec M. le Maréchal, tout ce qui vous paraîtra propre à rendre vos succès et les siens plus certains et plus brillans.

Ce n'était que pour vous seul, Monsieur, que je pouvais manquer à la résolution que j'avais prise, de ne jamais ouvrir la bouche sur l'affaire militaire ; je vous avoue même que je ne l'ai fait que parce qu'on m'en a pressé, et qu'on m'a paru le faire à bonnes intentions. Au surplus, je vous prie de ne pas prendre au pied de la lettre tout ce que j'ai l'honneur de vous mander ; il peut se faire que ma mémoire ne m'ait pas servi fidélement, et que ce que je vous écris ne soit pas exactement ce que j'ai lu et entendu. Je suis bien certain de l'objet général, qui consiste, de votre part, à donner le plus de jalousie, et à opérer la plus forte diversion que vous le pourrez. Ne faites pas attention au reste, si vous n'y trouvez aucun rapport avec les relations que vous avez avec le Général.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Dortmund, le 2 Juillet 1760.

M O N S I E U R ,

Nous sommes restés ici long-temps par raison de subsistances..... Nous allons sortir de notre tranquillité, et nous irons si loin et si rapidement, que l'on n'entendra parler de long-temps de nous. Je vais à Corbach, et je dois tirer mes vivres de Dusseldorf. Trouvez-vous la chose bien aisée? Si nous sommes assez heureux pour arriver à Corbach, on nous poussera sûrement encore plus loin, et peut-être à Fritzlar. Que fera pendant ce temps-là M. de Sporcken? Il est plus aisé de dire ce qu'il pourrait faire. Je laisse M. d'Auvet à Hagen, sur mes derrières, pour couvrir mes convois et ma communication. Nous allons marcher en caravanes.

Je demande mon rappel, parce qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

K 4

(152)

Je vous prie de présenter mes respects
et les assurances du plus inviolable atta-
chement à M. votre frère.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 10 Juillet 1760.

MONSIEUR,

Que je suis fâché d'être aussi éloigné de
vous ! Je vous aurais peut - être détourné
d'une résolution qui me paraît aussi fâ-
cheuse en soi-même que hasardeuse pour
vous dans les circonstances présentes. Je
me donne bien de garde d'en parler ici,
et je souhaite de tout mon cœur, que le
Ministre auquel vous vous êtes adressé
pour demander votre rappel, n'en parle
pas plus que moi. Vous verrez, par la lettre
que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 2 de
ce mois, que l'on m'a communiqué votre
correspondance avec M. le Maréchal de
Broglie : j'en ai vu la suite depuis ce temps-
là. Il me semble n'y avoir remarqué, que

des variations déterminées par les circonsances qui ont accompagné l'ouverture de la campagne ; et vous savez mieux que moi que ces sortes de variations sont inséparables du métier de la guerre , où toutes les dispositions d'un Général sont subordonnées à celles de l'ennemi qu'il a devant lui. Sans être dans le secret de M. le Maréchal de Broglie , et sans avoir la moindre correspondance avec les Officiers de son armée , j'ai toujours pensé qu'il n'avait autre chose à faire pour déposer M. le Prince Ferdinand de Ziegenhain , de Fritzlar , et successivement de Cassel , que ce qu'il se prépare à exécuter. S'il parvient à chasser l'ennemi de la Hesse et à le pousser dans le pays de Hanover , il pourra alors vous faire agir sur Lipstadt et Munster , que je ne crois pas que M. de Sporcken s'avise de vouloir soutenir.

Telle est , Monsieur , l'idée que je m'étais faite des opérations de M. le Maréchal de Broglie , et il me semble que l'exécution y répond. Il peut se faire que vous eussiez un autre projet ; il peut se faire aussi que M. le Maréchal de Broglie ne vous ait pas

communiqué le sien , et que les incertitudes dans lesquelles il vous a laissé , aient porté dans votre ame une indisposition qu'on n'aura pas travaillé à diminuer où vous êtes ; mais , Monsieur , le bien du service du Roi me semblerait devoir l'emporter sur toutes les considérations qui ont le personnel pour objet.

Je connais les difficultés de subsistances qui vous ont arrêté à Dortmund , et je conviens qu'on ne les a peut-être pas assez considérées , quand on vous a fait déboucher de Dusseldorf ; mais ce sont des inconvénients qui se redresseront avec le temps , d'autant plus qu'il me semble , que M. le Maréchal se charge de vous faire vivre dès que vous serez à Corbach.

Quelles que soient , Monsieur , les conjectures où vous vous êtes trouvé , je crois , et je vous le dis d'amitié , que le seul parti que vous eussiez à prendre , était de dissimuler dans ce moment-ci . Je suis fâché que vous n'ayiez pas eu assez de confiance en moi , pour me faire part de ce qui se passait dans votre ame : je n'aurais rien épargné pour la soutenir , et pour éloigner

de vous toute résolution capable de vous faire un certain tort dans la position actuelle des choses. Je vous fais passer cette lettre par M. Gayot (1), qui fait profession, comme moi, de vous aimer et de vous honorer. Puisse-t-elle vous ramener à des dispositions plus analogues aux circonstances du jour, et à vos véritables intérêts ! Je dois être plus fâché qu'un autre de ce qui vous arrive, après ce qui s'est passé cet hiver.

(1) Intendant de l'armée de Broglie.

(156)

M. D U V E R N E Y

A M. G A Y O T.

A Paris, le 10 Juillet 1760.

FAITES-MOI le plaisir, Monsieur, de faire remettre cette lettre (1). Je suis au désespoir de ce qui se passe : je l'aurais peut-être empêché, si j'eusse été mieux instruit que je ne l'ai été. Faites de votre côté tout ce qui dépendra de vous, pour raccommoder une seconde fois une machine que j'ai eu tant de peines à remonter.

(1) Celle qu'on vient de lire.

M. DE CRÉMILLE

A M. DU VERNEY.

A Versailles, le 10 Juillet 1760.

Si la copie d'une lettre que M. de Saint-Germain m'écrit, mon cher ami, et que je joins ici, vous fait autant de peine qu'elle me cause de chagrin, la confidence que je vous en fais vous paraîtra une attention bien funeste de ma part. Mon affliction et mes craintes sont d'autant plus fondées, que les lettres que M. de Saint-Germain a écrites en même-temps au Maréchal de Broglie et à M. le Maréchal, embarquent l'affaire de façon que, quelque soit celle dont M. le Maréchal de Broglie prendra la sienne, je n'imagine aucun moyen de repatrier des esprits aussi ulcérés de part et d'autre, ni quelle tournure M. le Maréchal pourra donner à une affaire aussi grave, et dont la fin ne pourrait guère aboutir qu'à la perte de M. de Saint-Germain et au renversement de la chose publique. Ce

qu'il y a de plus étonnant en ceci , c'est qu'il s'en faut bien que nous trouvions ici , dans les lettres de M. de Broglie , ce ton de fiel , d'ironie et de mépris dont M. de Saint - Germain paraît si mortellement offendé , à moins qu'il n'en ait reçu de particulières dont M. de Broglie n'aït pas envoyé la copie à M. le Maréchal , ce que je ne crois pas , et ce que M. de Saint - Germain lui - même ne dit pas. Mais , à mettre toutes choses au pis , qui serait de convenir du fiel et de l'amertume répandus dans ces lettres , jamais il n'y eut de situation ni de circonstances où il fût plus indispensable , ni plus honnête , ni plus du devoir de sujet et de citoyen de faire de grands sacrifices , et rien ne me fera jamais penser , qu'un homme à qui le Roi a confié le commandement d'une armée , soit excusable de quitter de lui-même un commandement de cette importance. Il y aurait mille réflexions à ajouter à celles-ci ; mais vous saurez , malheureusement pour votre repos , les faire beaucoup mieux que moi. Faites-m'en part , mon cher ami , et surtout inspirez - moi quelque tempérament

capable de prévenir la perte de notre ami , qui me paraît infaillible , si M. le Maréchal de Broglie se sert des armes que M. de Saint-Germain a mis de gaité de cœur entre ses mains. J'en suis inconsolable , je vous l'avoue. J'espère que vous ne m'accuserez pas de prévention ; je ne suis assurément pas suspect , et je voudrais du fond de mon cœur pouvoir plaider ouvertement la cause d'un homme que j'aime et que j'estime ; mais il s'est trop laissé aller au ressentiment d'une correspondance peut-être désagréable , mais qui ne devait pas , quelle qu'elle fût , l'engager à prendre un parti aussi violent et aussi précipité. Je ne doute pas que M. de Saint - Germain ne vous ait écrit comme à moi ; cependant , dans l'incertitude , j'ai cru devoir vous confier un événement aussi imprévu et aussi triste. Répondez - moi , je vous prie , le plutôt que vous le pourrez , et faites-moi part des moyens que j'ai le bonheur d'espérer encore , que votre expérience , votre sagacité et votre prudence vous suggéreront pour détourner un orage , dont notre ami sera infailliblement accablé. Bon soir.

LETTRE
DU COMTE DE SAINT-GERMAIN
À M. DE CRÉMILLE,
Jointe à la précédente.

A Dortmund, le 2 Juillet 1760.

MONSIEUR,

On me donne tant d'affaires par les variations continues, que je n'ai pas pu avoir l'honneur de répondre à la lettre que vous m'avez fait celui de m'écrire au nom de M. le Maréchal de Belle-Ile. Je n'ai pas encore celui d'y répondre en détail. Quelque chose que vous me fassiez l'honneur de me marquer dans cette lettre, vous n'avez pas pu méconnaître les ordres absolus que j'ai eus, de retirer toutes les troupes du Rhin, et de n'avoir aucun égard à cette partie; et si c'était l'intention du Ministre, que je ne suivisse pas ces ordres, il devait m'en envoyer un contraire, parce qu'il ne m'est pas permis de changer ou d'interpréter les ordres du Général de l'armée.

Il

Il faut que les choses soient claires, nettes et tranchantes; et ne pas chercher à jeter un particulier dans l'embarras.

Je n'y puis plus tenir, et j'écris aujourd'hui à M. le Maréchal, pour lui demander instamment mon rappel. Je sais mieux que qui que ce soit que l'on doit respect et obéissance au Général de l'armée; mais l'honneur de servir le Roi ne doit pas assujettir à des humiliations que l'on ne souffrirait pas comme particulier.

Il n'y a que MM. Doreil (1) et de Valogny (2) qui aient connaissance de la lettre que j'écris au Ministre. J'ai patienté tant que j'ai pu: ma patience aurait adouci tout autre; mais vertus et vices irritent également certains esprits.

On m'a ôté le commandement de Flandre

(1) Fils d'un Barbier de Niort en Poitou. Il était Commissaire-Ordonnateur des Guerres, et faisait les fonctions d'Intendant du corps du Comte de Saint-Germain. La parenté de M. de Crémille lui valut ces emplois.

(2) Aide-Maréchal-des-Logis de l'armée, faisant les fonctions de Maréchal-des-Logis du corps du Comte de Saint-Germain.

sans rien substituer à la place. Si M. le Maréchal de Belle-Ile venait à mourir, où en serais - je ? Il faut du certain dans ce monde, et vous savez que l'on ne peut compter sur rien.

Vous verrez les nouvelles dans les lettres que j'envoie à M. le Maréchal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY
A M. DE CRÉMILLE.

11 Juillet 1760, à dix heures du matin.

JE reçois dans le moment, Monsieur et cher ami, votre lettre et l'extrait de celle de M. le Comte de Saint-Germain. J'étais instruit : vous en jugerez par la copie de deux réponses que je lui ai faites, et que vous trouverez ci-jointes. Vous y pourrez reconnaître tout ce que mon cœur et mon esprit m'ont dicté, et jugez de mon extrême douleur. Je dois même vous avouer que je suis blessé, et que vous devez l'être aussi, du parti violent qu'il a pris, sans se donner le temps de savoir ce que nous aurions à

lui dire en nous consultant. Dès-là tout est dit : le mal me paraît sans remède. Mes réflexions sont entièrement conformes aux vôtres. Il me reste à savoir aujourd'hui quel parti aura pris M. de Broglie. Vous en serez instruit avant moi, et je vous serai obligé de m'en faire part. Au surplus, si M. le Maréchal de Belle-Ile devient le maître par sa réponse, il me paraît qu'il peut refuser la demande ; mais notre ami n'en sera pas moins perdu, sans qu'on puisse le justifier.

J'ai une douleur bien vive de la perte de M. de Fars, dont vous aurez été instruit ce matin par M. de Croismare.

Je vais promener mes peines à Plaisance, et me dire sans cesse, qu'il faut, dans ce bas monde, prendre les choses comme elles sont, sans quoi l'on serait toujours malheureux. Ce sera pour moi une satisfaction bien grande si vous me conservez votre amitié.

Nota. Les réponses dont il est question dans cette lettre sont celles des 2 et 10 Juillet, qu'on ne rapporte pas, parce qu'elles se trouvent précédemment.

RÉPONSE DE M. DE CRÉMILLE
A LA LETTRE DE M. DU VERNEY,
Du 11 Juillet.

A Versailles, samedi matin, 12 Juillet 1760.

J'AI reçu hier au soir, mon cher ami, avec votre lettre, les copies des deux autres écrites par vous à M. de Saint-Germain, assez à temps pour les faire lire à M. le Maréchal. Il serait aussi étonnant qu'il serait cependant à désirer, que nous nous fussions tous trompés, dans ce pays-ci, dans le jugement que nous avons unanimement porté sur la malheureuse affaire en question; car, sans nous être recordés, je ne parle à aucun de ceux qui sont instruits ici, qui ne me dise les mêmes choses que vous et moi avons pensé et dites. M. vous a instruit, par ordre de M. le Maréchal, de la façon honnête et généreuse avec laquelle M. le Maréchal de Broglie avait pris, reçu et repoussé, ce que nous pouvons appeler l'algarade de notre ami.

Sa lettre a un peu diminué de nos embarras, et je crois que M. le Maréchal écrit aujourd'hui à . de Saint-Germain, de façon à lui faire sentir combien il a eu tort de se livrer à ses préventions, et pour lui enjoindre de continuer ses fonctions. Mon avis a été de le traiter comme un malade, car il l'est en effet; mais, entre vous et moi, je crains fort que sa maladie ne soit incurable, et il se passe dans ma tête des idées sur son compte qui m'afflagent, et qui ne pouvant s'exprimer dans une lettre, seront la matière de la première conversation que j'aurai bientôt avec vous. Ma santé s'est dérangée de nouveau; et comme j'ai besoin de consulter un Médecin, ce me sera une raison ou un prétexte de faire un tour à Paris, où je compte par conséquent d'aller lundi. Vous jugez bien, mon cher ami, que mon premier soin sera de vous y aller voir, et même à Plaisance, si vous y êtes encore.

Je reçois à l'instant même votre lettre d'hier au soir. Vous aurez vu, par le commencement de celle-ci, que j'ai agi selon votre volonté, en montrant vos lettres

d'hier à M. le Maréchal, où je savais bien qu'il n'y avait rien qui ne pût lui être communiqué. Elles ont eu l'effet que j'en attendais. J'ai impatience de voir celle de vous, que vous m'annoncez devoir m'être communiquée par M., parce que je juge bien d'avance quels en sont le feu et le style. Mais vous avez une force dans tous vos sentimens qui en donne tellement à vos expressions, que je suis persuadé autant que je le désire, que cette lettre, de la part d'un ami tel que vous, fera sûrement une impression bien forte sur le cœur et l'esprit de M. de Saint-Germain.

Bon jour, mon cher ami ; je remets au moment où j'aurai la consolation de vous voir, à m'entretenir plus en détail sur cette malheureuse affaire, ainsi que sur quantité d'autres, qui sont, chacune en leur genre, également tristes et fâcheuses. Hélas ! où en sommes-nous donc réduits ! Je vous embrasse.

M.

A M. DU VERN EY.

A Versailles, le 11 Juillet 1760, matin.

J'Ai fait part à M. le Maréchal, Monsieur, de la conversation que j'ai eue avec vous au sujet de M. le Comte de Saint-Germain, et du mystère qu'il vous a fait de sa lettre à M. le Maréchal de Broglie. Au moment que nous parlions de cette affaire, le courrier de M. de Broglie est arrivé, c'est-à-dire, à minuit. Nous avons trouvé sa lettre et celle que M. de Saint-Germain lui a écrite: il a également joint la réponse qu'il lui a faite, et en vérité on peut dire, à la louange de M. le Maréchal de Broglie, qu'elle est conçue dans des termes qui doivent bien faire regretter à M. de Saint-Germain, de s'être livré à son premier mouvement. Le précis est, qu'il fait trop de cas de son expérience et de ses talens, pour avoir jamais eu l'intention de les critiquer, que l'estime qu'il a toujours eue pour lui,

et les témoignages qu'il en a rendus au Roi et à M. le Dauphin, lorsqu'il a été question de se charger du commandement de l'armée, sont plus que suffisans pour justifier sa façon de penser sur son compte ; que plus il relit les lettres qu'il lui a écrites, moins il y trouve un style amer et ironique ; qu'au surplus il en a envoyé exactement des copies à la Cour, qui pourra juger si en effet elles sont telles qu'il se l'est persuadé ; qu'il croirait mal servir le Roi, de consentir à la proposition qu'il lui fait de quitter le commandement d'un corps qui ne peut être en de meilleures mains, et que très-certainement il ne préviendra pas, comme il le lui demande, une réponse qui l'affligerait beaucoup, si la Cour la fesait telle qu'il le désire,

Enfin, Monsieur, on ne peut pas voir une réponse plus honnête que celle de M. le Maréchal de Broglie ; et en vérité, lorsque vous aurez la lettre qui y a donné lieu, vous serez forcé de convenir, que M. le Maréchal de Saxe eût peut-être pris l'affaire différemment. Je dois vous ajouter, que M. le Maréchal de Broglie s'est contenté,

dans la lettre qu'il a écrite à M. le Maréchal de Belle-Ile à ce sujet, de lui mander qu'il est forcé de lui parler d'une lettre que M. de Saint-Germain lui a écrite, puisqu'il en a connaissance ; que sans cela il n'en eût pas été question, et qu'il eût fait ensorte de s'expliquer avec M. de Saint-Germain, sans que la Cour en eût eu la moindre connaissance.

J'ai demandé à M. le Maréchal, Monsieur, la permission de vous écrire à ce sujet dans le plus grand détail ; et c'est pour mieux vous instruire des torts de M. de Saint-Germain, qu'il m'a remis sa lettre pour vous en faire passer copie.

Je vais maintenant vous dire le parti que M. le Maréchal se propose. Il va rendre compte de tout au Roi ; et puisque M. le Maréchal de Broglie n'a pas pris l'affirmative, et au contraire, qu'il paraît désirer que M. de Saint-Germain conserve le commandement de cette réserve, il lui fera écrire, de la part du Roi, en conséquence ; plus, une lettre particulière de M. le Maréchal, pour le gronder.

Il est question, Monsieur, que de votre

côté , vous écriviez à M. de Saint-Germain : je vous donne les matériaux nécessaires , et en vérité il convient que vous lui parliez comme son ami. Faites-lui bien envisager , et c'est ce que M. de Broglie lui dit également , qu'il se laisse échauffer par ceux qui l'environnent ; que chaque chose a une double interprétation , et qu'il a trop d'esprit pour ne pas sentir que ceux qui ont un intérêt contraire , tant à son avancement , qu'à se voir rapprocher du Général de l'armée , en donneront toujours une défavorable aux lettres et aux ordres qui lui seront adressés , afin de parvenir à leur but.

Je vous envoie cet exprès , pour que vous ayiez le temps de faire vos dépêches pour M. de Saint - Germain. Le courrier passera à l'hôtel de Broglie ce soir : vous pourrez les envoyer à M. l'Abbé de Broglie , qui les lui donnera ; car je craindrais qu'en les envoyant ici , pour les mettre dans le paquet de M. le Maréchal , il ne fût trop tard ; cependant il ne partira qu'à huit ou neuf heures.

Je sais que vous aimez M. de Saint-

Germain , et je suis enchanté de vous donner dans cette occasion de nouvelles preuves du desir que j'ai de vous affermir dans les mêmes sentimens ~~sur~~ mon compte , personne ne vous étant plus sincérement et plus inviolablement attaché. Je finis , car le temps me presse.

LE MÊME AU MÊME. VOYAGE

11 Juillet , à trois heures après midi.

M. LE MARÉCHAL , Monsieur , vient de me remettre la copie de la lettre de M. de Broglie ; il est bon que vous en ayiez connaissance pour mieux lui écrire.

Le parti est pris , de mander à M. de Saint - Germain de rester. M. le Maréchal en a rendu compte au Roi. Mon avis est que M. de Saint - Germain se conduit mal , et qu'il a envie de se perdre s'il ne reste pas et s'il se conduit mal dans cette occasion.

M. le Maréchal enverra un courrier exprès à M. de Saint - Germain. Ce courrier ne

partira que quand j'aurai reçu vos dépêches : cela est ainsi convenu avec M. le Maréchal ; ainsi envoyez - les moi par un exprès à cheval , car celui de mes gens qui vous portera ce paquet est à pied. Faites ensorte que j'aie votre réponse avant neuf heures.

Vous connaissez mon inviolable attachement.

Vous comprenez bien qu'il ne faut pas envoyer vos dépêches à l'hôtel de Broglie , mais à moi , puisqu'on envoie un courrier exprès à M. de Saint-Germain.

(173)

LETTRE
DU COMTE DE SAINT-GERMAIN
À M. LE MARÉCHAL DE BROGLIE,
Jointe à celle de M., du 11 Juillet matin.

1^{er} Juillet 1760.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de répondre à la lettre du 28 Juin, que vous m'avez fait celui de m'écrire, et que j'ai reçue par le courrier le 30, à neuf heures du soir.

J'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu pour exécuter ponctuellement vos ordres, et pour m'accoutumer au style amer, ironique et plein de mépris qui caractérise toutes vos lettres.

Quant au premier article, je n'ai rien à me reprocher du côté de la volonté et de l'activité, et je suis en état de le prouver à toute la terre.

Quant au second, j'y ai travaillé en vain: cela est plus fort que moi, et je n'y réuss-

sirais pas ; j'éprouve d'ailleurs depuis long-temps que cela porte sur la personne.

Je pense , Monseigneur , d'après cela , qu'il serait très-contraire au bien du service du Roi , qu'une réserve telle que celle-ci fût aux ordres d'un Général odieux à celui qui commande l'armée , et en conséquence j'écris à la Cour pour demander mon rappel. Si vous vouliez m'accorder de me retirer , cela serait plus prompt , et les choses n'en seraient que mieux.

En attendant les ordres de la Cour ou les vôtres , je ferai de mon mieux , et je n'ai pas besoin pour cela d'être aiguillonné ; mais je ne ferai jamais l'impossible , quelque volonté que j'aie de bien servir le Roi et de contribuer à vos succès.

Je compte de pouvoir faire partir d'ici , le 4 , une brigade d'infanterie et quelques Dragons pour aller occuper Arensberg , et je pourrai la suivre le 8 ou le 9 , si les subsistances , comme je l'espère , peuvent arriver : je fais tous les efforts possibles pour en raimasser le plus qu'il se pourra , et nous marcherons en caravane. Si les ennemis restent à-peu-près où ils sont , il

n'est plus question de soutenir la communication avec Dusseldorf ; mais comme je compte de pouvoir m'approvisionner pour un temps , j'aurai celui de faire venir des subsistances de Cologne , et d'établir une communication avec cette ville autant qu'il se pourra.

Il est nécessaire que je pousse devant moi un gros détachement à Arensberg , pour couvrir les voitures qui iront de Dusseldorf dans cet endroit tout d'une traite , et le nouvel entrepôt qu'il faudra établir.

Je suis forcé de rester dans cette position pour couvrir les autres convois qui suivront , et pour déblayer Hagen ; mais , comme je l'ai déjà marqué , je compte de la quitter le 8 ou le 9 , et d'arriver dans trois marches à Arensberg.

A moins d'un ordre précis je ne tiendrai pas Dortmund , parce que je ne le crois pas soutenable , quand même j'y laisserais six bataillons.

Je suis avec respect , etc.

Apostille du 2 Juillet.

Avant le départ de cette lettre , votre

courier m'a remis hier , à trois heures et demie après midi , la lettre dont vous m'honorez , Monseigneur , du 29.

Je joins ici le mémoire de M. de Lille , par lequel vous verrez que je ne puis partir que le 4 , et que l'arc est si fort tendu , qu'il est bien à craindre qu'il ne rompe.

Il n'y a aucune ressource à espérer du pays : il est dénué de voitures et de pain.

Je joins ici un autre mémoire de M. de Lille , qui vous démontrera que je n'ai pas pu remuer depuis que je suis ici , et que la raison des subsistances m'y a arrêté forcément , quand je n'aurais pas eu celle d'ignorer vos volontés.

Vos ordres , Monseigneur , seront exécutés le mieux et le plus promptement que je pourrai.

Je joins ici un nouveau mémoire de M. de Lille , qui a été occasionné par la nouvelle arrivée ce matin , que le pont de Cologne était replié par ordre de M. le Maréchal Duc de Broglie.

RÉPONSE

RÉPONSE
DE M. LE MARÉCHAL DE BROGLIE
A LA LETTRE PRÉCEDENTE,

Jointe à celle de M., du 11 Juillet
après midi.

Au Camp de Neustadt, le 5 Juillet 1760.

J'AI reçu, Monsieur, par la poste, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 26, 27 et 28 du mois dernier, et mon courrier m'a remis hier celle du 1^{er} Juillet, où il y a un post-script du 2. Comme les circonstances sont entièrement changées depuis que les trois premières ont été écrites, il serait absolument inutile d'entrer en aucun détail sur ce qu'elles contiennent.

A l'égard de la dernière, j'ai été aussi surpris que peiné en la recevant. J'ai relu avec attention toute ma correspondance avec vous, et particulièrement la lettre du 28, à laquelle celle-ci sert de réponse,

Tom. II.

M

et je n'y ai trouvé que des expressions faites pour vous marquer l'estime que j'ai pour vous , et conformes aux sentimens dont j'ai toujours fait profession publique. Je vous en citerai un témoin si respectable , que vous ne pourrez imaginer que j'osasse le nommer , si le fait n'était pas aussi exact : c'est Monsieur le Dauphin , qui se rappellera sûrement que dans son cabinet , où était M. le Duc de Choiseul , après m'être défendu long-temps d'accepter le commandement de l'armée , pour lequel je sentais mon insuffisance , je vous désignai à ce Prince comme un de ceux les plus propres à porter un semblable fardeau. Je m'en suis expliqué de même à M. le Maréchal de Belle-Ile , à M. le Duc de Choiseul , à M. de Soubise et à M^{me} de Pompadour : je l'ai dit très - publiquement à tout le monde , et on ne m'a pas jusqu'ici accusé de trahir jamais ma pensée. Toutes les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire sont à la Cour , et je ne crains point qu'on y remarque rien qui ressemble à ce que vous avez cru y trouver. Ma conduite , vis-à-vis de vous , a toujours été si franche

et si honnête , qu'il n'est pas possible que vous ne lui rendiez justice , quand les nuages qu'on cherche sans doute à vous faire naître seront évanouis.

J'ignore le parti que le Roi et son Conseil prendront , sur la demande que vous avez faite de votre rappel ; mais certainement je ne vous accorderai pas la permission de prévenir la réponse. Je croirais trop mal servir Sa Majesté , de contribuer à la priver d'un Officier tel que vous , et je ne travaillerai jamais qu'à tâcher de vous retenir à son service.

Mais revenons à ce qui regarde les opérations présentes , qui sont et doivent être l'unique but auquel nous devons tendre. J'ai lu , avec toute l'attention qu'il mérite , le mémoire de M. de Lille : il est très-bien fait , et on voit qu'il a employé toute son intelligence , son activité et son zèle pour vous mettre en état de marcher le 4 , avec du pain dans l'avresac du Soldat pour jusqu'au 7 inclus , et un convoi à la suite pour lui en donner jusqu'au 10 , et qu'au moyen des autres ressources qu'il compte se procurer , il paraît que vous serez nourri jus-

qu'au 14 inclus , sans avoir encore rien tiré des fours de Brillon.

Comme à cette époque il y a apparence , qu'il y aura déjà quelques jours que vous aurez joint l'armée , nous serions en état de vous aider , si l'établissement de Brillon manquait par quelques circonstances imprévues.

Je vois , par votre lettre et le mémoire de M: de Lille , que vous avez dû partir hier 4 , et que vous viendrez en trois marches à Arensberg , où vous serez ainsi le 6. Il n'y a plus de là que huit lieues à Brillon ; ainsi vous pouvez y être le 8 , y séjournier le 9 , et le 10 vous rendre à Corbach , où je m'arrangerai pour arriver le même jour avec l'armée , et faire , s'il est possible , notre jonction.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il semble nécessaire que vous ne négligiez rien pour couvrir Attendorn et la communication avec Cologne , et jusqu'à ce que nous établissions une autre route pour nos convois par Siegen et Berlebourg.

Dès que votre marche sera commencée , et que M. de Sporcken ne pourra plus

douter que vous ne veniez me joindre , il est vraisemblable qu'il prendra un parti , et j'imagine que ce sera celui de se rapprocher de Lipstadt. Si cela est , il n'inquiétera plus le Bas-Rhin ; si au contraire il y demeure , il se trouvera totalement séparé de M. le Prince Ferdinand. D'ici à deux jours vous serez instruit du parti qu'il aura pris.

Je vous adresse cette lettre à Arensberg , où je compte que vous arriverez demain , afin qu'elle vous parvienne plutôt. Ecrivez-moi par la même voie. Vous sentez la nécessité , que d'ici à notre jonction , nous soyons dans une correspondance fréquente.

Les ordres qui avaient été envoyés pour lever le pont de Cologne n'étaient que conditionnels , et supposé qu'il ne fût plus nécessaire pour vos subsistances. M. de Thomassin et M. de Torci l'ont si bien compris , qu'ils m'ont mandé , qu'ils ne le feraient rompre que quand vous n'en auriez plus besoin ; d'ailleurs , il vous est aisé de réparer cette faute , si on l'avait faite , en envoyant un courrier pour le faire rétablir , étant bien certain que mon

intention n'est pas de faire manquer votre réserve ; et c'est aux Officiers généraux, commandant dans les différentes parties , à porter remède à de semblables inconvénients.

Mon objet , en ordonnant de rompre les ponts sur le Mein et sur le Rhin , n'a été que d'épargner au Roi une dépense assez considérable , et de la faire cesser du moment qu'elle ne serait plus nécessaire. J'ai écrit hier à M. Thomassin , pour qu'il laissât subsister celui de Cologne , tant qu'il serait utile pour vos convois , et je le mande encore aujourd'hui à M. de Torci.

J'ai l'honneur d'être , etc.

P. S. Je dois vous prévenir , Monsieur , que beaucoup d'avis assurent , que les ennemis ont fait pratiquer un bon chemin en droiture de Brillon à Corbach , dont ils se servent pour leurs communications avec la Lippe.

Si vous croyez que la garnison de Dusseldorf ne soit pas assez forte , en vous en éloignant comme vous le faites , vous pouvez y renvoyer un bataillon. Vous prévenez

(183)

sans doute M. de Guer et M. de Torci ,
ou en son absence M. de Courcy , de votre
marche sur la haute Roer.

M. DU VERNEY

AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Plaisance , le 11 Juillet 1760.

MONSIEUR ,

J'ai eu l'honneur de vous écrire le deux de ce mois , et hier par la poste ; mes lettres doivent vous parvenir par M. Gayot. Depuis ma dernière , l'on m'a fait part de ce que vous avez écrit à M. le Maréchal de Broglie et de sa réponse ; on m'annonce même que M. le Maréchal de Belle-Ile doit , comme ami , vous dire en particulier ce qu'il pense et désire de vous. Le tout réuni , Monsieur , je manquerais aux devoirs les plus essentiels de l'amitié , si je ne vous disais pas franchement mon sentiment. Il faut rester , Monsieur , parce qu'il n'y a personne qui ne vous blâmât si vous preniez un parti contraire. Je ne

M 4

crois pas me tromper en pensant , que même dans toutes les Cours de l'Europe , on y désapprouverait votre retraite dans un moment aussi critique. Que ne doit - on pas à un Souverain , à une Nation entière ? et de quel motif assez puissant pourriez - vous vous servir pour détruire des opinions aussi intéressantes , à tous égards , pour votre propre réputation ? Enfin , Monsieur , ma peine est extrême ; et si l'amitié a des droits sur votre cœur , accordez - m'en la preuve dans ce moment - ci : je ne vous le cache pas , ma peine est au - delà de toute expression. Faites , je vous prie , grande attention aux personnes qui ont le droit de vous approcher ; je vous en ai dit un mot , et je suis bien fâché de ne pas pouvoir confier le tout au papier.

Je vais attendre , avec la plus grande impatience , de vos nouvelles. Je ne puis m'affliger sans espérance , et c'est avec des sentimens purs et à toute épreuve , que j'ai l'honneur d'être , etc.

M.

A M. DU VERNEY.

A Varsovie, le 2 Juin 1760.

..... Sans doute que les mouvemens (des armées) vont devenir généraux. Je suis impatient de ceux de Francfort et du Bas-Rhin, et j'y ai grande confiance, surtout depuis que je suis sûr de l'accord parfait qui régnera dans les vues des chefs : c'est un fait que peu de gens croient, mais que j'ai fortement prêché le long de ma route.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 14 Juillet 1760.

..... Il s'en faut beaucoup que cette bonne intelligence, dont vous avez semé les assurances sur votre route, subsiste. J'en suis d'autant plus affligé, qu'en supposant que le Général ait des torts, ce moment-ci était bien fait pour que ceux qui peuvent en être l'objet (1), en fissent le sacrifice au bien public; mais la patrie, le bien public, etc. ne sont plus que des mots, et il n'est pas nécessaire que je vous dise pourquoi. En vous rappellant la manière dont je vous parle, vous reconnaîtrez peut-être bientôt, qu'il est des occasions où je sais me dépouiller de mes affections particulières (2).

(1) Le Comte de Saint-Germain.

(2) M. du Verney était fâché que le Comte de Saint-Germain ne déférât pas à son opinion.

LE COMTE DE BROGLIE

À M. DU VERNEY.

Au Camp de Corbach, le 13 Juillet 1760.

..... Vous avez été témoin de mes propos et de ma conduite à Paris avec M. le Comte de Saint-Germain : celle de mon frère a été encore plus propre à mériter sa confiance. Je ne vous cacherai cependant pas que cela ne va pas bien : vous en aurez sûrement déjà entendu parler ; cela n'empêche pas que nous ne continuions : mais je crois qu'il faut désespérer de vaincre le démon de la brigue et de l'envie. C'est dommage qu'il se soit emparé d'un homme dont les talents militaires pouvaient être, sans cela, si utiles au service du Roi et à lui-même,

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris , le 18 Juillet 1760.

..... Je ne suis , Monsieur , que trop bien instruit sur l'article qui termine votre lettre , et j'en suis véritablement affligé. J'ai fait dans cette occasion tout ce que je devais à la vérité et à l'amitié , et je ne serai sans espérance que quand il ne me sera plus permis d'en avoir.

M. G A Y O T

A M.

Au Camp de Corbach, le 15 Juillet 1760:

. Je ne vous dirai rien du détail de l'action (1). Tandis que cette aventure agréable et utile donne lieu à des propos, des mécontentemens et des tracasseries, je médite dans ma tanière sur les suites, et elles me paraissent assez embarrassantes. Vous aurez su que les mouvemens de l'étage inférieur (2) se sont faits avec justesse, malgré des peines infinites. J'ai vu un moment celui qui tient le timon de cet étage : je sais tout ce qui s'est passé et dit. On ne peut pas en raisonner de si loin ; d'ailleurs je me doute que mon ami (3) est pleinement au fait. Je suis fâché de ne pouvoir traiter cette matière avec lui.

(1) Le combat de Corbach.

(2) Le Comte de Saint-Germain.

(3) M. du Verney.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY (1).

A Vasbeck, le 14 Juillet 1760.

MONSIEUR,

En vous confiant les deux lettres, la première, que j'ai écrite le 21 Juin à M. le Maréchal de Broglie, et la seconde, la réponse qui y a été faite le 25, on aurait dû vous confier aussi toutes celles que j'ai reçues de ce Général, et vous auriez vu qu'il ne m'a jamais été permis de former aucune idée ni aucun projet, et que tous mes pas et toutes mes pensées ont été dirigées, et que si j'ai mandé que j'allais m'établir dans le pays de façon à n'en être pas chassé, ce n'était qu'une suite des ordres absolus que j'avais reçus. Il est vrai que ces ordres ont souvent varié; mais je ne prenais pas si-tôt des mesures pour les

(1) Cette lettre répond à celle du 2 Juillet.

exécuter , vu qu'ils étaient détruits par d'autres tout contraires.

La situation actuelle des choses me dispense de répondre plus en détail à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il n'était nullement question de tout ce que vous me proposez. Obéissance aveugle , il ne faut que cela.

Je suis arrivé aujourd'hui ici , à deux lieues de Statberg , où les ennemis n'ont laissé dans la haute ville qu'environ deux cents hommes , qui vraisemblablement s'évaderont cette nuit ; et qui ne seraient pas aisés à prendre , s'ils voulaient y rester , parce que c'est une montagne isolée et escarpée de tous côtés.

M. de Sporken n'a laissé que fort peu de troupes sur la Lippe , et campe à présent avec le reste du côté de Arolsen , à la droite de l'armée du Prince Ferdinand. On espère que ma position actuelle donnera beaucoup d'inquiétude à ce Prince , et le forcera à faire un mouvement sur sa droite et à se dé poster. Il reste à voir ce qui en arrivera.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY (1).

A Canstein, le 17 Juillet 1760.

MONSIEUR,

Vous connaissez bien tout l'empire que vous avez sur mon ame : il n'y a que sur ce qui regarde l'honneur et la délicatesse que l'on ne doit consulter personne. Chacun se sent à sa façon, et doit agir en conséquence.

Je finirai la campagne sous M. de Broglie, pourvu qu'il me traite seulement indifféremment. L'honneur de servir le Roi ne doit pas me dégrader, et je ne puis pas, à titre d'un de ses Officiers généraux, souffrir ce que je ne souffrirais pas comme simple particulier. Vous ne pouvez pas condamner cette façon de penser, et vous comprenez de reste que quand même le Ministre la condamnerait, je ne la changerais pas.

(1) Cette lettre répond à celle du 10 Juillet.

Je

(193)

Je suis doux, affable, obéissant ; mais
je ne me laisse pas fouler sous les piés.

Je crois que nous sommes embarrassés
ici, et l'embarras ne peut qu'augmenter
successivement.

M. D O R E I L

A M. D U V E R N E Y.

Au Camp de Canstein, le 17 Juillet 1760.

..... Vous m'avez accoutumé depuis
long-temps à vos bontés, Monsieur, et je
suis on ne peut pas plus reconnaissant de
la nouvelle marque que vous avez bien
voulu m'en donner, en écrivant sur mon
compte à mon Général (1). Je suis en-
chanté de servir sous ses ordres : vous le
connaissez mieux que personne, Monsieur,
et je me dispenserai d'entrer avec vous
dans des détails sur son mérite militaire et
ses qualités sociales. Vous êtes trop
bien informé de l'heureux événement de

(1) Le Comte de Saint-Germain.

la journée du 10 (1), pour que je perde du temps à vous en faire le détail. Un bulletin particulier joint à cette lettre vous apprendra, Monsieur, quelque chose touchant ce digne Général.

B U L L E T I N.

C'est malgré moi, Monsieur, que M. le Comte de Saint-Germain avait pris le parti violent qui a causé vos justes inquiétudes : j'avais fait l'impossible pour l'en empêcher, sans avoir pu y réussir. Je viens d'être plus heureux. A l'arrivée du courrier de M. le Maréchal (2), je me suis employé, comme ce Ministre et M. de Crémille le désiraient, auprès de mon digne Général; j'y ai mis tout le zèle, la force et la chaleur dont je suis capable. J'ai heureusement réussi, non sans peine, car je n'ai jamais vu personne aussi ulcéré. Il est de la plus grande importance que M. le Maréchal de Broglie mette à l'avenir plus de douceur dans son style, sans quoi nous

(1) Le combat de Corbach.

(2) De Belle-Ile.

n'avons rien fait. J'entre sur cela dans un grand détail, dans mes réponses à M. le Maréchal et à M. de Crémille. Je voudrais bien que ce dernier vous fit part du tout : vous y verriez des vérités et des faits qui ne sont pas présentés tels qu'ils sont arrivés. La lettre que vous avez écrite (1) à M. de Saint - Germain m'a beaucoup aidé ; et, entre nous, elle a fait plus d'effet sur son esprit et sur son cœur, que celle de M. le Maréchal. Lorsqu'il me l'a donnée à lire, j'ai saisi le moment pour lui dire : *Eh bien, Monsieur, je veux pour un moment, comme vous le prétendez, que M. le Maréchal et M. de Crémille ne voient pas votre démarche dans le point de vue où elle doit être regardée ; mais pensez-vous qu'un ami aussi sûr et aussi clairvoyant que M. du Verney puisse se tromper sur ce qui regarde vos véritables intérêts ?* Cette apostrophe a été le coup de grâce.

(1) Le 10.

M. G A Y O T

A M. D U V E R N E Y.

Au Camp de Corbach, le 18 Juillet 1760.

J'A I fait, Monsieur, passer sur-le-champ à M. le Comte de Saint-Germain les deux lettres que vous m'avez adressées pour lui. Je connais de reste combien votre ame est émue de tout ce qui se passe. J'ai peine à croire qu'il y ait des moyens, de ramener les choses à une situation telle que vous le désireriez.

M. G A Y O T

A M.

Au Camp de Corbach, le 21 Juillet 1760.

LORSQUE j'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 10, en même-temps que celles que mon ami m'a adressées pour les faire passer (1), les choses sur l'objet dont elles traitaient étaient portées au point, que le

(1) Au Comte de Saint-Germain.

remède ne pouvait plus venir que de la partie qui s'est plainte (1). Mon ami aura pu en juger ainsi par la très-courte réponse que je lui ai faite (2). Je prévoyais dès-lors ce qui allait arriver. Avant que la présente vous parvienne, vous aurez appris que la séparation s'est faite hier matin : vous jugez bien que c'a été sans se voir. Je conçois toute la peine que mon ami éprouvera, et je la partage. Les bons citoyens ne peuvent que déplorer le malheur des circonstances, qui amènent des événemens aussi nuisibles à l'intérêt de la chose publique, et c'est à quoi je dois me borner.

(1) Le Comte de Saint-Germain.

(2) Le 18 de Juillet.

LE MÊME AU MÊME.

Au Camp de Listen , le 27 Juillet 1760.

..... Vous aurez eu un mot de moi qui vous a mis au fait de ce qui s'est passé sur un objet capital (1). La voix publique aura fait le reste. J'attends avec impatience de vos nouvelles sur tout cela ; mais principalement par rapport à l'impression que ce malheureux événement aura faite sur une ame que je respecte autant que je l'aime. Le premier moment de la sensation a été fort ici. Les sujets de diversion que cette sphère occasionne perpétuellement , tournent ailleurs l'attention de la plus grande partie du Public : le reste déplore raisonnablement et convenablement le malheur des circonstances , qui vont enfouir un mérite reconnu et chéri. Il ne lui a manqué , selon moi , qu'un peu plus de disposition à ne pas prendre conseil de soi seul. Cela rentre , comme vous voyez ,

(1) Le départ du Comte de Saint-Germain.

dans les réflexions que vous me faites vous-même. Il faudrait pouvoir se parler pour les traiter plus à fond. Je présume que dans tout ceci mon ami n'aura pas été moins affecté d'un accessoire pour lequel je n'aurais pas opiné, ce qui peut donner matière à la critique.

M. DE CRÉMILLE

À M. PECQUET (1).

A Versailles, le 29 Juillet 1760.

..... Je crois M. du Verney bien peiné de ce qui arrive à M. de Saint-Germain : c'est une chose faite, à laquelle je ne vois aucun remède. Mais il reste la suite de la destinée de cet homme vertueux et malheureux : c'est en quoi vous ferez une bonne œuvre, Monsieur, d'engager M. du Verney à agir pour un ami de cette trempe, et qui a besoin de secours. Je puis lui en donner bien peu par moi-même ; mais j'ai ma façon de penser à moi, que tous les théâtres du monde ne changeront pas.

(1) Ami de M. du Verney.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

▲ M. DU VERNEY.

A Aix-la-Chapelle, le 2 Août 1760.

MONSIEUR,

Il ne m'a pas été possible d'avoir l'honneur de vous écrire depuis mon départ de l'armée. Il n'était pas même hors de propos de vous donner le temps de démêler l'esprit qui a dirigé l'événement qui m'a conduit ici.

J'ai toujours dit à M. de Lille et autres : *Employons tous nos efforts pour rendre l'impossible possible, et justifier aux yeux de l'univers notre conduite, sur les objets qu'il ne sera pas possible de remplir.*

Je crois, Monsieur, que vous voyez présentement qu'il était décidé de dissoudre la réserve, et je me trouve fort heureux de m'en être tiré comme je l'ai fait. Il pouvait arriver tel événement qui m'aurait perdu, et peut-être déshonoré.

Je ne demande rien, que d'être plei-

nement justifié , ou par la conduite du Roi à mon égard , ou par une Sentence des Maréchaux de France. Le bulletin sur l'affaire du 10 m'attaque injustement. J'ai été renvoyé de l'armée d'une façon inouie , qui me suppose des crimes , et confirme les calomnies du bulletin. Il faut que je sois lavé pleinement.

On ne peut me reprocher autre chose , que de n'avoir pas voulu essuyer cent coups de pied dans le ventre par jour. J'ai appris toute ma vie à n'en jamais souffrir un seul. Il valait mieux me retirer. Mais se retirer par plusieurs bons motifs , ou être chassé avec toutes les circonstances que l'on a rassemblées , font deux choses bien différentes , et , avec le temps , je pense que vous en jugerez ainsi.

Oserais-je vous prier de présenter mes très-humbls complimens à M. votre frère.

LE Comte de Saint-Germain avait une tournure de caractère , qui le rendait susceptible de prendre facilement des impressions défavorables. Quiconque venait lui

dire qu'on le jalouxait et qu'on cherchait à lui nuire , était sûr d'être cru et bien accueilli. Cette crédulité n'échappa pas aux intrigans , qui en profitèrent dans plusieurs occasions ; mais si , heureusement pour le Comte de Saint - Germain , lorsqu'il était prévenu , quelqu'un entreprenait de le désabuser , on y réussissait assez facilement , pour peu qu'on lui alléguât des raisons spécieuses. Lorsqu'il arriva , à la fin d'Avril 1760 , à Dusseldorf pour prendre le commandement de l'armée du Bas-Rhin , des gens mal intentionnés lui avaient persuadé que M. le Maréchal et M. le Comte de Broglie ne négligeraient rien pour nuire à son avancement et à sa réputation. Son imagination , souvent trop ardente , et que personne n'entreprit alors de modérer , envenima à ses yeux les intentions qu'il supposait aux deux frères , et il crut en appercevoir des preuves , dans les différens ordres qu'il reçut jusqu'à l'époque de sa marche sur Corbach , où il arriva fort ulcéré. Après le combat , où il eut beaucoup de part , sa division occupa un camp séparé de celui de l'armée. M. de Cernillon ,

Major - Général , avait à Paris plusieurs correspondans avides de nouvelles , aux- quels il voulut envoyer sans délai le détail de l'action ; et comme le bulletin de l'armée n'était pas encore fait , il chargea quel- qu'un d'y suppléer. Le rédacteur jugea sans doute , que comme il paraîtrait sous peu de jours une relation circonstanciée , il suffisait d'exposer sommairement les faits principaux , et il parla fort superficiellement , et peut - être avec inexactitude , du Comte de Saint-Germain. Un Officier de sa division va chez M. de Cornillon , y trouve ce mauvais bulletin et en emporte copie. Le Comte , persuadé que c'est la relation envoyée à la Cour , imagine , ainsi que beaucoup d'autres , que M. le Maréchal de Broglie et son frère veulent probablement l'inculper ou lui ravir la gloire d'avoir contribué à l'heureux succès du combat , et il éclate en reproches. M. le Maréchal instruit de ses plaintes , remonte à la source , réprimande sévèrement M. de Cornillon , et tente sans succès de calmer le Comte de Saint-Germain , qui , peu de jours après , quitte l'armée , en assurant qu'on l'en a chassé.

M. D E

AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

Le 2 Août 1760.

L'ON affecte , Monsieur , de répandre dans le Public , que le véritable motif de votre retraite subite est un projet de votre part , d'aller servir une autre Puissance. Cette opinion m'afflige avec d'autant plus de raison , que l'on dit que vous n'êtes pas dans le cas de pouvoir vous plaindre de notre Maître , ni des Ministres , non plus que de la Nation ; qu'en qualité de citoyen , on doit écarter toute personnalité. On paraît bien persuadé que vous pouvez avoir quelques sujets de mécontentement , mais que ne pouvant jamais intéresser votre honneur aux yeux de tout l'univers , vous auriez dû supporter l'amertume d'un passage , qui ne pouvait jamais nuire aux justes prétentions que vos services vous ont méritées.

Je vous prie donc en conséquence ,

Monsieur , de ce que je viens de vous confier , de me faire une réponse telle qu'il convient , pour détruire , non - seulement dans le Public , mais encore dans l'esprit de vos amis , des idées qu'aucun motif ne pourrait faire approuver.

Il ne suffira pas , Monsieur , que je sois seul instruit , il faut encore que le Ministre connaisse bien votre façon de penser : il ne la laissera pas ignorer au Roi , et le mal que votre retraite a produit , ne sera peut-être pas sans remède pour votre personne , attendu que l'on peut dire avec force , que vous avez su dans toutes les occasions obéir et combattre honorablement. On n'a sur cela rien à vous reprocher ; mais plus vous avez mérité , plus encore on pourrait espérer de vous pour l'avenir , et plus enfin serait - on irrité contre vous , si , contre mon opinion particulière , vous aviez l'idée de vous expatrier. Votre silence sur cette lettre me mettrait et tous vos amis au désespoir.

RÉPONSE
DU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Aix-la-Chapelle, le 14 Août 1760.

JE n'ai reçu, Monsieur, qu'hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 du courant. N'êtes-vous pas aussi honteux et aussi humilié d'avoir cru devoir me l'écrire, que je le suis de devoir y répondre ? Je ne le fais que pour satisfaire à l'amitié et aux égards que je vous dois. Sera-t-on donc toujours nourri de mensonges, d'illusions et d'absurdités dans le pays où vous êtes ? et la méchanceté et l'imposture fermeront-elles toujours les yeux de façon, que l'on n'aperçoive jamais le vrai ?

J'ai fait ce que j'ai dû faire : j'ai demandé à la Cour la permission de me justifier devant tel tribunal qu'elle ordonnera. Toute mon affaire gît en faits bien simples, et elle sera bientôt éclaircie, dès qu'il me sera permis de parler.

Cette demande faite, j'ai cru devoir garder le silence le plus rigoureux, et je dois cette marque de respect au Roi, à ses Ministres, et même au Général de son armée. Si cette façon de penser et d'agir est désapprouvée, je n'y puis que faire; mais je ne la changerai pas: il est des situations où l'on ne doit chercher que le suffrage de sa propre conscience. Ce sont les coupables qui cherchent à prévenir le Public, et à lui jeter aux yeux de la poussière pour le tromper et le séduire.

Je n'ignorais assurément pas toutes les infamies que l'on sème contre moi dans le Public, que l'on fait mettre dans les gazettes, et même les choses désavantageuses dont les Ministres du Roi dans les Cours étrangères me chargent.

Je ne dirai pas un mot jusqu'à ce que le Roi m'ait permis de parler, et je laisse le champ libre aux étourdis et aux méchants. Le Ministre est bien instruit.

Personne, depuis quatre ans, n'a donné et n'a pu donner au Roi des preuves d'un zèle et d'un attachement plus fidèles que je l'ai fait. Toujours persécuté, je l'ai servi

avec le même zèle et la même ferveur dans toutes les occasions que l'on m'a procuré de le faire. Il ne s'est jamais passé deux mois, pendant les quatre dernières années, que je n'aie essuyé des tracasseries, des noirceurs, et que l'on ne m'ait mis à deux doigts de ma perte; que l'on ne m'ait traité en criminel, sans examen et sans preuves. Tout ce qui a été allégué contre moi a toujours été bien reçu; malgré cela, mon zèle et ma fidélité n'ont jamais été altérés; mais enfin, pour agir et servir en citoyen, il faut être traité en citoyen, proportionnément à ce qu'on est. La constance et la fermeté avec lesquelles j'ai souffert tous les maux que l'on m'a faits sans jamais diminuer de zèle et d'attachement pour le service du Roi, devraient parler plus haut que les imputations sans preuves de gens qui se cachent toujours, parce qu'ils craignent la lumière.

Si mon dessein était de passer au service d'une Puissance étrangère, je ne resterais pas ici à attendre les ordres de la Cour, et je suivrais un parti pris. Qui est l'homme qui m'en accuse, et quelles preuves allègue-t-il?

Cette

Cette imputation est trop sotte , trop grossière et trop souvent renouvellée , pour s'amuser à la réfuter. Ceux qui la font ne méritent que du mépris.

Si l'on punissait sévèrement les imposteurs et les coquins , et que l'on récompensât et traitât avec considération ceux qui se conduisent bien , et servent le Roi avec zèle et distinction , on verrait bien-tôt tomber et cesser toutes ces horreurs , qui anéantissent les talents , la volonté.

J'ai l'honneur d'être , etc.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Aix-la-Chapelle , le 8 Août 1760.

MONSIEUR ,

J'ai reçu une lettre de M. de Crémille et une de M. le Maréchal de Belle-Ile , qui sont très-satisfaisantes ; mais elles ne sont pas publiques , et mon honneur a été publiquement et grièvement attaqué et flétrit ;

Tome II.

O

de sorte que , si la bonté du Roi et sa conduite à mon égard ne me purgent pas entièrement , je ne puis qu'insister à demander que mon procès me soit fait. Je sens qu'il serait très-fâcheux d'en venir à ces extrémités ; mais vous avouerez que je ne puis pas faire autrement.

Je compte beaucoup , Monsieur , sur les conseils que vous voudrez bien me donner.

Ma pauvre réserve a été bien maltraitée. J'y ai bien du regret. Voilà bien de grandes pertes que nous fesons (1).

(1) Il est question du combat de Warbourg , où le Chevalier , depuis Maréchal du Muy , qui succéda au Comte de Saint-Germain dans le commandement de sa réserve , fut battu le 31 de Juillet.

M. DU VERNEY
AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 15 Août 1760.

MONSIEUR,

Les deux lettres dont vous m'avez honoré le 2 et le 8 de ce mois, me sont parvenues. On ne m'a pas confié celles que vous avez reçues. Je ne suis pas surpris que vous en soyiez content ; mais le mystère qu'on m'en a fait doit vous prouver au moins, que je ne suis pas aussi bien instruit que vous pourriez le penser. Dans cet état, Monsieur, que puis-je faire de mieux, que de recueillir les voix dans le cercle de vos amis et d'y soumettre mes réflexions. Vous pouvez juger des intentions par la manière dont on en use avec vous ; et si les effets que vous devez vous en promettre, ne se montrent pas aussi promptement que vous pouvez le désirer, vous ne devez vous en prendre qu'aux circonstances délicates où

les choses se trouvent. Ces mêmes circonsances exigent sans doute que vous vous absteniez, dans ce moment-ci, de toute démarche d'éclat dont le succès serait incertain; et il semble, Monsieur, que la même prudence, qui laisse une certaine indécision sur votre sort, doit vous engager à suspendre l'usage des moyens de justification, que vous avez envie de faire valoir. Les événemens qui ont suivi votre retraite, ont déjà adouci l'impression fâcheuse qu'elle avait faite sur tous les esprits, sans exception: petit - à - petit vos torts apparens feront place au seul regret, et, la campagne s'avançant, on sera moins gêné dans le choix des choses que le Roi peut faire pour vous. Il me semble qu'on ne peut pas faire de procès sur des procédés, et je ne vois autre chose que des procédés dans votre affaire, à moins que je ne sois mal instruit. Quand vous demanderez donc qu'on vous fasse votre procès, on ne vous l'accordera pas, et dès-lors vous n'en serez pas plus avancé. Armez - vous, Monsieur, d'une patience généreuse, et paraissez vous-même vouloir

ménager les circonstances que tout vous annonce que l'on ménage ici. Voilà mon sentiment. Si vous aviez pu voir tout ce que j'ai souffert depuis un mois par rapport à vous, vous ne douteriez pas que tout ce que je vous dis, ne soit dicté par l'attachement tendre et respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

M.

A M. DU VERNEY.

A Francfort, le 8 Août 1760.

JE suis inquiet de votre santé, mon cher ami, parce que vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre : il est vrai que depuis ce temps-là il est arrivé des événemens qui ont intéressé votre cœur, et ce surcroît de peines m'a inquiété pour vous ; car je connais votre malheureuse et respectable ame. Le départ de Saint-Germain a chagriné le Soldat et l'Officier. On s'apercevra peut-être trop tard de la perte réelle que font les armes du Roi, par la retraite de

ce grand homme , que j'estime au point , que lorsque j'insistais pour ma liberté , je comptais en jouir pour aller finir ma campagne en qualité de volontaire sous ses ordres , et que je n'aurais pas cru par cette démarche m'humilier en rien ; au contraire , j'aurais prouvé que je cherche à m'instruire , et désire encore , à mon âge , acquérir des connaissances , pour être digne de servir utilement le Roi à la tête de ses troupes ; mais il n'y faut plus songer.

LE MÊME AU MÊME.

A Francfort , le 15 Août 1760.

..... M. de Voyer passe incognito par Paris , mais avec l'aveu du Ministre. Il m'a promis qu'il vous verrait. Il est parti de chez moi le 12 , comptant arriver le 13 à Cologne , et le 14 à Aix-la-Chapelle , pour voir un homme de vos amis (1).

(1) On n'a pu savoir si le Marquis de Voyer fit ce voyage par ordre du Maréchal de Belle-Île , ou par attachement pour le Comte de Saint-Germain.

M. D E C R É M I L L E

A M. D U V E R N E Y.

Ce Samedi matin, 30 Août 1760.

..... Je finis des réflexions aussi tristes pour ne m'occuper que de vous. Je vais trouver un homme (1) là-bas (2) avec qui je m'en entretiendrai sans cesse. Dieu veuille que sa raison et sa prudence ne s'usent pas. J'ai de bonnes paroles à lui porter ; mais ce ne sont que des paroles. Appuyez pour le cordon bleu toutes les fois que vous en trouverez l'occasion : je sais que c'est ce qui le flatterait le plus.....

(1) Le Comte de Saint-Germain.

(2) A Spa.

LE MÊME AU MÊME.

Ce 30 Août 1760.

..... Je vous renvoie la lettre de notre ami infortuné (1): j'y vois le même caractère de vertu et de modestie. J'espère qu'il soutiendra ce moment de passage-ci, quelque fort qu'il soit. Vous ne sauriez faire une meilleure action, que de solliciter et d'obtenir pour lui le premier commandement indépendant qui se présentera. Il en serait déjà pourvu, si on eût voulu m'écouter dans la demande, très-raisonnable à ce que je crois, que j'ai faite, d'envoyer sur-le-champ, après l'affaire du 31 (2), une vingtaine de bataillons et deux régimens de Dragons sur le Bas-Rhin. On finira par y en envoyer, et peut-être ne sera-t-il plus temps.

(1) La lettre du 24 Août, qui suit, et que M. du Verney venait de recevoir.

(2) Le combat de Warbourg.

M. DU VERNÉY
AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 4 Septembre 1760.

MONSIEUR,

J'ai reçu, par la voie particulière dont vous vous êtes servi, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 du mois dernier. Il faudrait que j'en eusse une semblable pour y répondre en détail. Vous serez bientôt à portée de voir une personne (1) qui suppléera à tout ce que je ne puis vous dire par écrit. Je vous exhorte seulement, Monsieur, à chercher dans les circonstances tout l'adoucissement possible à votre situation. Ne doutez pas, au surplus, de tout l'intérêt que j'y prends: vous n'en seriez pas en peine, si je pouvais avoir une demi-heure d'entretien avec vous; mais comme cela ne se peut pas, je vous prie de vous en reposer sur l'attachement sincère et respectueux avec lequel je suis, etc.

(1) M. de Crémille, que la Cour envoya pour tenter de le ramener.

C

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Spa, le 22 Septembre 1760.

MONSIEUR,

Une personne (1) m'a dit ici, que vous souhaitiez avoir mes preuves de noblesse. Je ne suis pas en lieu de pouvoir les fournir pièce par pièce ; mais je peux prouver en gros ce que je suis (2).

Le frère de feu mon père était Chanoine à Gigny, Chapitre noble en Franche-Comté, où l'on fait les mêmes preuves que dans les Chapitres d'Allemagne. Un de mes frères a été Chanoine à Beaume-lès-Messieurs, où l'on fait les mêmes preuves qu'à Gigny. Quelques-uns de mes grands-oncles ont été Chanoines à Saint-Claude, autre Chapitre de noblesse. En 1400 ou 1500,

(1) M. de Crémille.

(2) Il s'agit ici de la preuve pour le cordon bleu, que M. de Crémille promit au Comte de Saint-Germain.

un de mes grands - oncles était Comte de Saint - Jean de Lyon. Il appisa une sédition dans cette ville , et nous en avons la lettre de remercîment du Roi qui régnait alors.

Ma famille est originaire de Bresse , et établie en Franche - Comté depuis mon arrière grand - père. Toute ma généalogie est dans Guichenon (1) , Auteur qui a donné les généalogies de la Noblesse des provinces de Bresse , Bugey et Beaujolais , et qui se trouve dans toutes les bibliothèques.

Je fis aussi mes preuves de noblesse quand je fus fait Chambellan de l'Empereur (2).

(1) Jusqu'ici plusieurs personnes ont cru le Comte de Saint - Germain un assez mince Gentilhomme ; mais on trouve dans l'Histoire de Bresse et de Bugey , par Guichenon , Auteur fort estimé , édition imprimée à Lyon en 1650 , 3^e partie , pages 343 , 344 et 345 , une généalogie de la Maison de Saint - Germain , qui contient dix degrés de noblesse , à compter depuis Guillaume de Saint - Germain , Juge - Mage de Bresse , vivant vers 1320 , jusqu'à Louis , Baron de Saint - Germain , vivant en 1650 .

(2) Charles VII.

Je puis aisément produire les certificats des Chapitres de Gigny et de Beaume , qui déclareront que mes oncles de père et mon frère y ont fait leurs preuves de noblesse , et y ont été reçus en conséquence ; mais il me faudrait du temps pour reproduire toutes ces preuves.

Ma famille avait en 1200 le même nom et les mêmes armes qu'aujourd'hui , et possédait plusieurs seigneuries.

J'attends toujours la décision de mon sort ; mais je suis si accoutumé aux adversités et aux malheurs , qu'aucune espérance flatteuse ne luit à mon esprit.

Mon étoile est singulière. Ceux qui me connaissent bien m'estiment et m'aiment peut-être trop ; ceux qui ne me connaissent pas me déchirent à toute outrance : il n'y a pas de milieu. On veut que je renonce à toute fortune , et l'on ne veut me retenir que pour me martiriser , et pour me faire souffrir chaque jour mille douleurs pires que la mort : cela sent bien l'injustice et la tyrannie. Que l'on me rende la liberté , puisque je ne suis qu'un membre odieux et inutile.

La santé de M. de Crémille se rétablit bien. Nous nous occupons souvent de vous ; mon cœur en est rempli : je vous prie d'en être aussi persuadé , que du tendre , inviolable et respectueux attachement avec lequel je suis , etc.

M. D U V E R N E Y

A M. DE C H A V I G N I.

A Paris , le 27 Septembre 1760.

..... Je crois vous avoir mandé , avant l'ouverture de la campagne , que j'espérais que ce serait la dernière. Les commencemens en avaient été si brillans de notre part , que mes espérances en étaient augmentées. La journée du 31 Juillet a été le terme de nos succès , et je crois qu'il serait très-difficile de pronostiquer ce que tout ceci deviendra. La retraite de M. de Saint - Germain a été , pour ainsi dire , le signal de nos disgraces ; et si tout le monde a blâmé sa conduite au moment qu'il a quitté l'armée , les événemens qui

ont suivi sa retraite ont bien fait changer de langage sur son compte. Vous jugez bien que ce passage a été laborieux pour moi. Je ne suis pas sans espérance, que les choses ne se raccommodeent à certains égards de ce côté-là.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY
AU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, le 14 Octobre 1760.

MONSIEUR,

Je ne doute pas de la vérité de tout ce que vous me faites l'honneur de me mander sur la noblesse de votre origine ; mais vous n'ignorez pas sans doute, que nous vivons dans un pays où la noblesse ne se prouve que par titres, lorsqu'il est question d'avoir entrée dans les Chapitres ou dans les Ordres du Roi. Je conçois que vous n'avez pas vos titres sous la main ; mais vous ferez bien de les faire rassembler à telle fin que de raison.

(223)

J'ai eu de vos nouvelles le 8 de ce mois, par M. de Crémille, qui est arrivé en assez bonne santé : il vous donnera sans doute directement des siennes.

Si quelque chose est capable de vous consoler de la bizarrerie de votre étoile, c'est ce qui se passe aujourd'hui dans le Public à votre occasion. On vous y proclame Général du Bas-Rhin, et vous jugez bien que ma voix ne vous manquerait pas, si elle était de nature à être comptée : je me persuade même, que ceux qui sont destinés à commander dans cette partie, ne s'en offenseraient pas.

M.

A M. DU VERNEY.

Le 16 Septembre 1760.

JE n'ai pas tardé, Monsieur, à apprendre ce que votre lettre du 14 Juillet me laissait entrevoir sur M. de Saint-Germain ; mais je n'en ai pas été plus consolé sur son départ. C'est certainement un grand malheur, et M. du Muy ne nous en a pas fait attendre la certitude (1). Il est fâcheux sans doute, que des gens du mérite de M. de Saint-Germain soient aussi difficiles dans le journalier ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour que l'état se prive de ses services. Que devient-il, Monsieur ? le perdons - nous absolument ? et le Danemarck, qui le lorgne depuis long - temps, s'en emparera-t-il ?

(1) L'échec qu'il reçut à Warbourg.

RÉPONSE

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 29 Octobre 1760.

..... Vous serez informé, avant que cette lettre vous parvienne, de la peur que le Prince Ferdinand nous a faite sur le Bas-Rhin. Tout le monde demandait M. de Saint-Germain, pour commander les troupes qu'on y a envoyées à tire-d'aile de l'armée et de nos frontières. M. le Marquis de Castries a fait cesser les regrets du Public, par la bonne conduite qu'il a tenue, et par le succès qui en a été le fruit (1). Il nous en a coûté du sang ; mais il paraît que l'ennemi en a perdu beaucoup plus que nous : il n'avait pas encore tiré un coup de canon sur Wesel (2), que je gagerais bien que l'on ne laissera plus au dépourvu.

Je vous dirais bien, Monsieur, ce que

(1) Le combat de Clostercamp.

(2) Le Prince Héritaire avait investi Wesel, et M. de Castries accourrait pour dégager cette place.

je voudrais que devînt M. de Saint-Germain ; mais il ne serait pas aussi aisé de vous dire ce qu'il deviendra. Il ne me paraît pas que les choses prennent une tournure bien favorable pour lui , et vous ne me croiriez pas si je vous disais que je ne suis pas très-fâché (1).....

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Aix-la-Chapelle , le 23 Octobre 1760.

MONSIEUR ,

J'ai reçu la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer le 14. C'est toujours pour moi un nouveau sujet de consolation , de voir que vous ne m'oubliez pas , et que vous voulez bien me continuer votre amitié. M. de Crémille ne m'a point écrit

(1) Quoique M. du Verney agît avec la plus grande chaleur en faveur du Comte de Saint-Germain , il lui savait cependant mauvais gré du refus de sacrifier ses mécontentemens au bien public.

depuis son départ de ce pays-ci , et vraisemblablement il ne m'écrira pas , parce qu'il n'a rien de bon et de positif à me marquer. Il sait bien que les phrases et les mots ne font pas mon affaire , et il est trop honnête pour chercher à me faire illusion.

Le frère de mon père et mon propre frère , ne sont pas entrés dans des Chapitres de noblesse , sans faire leurs preuves , et l'attestat en forme de ces Chapitres est bon par toute terre ; mais il n'est plus question de cela , parce que j'ai vu et lu une lettre signée *Belle-Ile* , par laquelle on m'ôte toute espérance d'être décoré des Ordres du Roi.....

Cinq années de souffrances sont plus que suffisantes pour constater mon attachement pour le Roi et ma patrie. Je ne dois pas à présent les vouloir servir malgré eux. Rien ne me condamne à passer ma vie dans l'ignominie , l'anéantissement et la douleur , et je ne me sens plus les forces de corps pour supporter le genre de vie que l'on me fait mener depuis si long-temps ; ainsi j'attends jusqu'au 5 du mois prochain une lettre positive de M. le Maréchal de Belle-Ile , et je la lui demande. En attendant ,

je défie la terre entière de me rien reprocher qui soit tant soit peu louche , et ma conscience ne me reproche rien.

J'ai un Secrétaire que je pris de M. de Brezé à sa mort : il était depuis long-temps avec ce Général ; c'est un bon sujet de bonne famille , sa femme est parente de Fischer , son beau - frère commande un corps de troupes dans les Indes orientales , et son fils y est Officier. Sans qu'il ait de grands talens , je ne puis qu'en dire mille biens ; mais je ne puis lui en faire aucun , et le cœur me saigne de devoir l'abandonner sans ressources à un malheureux sort. Ses longs services , et dans des postes assez importans , méritent attention. Votre cœur est bon , est juste : vous suggérerait-il quelques moyens de le placer convenablement ? Ce serait aider la vertu et l'honnêteté. Quant à mes autres domestiques , je me saignerai jusqu'au blanc pour les récompenser , et leur rendre ma perte moins sensible.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Chacun est obligé de partir du point où

il se trouve. Quand on a du bien , on se retire et l'on s'enveloppe de son manteau ; quand on n'en a point , il faut vivre.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris , le 5 Novembre 1760.

MONSIEUR ,

La lettre dont vous m'avez honoré le 23 du mois dernier , met le comble à la douleur que me cause votre situation. La manière dont vous avez écrit à M. le Maréchal de Belle-Ile , et dont vous m'écrivez à moi-même , ne me laisse plus de doute sur le parti que vous voulez prendre. Je suis informé que l'on vous a demandé d'attendre jusqu'au 15 de ce mois , la réponse que vous attendiez pour le 5. Je ne sais pas ce que ce délai produira ; mais il me semble que l'aspect général des choses ne présente rien de tout ce que vous pouvez désirer. Je vous exhorte cependant à attendre. Je vous demande de plus , au nom de l'amitié dont vous m'honorez , et .

des sentimens d'attachement que j'ai toujours eu pour vous , de faire les plus grandes réflexions sur le parti que vous me paraissiez déterminé à prendre. Songez que les hommes se ressemblent par-tout , et que les différentes passions dont vous êtes ici le martyr , règnent dans tous les pays du monde. Quelque part où vous puissiez vous réfugier , vous y porterez la qualité d'étranger , et souvent il n'en faut pas davantage pour y exciter la jalousie et l'envie des Nationaux. Qui sait aussi si l'inimitié que vous voulez fuir , ne vous suivra pas par-tout où vous irez ? Qui sait si vos ennemis ne se prévaudront pas de votre émigration , pour réaliser les soupçons qu'on a quelquefois répandus sur vos sentimens pour la Nation ? Est-il un état dans le monde , où le maître ne soit pas obligé de voir par les yeux et d'entendre par les oreilles des autres ? Enfin est-il toujours bien aisé d'étouffer le sentiment qui nous parle pour notre patrie , et son ingratitudo même peut-elle bannir de notre cœur l'intérêt qui y est né pour elle ? Il est si ordinaire que les gens qui s'en séparent , pour aller chercher

ailleurs le bonheur et le repos qu'ils n'y trouvent pas ; il est si ordinaire, dis-je, qu'ils n'y rencontrent rien de ce qu'ils cherchent, que je ne puis m'empêcher d'être troublé sur vos résolutions. Peut-être n'auriez-vous pas besoin d'exemples étrangers pour sentir la vérité des réflexions que je vous présente, si vous voulez bien repasser dans votre esprit les différens événemens de votre vie. Faites-y donc bien réflexion, Monsieur, et n'ajoutez pas au chagrin que j'aurai à me séparer de vous, celui de savoir que vous puissiez vous en repentir un jour. Êtes-vous le seul qui soyiez dans la souffrance ?

Vous jugez bien que je ferai, et par mes amis, et par moi-même, tout ce qui sera possible pour que la personne que vous me recommandez, et que vous m'avez déjà recommandée dans un cas semblable, trouve un dédommagement de ce qu'elle perdra en vous. Ce n'est pas là ce qui doit vous occuper. Vous me feriez une injustice si vous pouviez penser, que tout ce que vous laisserez derrière vous, ne m'inspire pas l'intérêt que vous devez attendre de moi.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Aix-la-Chapelle, le 13 Novembre 1760.

M O N S I E U R ,

Les réflexions que vous avez eu la bonté de me présenter dans votre lettre du 5, sont bien bonnes et bien justes: j'en sens toute la force et la vérité; mais elles ne vont pas à ma situation. Si j'avais du bien et une fortune honnête, je m'y conformerais, et il y a long-temps que je serais retiré et que j'aurais mis fin aux persécutons; mais il faut que je parte du point où je me trouve: je n'ai nulle fortune, et je ne puis plus continuer à servir que sur un certain pié où je ne puis arriver. Voilà deux vérités constantes.

J'aurais beaucoup de répugnance à recevoir et à jouir des grâces du Roi sans lui être utile: cela est contre mon caractère; et, d'ailleurs, si je m'y prêtai, je n'en serais pas plus avancé, et l'on ne me

paierait pas. M. d'Argenson m'avait fait un état avant cette guerre : j'ai été trois ans sans en rien toucher ; et quand je fesais des représentations, on n'y répondait que par des quolibets et des insultes. Je me vois à-peu-près dépouillé de tout ce qui m'avait été promis sous le ministère de M. d'Argenson. Pourrais-je espérer mieux si je ne servais pas ?

Il est clair que je ne puis pas servir sous MM. de Broglie..... Mon honneur jusqu'ici n'a pas souffert, heureusement ; il faut que je le sauve du naufrage : c'est tout ce qui me reste, je ne dois plus l'exposer.

Je sais que l'inimitié me poursuivra par-tout ; mais on ne juge pas par-tout les hommes sur de simples imputations : on veut des faits, et ils sont tous en ma faveur.

Dans presque tous les pays, les étrangers sont bien venus et font fortune. Les Généraux de la Maison d'Autriche ont été étrangers : il en est de même dans toute l'Allemagne, où l'on ne connaît que deux Nations, celle des honnêtes gens et celle des fripons.

Quand on jouit du premier grade, l'envie

ne peut plus rien tant que l'on reste honnête homme.

Les mauvais propos ne m'étonnent plus : j'y dois être accoutumé ; et j'en fais si peu de cas , que je ne dis pas un mot pour les détruire. MM. de n'ont-ils pas fait imprimer , dans une gazette de Harlem (1) , que j'avais été renvoyé de l'armée , parce que je voulais livrer la réserve aux ennemis. On dira , dans une autre occasion , que j'ai fait tuer mon père ; dans une autre , que j'ai tué ma femme. Que faire à cela ? C'est de s'enfuir d'un pays où de pareilles horreurs , non-seulement ne sont pas punies , mais trouvent créance sans examen. J'ai eu l'honnêteté de ne pas persister à vouloir me justifier ; on m'a loué , et on s'est servi de mon silence pour me perdre.

Je ne m'en vais pas ; mais on me chasse bien rudement et bien malhonnêtement.

(1) En Hollande.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

5

A Paris, le 31 Novembre 1760.

MONSIEUR,

Vous ne pourriez vous représenter que faiblement les agitations où nous sommes sur votre sort. Vous saurez peut-être un jour, tout ce que nous fesons pour tâcher de le rendre tel que nous désirerions qu'il fût. Mais en supposant que nos efforts soient vains, et que vous soyiez enfin obligé de prendre un parti, nous avons pensé que vous courriez le plus grand risque de vous perdre, quelque fût ce parti, si vous n'y mettiez pas le préalable que je vais avoir l'honneur de vous proposer.

C'est de faire un mémoire d'après le plan qui accompagne cette lettre, et de l'adresser au Roi, en suppliant très-humblement Sa Majesté de vouloir bien vous juger elle-même. Pour ne pas sortir des règles, vous enverriez le paquet à M. le Maréchal de Belle-Île, en le priant de le remettre à Sa

Majesté ; et afin qu'il ne pût pas s'y refuser ,
vous lui enverrez copie du tout.

Mais nous désirerions qu'avant de rien
envoyer , vous voulussiez bien confier le
projet du mémoire et de la lettre à la per-
sonne qui vous remettra celle - ci , pour
que nous puissions vous en dire notre sen-
timent , relativement aux intérêts et aux
situations que nous sommes plus à portée
de connaître que vous , quelque bien ins-
truit que vous puissiez être. La même per-
sonne vous reporterait le tout , et alors
vous agiriez avec plus de sûreté.

Il n'est pas besoin sans doute , Monsieur ,
de vous dire que votre Mémoire doit être
simple , serré , et exempt de personnalités.
Je sens mieux qu'un autre combien il vous
sera difficile de prendre le ton de la mo-
dération. J'espère cependant que vous en
viendrez à bout , en ne désignant personne ,
si ce n'est dans les endroits où cela sera
absolument nécessaire (1).

(1) Voici la dernière lettre qu'on ait retrouvée
de M. du Verney au Comte de Saint-Germain.

PROJET DE MÉMOIRE
JOINT A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

EXPOSITION abrégée de sa naissance , de ses premiers services militaires , des raisons qui ont tourné ces services du côté de l'étranger.

Son avancement chez l'étranger. Circonstances de la guerre de 1741 , qui l'ont fait connaître de nos Généraux , et qui ont préparé son retour en France.

Attiré en France pendant le cours de cette même guerre , il tâche d'y justifier l'opinion qu'on avait conçue de lui. Sa conduite , pendant le reste de cette guerre , et les marques d'estime et de confiance que lui donne M. le Maréchal de Saxe.

Emplois qu'on lui a confiés pendant la paix : sa conduite dans ces emplois. Il vit avec les troupes , et travaille à leur inspirer , par ses instructions et par son exemple , l'esprit d'application et de discipline.

Employé à l'armée dès le commencement de la guerre actuelle , il soutient Lipstadt

avec un corps de huit mille hommes, plus ou moins, vis-à-vis de l'armée entière de M. le Duc de Cumberland.

Il passe à l'armée de M. le Prince de Soubise, dont il paraît avoir la confiance. Les choses ne se soutiennent pas long-temps sur le même pié, par l'effet des intérêts particuliers.

Bataille de Rosbach ; retraite ; troupes qui la firent sous ses ordres. En appeler à leur témoignage.

Il rentre dans la grande armée.

Retraite du pays d'Hanover pendant l'hiver de 1757 à 1758. Il commande à Bremen : comment il en sort avec les troupes qui en compossaient la garnison et qui étaient coupées ; marches pénibles : il joint l'armée sans avoir fait aucune perte. En appeler encore au témoignage des troupes, et les nommer.

Injustices, soupçons, désagrémens qu'il essuie en tenant une conduite pleine de zèle, et qui ne méritait que des éloges.

On l'écarte de M. le Comte de Clermont, qui ne lui rend justice qu'après qu'il a quitté l'armée.

Bataille de Crevelt ; conduite qu'il y tient. Abandonné de tout le monde , il soutient seul le choc de l'armée ennemie : à peine parle-t-on de lui dans la relation. Il en est dédommagé par les témoignages que lui rendent les troupes , et par la confiance qu'elles lui montrent.

A mesure que cette confiance augmente , l'envie s'accroît et s'envenime. On le charge en France des imputations les plus odieuses , tandis que les troupes de l'armée font l'éloge de sa fidélité et de son zèle.

On prévient M. le Maréchal de Contades contre lui : il lutte contre tant d'injustices et de disgrâces , avec un courage que l'espérance seule de se voir enfin rendre justice pouvait soutenir. M. le Maréchal de Contades est assez juste pour ne le juger que sur sa conduite et sur ses œuvres : il revient et lui donne des marques de confiance.

Il commande à Dusseldorf pendant l'hiver de 1758 à 1759. Bataille de Bergen : témoignages que lui donne alors M. le Duc de Broglie de l'estime qu'il avait pour lui.

Il continue à servir sous M. le Maréchal

de Contades la campagne de 1759. Bataille de Minden ; retraite de nos troupes. Faits de guerre qui lui sont personnels dans cette retraite depuis Minden jusqu'à Cassel.

M. le Maréchal d'Etrées vient partager le commandement avec M. le Maréchal de Contades. Ces deux Généraux reviennent en France. M. le Duc de Broglie prend le commandement de l'armée.

Cependant M. le Maréchal de Broglie rend des témoignages publics à la Cour et à la ville du cas qu'il fait de ses talens.

Il vient à Paris au commencement de 1760, dans le dessein de ne plus servir, pour se soustraire à la persécution de ses ennemis.

Le Roi lui donne le commandement d'un corps séparé. Avant que d'aller joindre ce corps, qui devait s'assembler sur le Bas-Rhin, il se rend à Francfort pour y conférer avec M. le Maréchal de Broglie. Démonstrations de confiance et d'amitié.

A peine est-il à la tête de ce corps, que les dispositions changent : il a beaucoup à souffrir. Exposition modérée de ces souffrances. Motifs des plaintes qu'il porte à

M.

M. le Maréchal de Broglie lui-même, et la demande qu'il fait au Ministre de la permission de revenir en France.

Réponse de M. le Maréchal de Broglie. Combat de Corbach. Il a la plus grande part au succès.

Il quitte l'armée le 20 de Juillet : circonstances qui produisent et qui accompagnent cette retraite.

Témoignage des troupes qui composaient sa réserve.

Il demande justice sans pouvoir l'obtenir. Terminer le mémoire en suppliant le Roi de vouloir bien être lui-même le Juge de sa conduite.

Il faut avoir soin de porter à la marge du mémoire, les troupes qu'il commandait à tous les faits de guerre qui ont roué sur lui, afin de faire voir, qu'une grande partie des troupes du Roi ont passé successivement sous son commandement.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY.

A Aix-la-Chapelle, le 4 Décembre 1763.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de vous demander vos bontés et votre protection pour le Sieur Rivière, qui a été mon Secrétaire pendant plus de six années, et celui de M. de Brezé autant de temps. Il est de très-bonne famille; il est honnête et vertueux: il a des enfans et point de biens; j'y prends l'intérêt le plus vif, et je suis au désespoir de n'avoir rien pu faire pour lui. J'ose compter sur la bonté de votre cœur (1).

(1) MM. de Crémille et du Verney engagèrent M. de Bourgade à donner au Sieur Rivière un emploi dans les Vivres.

M.

A M. DUBOIS (1).

A Dusseldorf, le 13 Décembre 1760.

Vous aurez sûrement su, Monsieur, la perte que nous venons de faire de M. le Comte de Saint-Germain ; car je ne doute pas qu'avant de prendre ce parti, il n'en ait communiqué à M. le Maréchal Duc de Belle-Ile, et obtenu le consentement et sa démission du Roi. Tout cela a été extrêmement secret, et tout le monde est dans la plus grande surprise du départ de ce matin de sa femme, qui s'est embarquée sur le Rhin pour la Hollande. Les regrets sont peints sur tous les visages, tant militaires que des habitans. Tout ce que j'en ai appris, c'est qu'il passe au service du Danemarck avec cinquante mille écus d'appointemens par an, dont une partie reversible à sa femme sa vie durant, avec

(1) Premier Commis de la Guerre.

le grade de Feld-Maréchal , Chef du Conseil de Guerre et commandant les armées. Je suis bien assuré , que de nous quitter doit lui avoir coûté bien des peines et des chagrins. Mais de quoi n'est pas capable de faire le dépit dans une personne qui se voit sacrifiée et abandonnée de tout le monde , et sans bien. Je suis convaincu que s'il eût eu une terre de deux mille écus de rente , il n'aurait jamais passé chez l'étranger. Du moins il est dans un pays où il est assuré , de ne jamais faire la guerre contre la France. Je lui ai ouï dire plusieurs fois : *Si j'avais une terre qui me donnât du pain , à moi et à ma femme , j'irais l'habiter , et je serais l'homme du monde le plus heureux.* Les bruits qu'un corps de Prussiens marche pour opérer de concert avec le Prince Ferdinand se confirme , et dans peu de jours nous aurons de très-grandes nouvelles. Dieu veuille que nous soyons heureux ; car si nous avons un échec , vous verrez que notre armée aura de la peine à rentrer en campagne. Tant que nous ne serons pas maîtres de Munster et de Lipstadt , c'est trop risquer que de vouloir garder la Hesse. Quand j'aurai le plaisir

(245)

de vous voir, je pourrai librement vous en dire tout ce que je pense, connaissant bien le pays.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Arnheim, le 22 Décembre 1760.

MONSIEUR,

Mon ame troublée et presque anéantie ne peut vous exprimer que bien faiblement les sentimens d'admiration, de reconnaissance, de tendresse et de respect qu'excite dans mon cœur la lettre du 31 Novembre dont vous m'honorez. Il est un Dieu juste et puissant qui récompensera vos vertus, votre honnêteté et votre bienfesance. Il connaît l'étendue de ma reconnaissance pour vos bontés, et il connaît aussi mon innocence.

Plusieurs raisons m'empêchent de suivre le plan proposé. 1^o. Le parti que j'ai pris décidément et irrévocablement ne l'admet

plus. 2°. Cette méthode me jetterait dans des longueurs et des incertitudes , que les forces de mon esprit et de mon corps ne pourraient plus supporter , auquel l'état de mes finances ne pourrait pas suffire , et dont certainement je ne retirerais aucun avantage , parce que le mémoire ne parviendrait pas au Roi : 3°. S'il y parvenait , je perdrais dans son esprit quantité de personnes éminentes , quelque modéré qu'il pût être ; et ce n'est pas mon intention de faire du tort à quelqu'un. Je pardonne ceux que l'on m'a faits , et je n'ai d'autre but que de me soustraire à ceux que l'on me prépare encore. 4°. Quelque effet que pût produire d'abord ce mémoire , il ne serait que momentané , et il faudrait recommencer quinze jours après. Je serais trompé comme je l'ai été cent fois , et le moment de calme que l'on m'accorderait servirait à dresser de nouvelles batteries. J'ai patienté , j'ai tout souffert , tant qu'il m'est resté la moindre lueur d'espérance de pouvoir être utile au Roi et à l'État ; mais comme il ne m'en reste plus , je suis forcé de prendre mon parti.

J'ai demandé plusieurs fois, et avec instance, que l'on m'accordât une Commission ou un Conseil de Guerre pour me juger, me punir ou me justifier : ma demande a toujours été rejetée. On m'a répondu, que je n'étais pas dans ce cas-là ; que je n'étais que trop justifié ; que le Roi était content de moi ; qu'il me donnerait des marques de la satisfaction qu'il avait de mon attachement, de mon zèle et de mes services, etc. On a fort loué la conduite sage et modérée que j'ai tenue : on m'a seulement exhorté à la patience et à la modération, que j'ai poussées au-delà des bornes. Le résultat de tout cela est, que je suis perdu, non-seulement sans ressource, mais que l'on cherche encore à me noircir de toute sorte d'imputations odieuses, que l'on me cache avec soin, pour m'ôter les moyens de les détruire. Je jure devant Dieu, Monsieur, que j'ignore encore de quoi l'on m'accuse. L'avant-dernière lettre de M. le Maréchal de Belle-Ile, et même la dernière, sont pleines de témoignages d'estime et d'intérêt. Après cela, sur quoi compter ?

J'avais fait un mémoire justificatif de ma conduite , que je voulais envoyer au Ministre , et je voulais en même - temps lui demander la permission de le donner au Public ; mais , outre la répugnance que l'on a à se justifier quand on est innocent , j'ai senti que , quelque modéré qu'il fût , je déshonorerais , aux yeux de la vertu , de l'honnêteté et de l'univers impartial , quantité de personnes éminentes , et je l'ai supprimé. Je me suis déterminé à un silence rigoureux. Le temps , qui est un grand maître , me servira mieux que je ne voudrai. Le voile tombera , et la vérité paraîtra.

Je sais que l'on à voulu m'arrêter , qu'il est question à présent de m'avoir mort ou vif , que l'on veut me barrer dans toutes les Cours , et m'empêcher d'y trouver asyle et service. A quoi tout cela aboutira-t-il ? On me forcera à faire des choses indécentes et peu convenables. A quoi le désespoir ne réduit-il pas ? Bien résolu de ne jamais retourner en France , je me borne à demander un congé absolu et une liberté entière. Je veux me retirer chez un Prince

neutre et ami (1), et si éloigné, que je ne puis jamais être dans le cas de servir contre ma patrie. Je ne me plains de rien, je n'attaque personne, je ne cherche que sûreté et tranquillité, je mets le plus de décence que je puis dans chaque pas que je fais. Que peut-on me reprocher? Je ne suis que malheureux. Si l'on m'ôte la ressource que j'ai en main, et qui est bien honnête, j'en chercherai d'autres: j'en trouverai certainement; mais je serai forcé de les prendre telles qu'elles se présenteront, et peut-être elles seront bien fâcheuses pour mon cœur et nuisibles aux intérêts du Roi.

C'est par discrétion et par ménagement que je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps; mais mon cœur ne vous en est pas moins entièrement attaché. Je vous prie d'en être aussi persuadé que du tendre, inviolable et respectueux attachement avec lequel, etc.

Les injustices et les duretés que l'on a

(1) Le Roi de Danemarck.

exercées envers moi me rendent à moi-même. J'étais obligé de servir le Roi avec zèle et fidélité ; mais jamais rien n'a pu m'obliger à être malheureux toute ma vie.

Oserais-je présenter ici mes hommages et mes respects à M. votre frère ? Je sais toutes les obligations que je lui ai (1).

M. DU VERNEY

A M. DE CHAVIGNY.

A Paris, le 23 Décembre 1760.

..... Nous avons enfin perdu un homme dont vous me parliez encore dans votre lettre du 18 d'Octobre. La mesure de patience que Dieu lui avait donnée s'est enfin épuisée, et il est allé chercher, je ne sais encore où, un sort moins rigoureux. Je voudrais bien que le parti qu'il a pris ne fût pas sans retour ; mais je n'oserais l'espérer, quoiqu'il paraisse qu'il n'ait

(1) Sans doute que M. de Monmartel avait voulu lui donner des secours d'argent.

cherché d'abord qu'un asyle d'où il lui soit permis de s'expliquer sans risque. Vous jugez bien qu'il n'a pas tenu à moi de le détourner d'une résolution aussi fâcheuse ; mais tout le crédit que je pouvais avoir sur son esprit, n'a pu l'emporter sur le sentiment de l'injustice qui le poursuit depuis si long-temps. Je ne puis donc que me consumer en regrets avec le petit nombre d'amis qu'il a laissé ici , et faire des vœux pour que le mal qui doit résulter de sa retraite soit le moins grand possible.....

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Arnheim , le 3 Janvier 1761.

J'AI l'honneur de vous adresser , Monsieur , une lettre que je vous prie de faire remettre à M. le Maréchal de Belle-Ile , et dont je vous joins copie. Je crois pouvoir vous faire part présentement du secret qu'il m'a confié dans sa dernière lettre , puisque les gazettes en font déjà mention , et que vous en êtes

vraisemblablement informé : si cela n'était pas , je vous prie de n'en pas parler. Il me marque , que le Roi voulant avoir deux armées en Allemagne , M. le en commandera une , et qu'il m'a destiné à servir sous lui. Il m'annonce cet événement avec grande joie , et comme une preuve de l'intérêt bien vif qu'il prend à moi : il me traite comme une grue. Il ne peut pas avoir oublié ce que je lui dis l'hiver dernier en votre présence sur le compte de M. , et il a encore moins oublié qu'il m'a ôté cet état le commandement de Flandre , en alléguant que je n'étais pas bien avec M. de Je suis bien informé que les tracasseries qui m'ont été suscitées en dernier lieu viennent de la part de ce Il a le talent de n'y pas paraître ; et il est d'autant plus dangereux , qu'il affecte dans ses discours beaucoup d'estime et d'amitié pour moi.

Je ne sais pas pourquoi M. le Maréchal de Belle-Ile ne m'envoie pas mon congé absolu : je ne suis pas en état d'attendre plus long-temps. Il m'a fallu payer mes dettes et m'épuiser pour cela , et je ne puis

pas me mettre ici à mon dernier sol. Je n'y resterai donc que huit à dix jours ; et au lieu de prendre un parti décent et honnête, je serai obligé de prendre celui que les circonstances m'offriront. A qui en sera la faute ?

Tout le monde a été surpris de la dernière révolution que mes affaires ont subi : je n'en ai pas été la dupe , et j'ai bien senti que le coup partait de M. de

Au nom de Dieu , Monsieur , ménagez mes affaires de façon , que je reste toujours digne de l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer , et épargnez-moi le chagrin de me porter à des extrémités qui , aux yeux des honnêtes gens , feraient plus de tort au Ministère qu'à moi , qui y serait forcé.

• Je cultiverai toujours avec le plus grand soin votre amitié ; et si je suis mon maître , vous apprendrez avec plaisir que je suis aimé , estimé , considéré , et que je méritais dans ma patrie un sort plus heureux , puisque j'en jouirai chez l'étranger.

J'ai l'honneur , etc.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
AU MARÉCHAL DE BELLE-ILE.

A Arnheim, le 3 Janvier 1761.

MONSIEUR,

Ne sait-on donc, dans le siècle où nous vivons, qu'accabler l'honnêteté, je pourrais dire la vertu et l'innocence, et les cœurs ne s'ouvrent-ils jamais à la pitié et à la bonté ? Quand on ne veut ou que l'on ne peut pas rendre un homme heureux, pourquoi chercher à agraver et augmenter ses maux ? Forcé de me retirer en pays neutre, pour me soustraire à la fureur de mes ennemis ; forcé, par la même raison, de quitter ma patrie, sans me plaindre de personne, sans accuser qui que ce soit, je ne cherche qu'un asyle pour passer en tranquillité le reste de mes jours, qu'une situation où je ne sois jamais dans le cas de servir contre le Roi et ma patrie. Je donne ma démission et demande un congé absolu.

J'ai eu l'honneur en même-temps de vous prévenir , Monseigneur , que mes facultés ne me permettaient pas de l'attendre long-temps : sur tout cela point de réponse , point de résolution. Que voulez-vous donc que je fasse ? Veut-on donc me forcer à prendre des partis désespérés , et plus malhonnêtes encore pour ceux qui m'y forceraient que pour moi , parce que la nécessité me servirait d'excuse. Vous comprenez de reste , Monseigneur , que l'on ne revient jamais de la démarche que j'ai été forcé de faire : vous savez que je n'ai point de biens , et tout le monde connaît que je n'en ai pas acquis , que j'ai dépensé pour le service du Roi tout ce qu'il m'a donné , et que je n'ai jamais rien pris à personne. Il s'ensuit de là , que je suis obligé de servir et de prendre promptement mon parti. Que l'on m'accorde du moins la satisfaction d'en prendre un qui soit honnête , et qui n'arrache pas de mon cœur les sentiments que j'ai pour le Roi et pour ma patrie. Je suis bien informé , Monseigneur , que toutes les personnes qui environnent le Roi , sont mes ennemis ou déclarées ou

cachées , que celles qui environnent M. le Dauphin le sont également. Je puis prouver que tous les Généraux qui ont commandé les armées , ont été poussés et excités à me persécuter ; leur docilité en cela a toujours trouvé faveur et protection. Je ne me suis jamais disculpé , que quinze jours après on ne m'ait suscité quelques nouvelles tracasseries , et je n'en ai jamais pu savoir les raisons : quand je les ai demandées , on m'a jetté de la poudre aux yeux , et les orages n'en sont devenus que plus violens.

Je suis en état , non-seulement de justifier ma conduite à tous égards , mais encore de prouver qu'elle a toujours été vertueuse et pleine de zèle et d'attachement pour le service du Roi ; j'offre ma tête contre celles de mes ennemis et de mes accusateurs , si l'on veut nous soumettre à un jugement : ce serait bien la bonne méthode pour démêler la vérité de l'imposture , et pour faire valoir la première et en imposer à la seconde.

Tous mes crimes , Monseigneur , sont les suffrages de l'Etat militaire et du Public impartial : la crainte que les circonstances

ne

ne me conduisissent au commandement des armées, a alarmé tous ceux qui y prétendent: et qui est-ce qui n'y prétend pas? Il a fallu en conséquence me déchirer et me noircir de toutes les façons: et que n'a-t-on pas fait pour y parvenir? que n'a-t-on pas fait imprimer dans les nouvelles publiques? quelles horreurs n'a-t-on pas semées contre moi? Je n'y opposai qu'un silence rigoureux et une patience plus qu'humaine. Vous avez eu la bonté de louer ma conduite, qui m'a cependant perdu.

Enfin, Monseigneur, je me sauve du naufrage; la nature me donne ce droit, que tout homme apporte avec lui en naissant: je n'en veux user qu'avec toute la décence et la modération possibles, si l'on veut bien me le permettre. Je serais au désespoir de me voir forcé de donner au Public un mémoire justificatif; je ne pourrais pas me dispenser d'y insérer toutes les lettres de, et tous les faits dont j'ai à me plaindre, qui déshonoreraient, aux yeux de la probité et de l'honnêteté, plusieurs personnes éminentes. Je pardonne volontiers tous les maux que l'on m'a faits, je n'accuse

personne , je ne me plains de personne ; je garderai un silence rigoureux sur tout ce qui s'est passé ; je ne demande qu'un congé absolu , et la permission de disposer de moi : j'userai bien de cette permission , et je n'oublierai jamais que j'ai l'honneur d'être né Français. Les bontés que vous m'avez témoignées seront toujours chères et précieuses à mon cœur.

Je ne puis me dispenser de vous répéter, Monseigneur , que mes moyens ne me permettent pas d'attendre , et que mon parti est irrévocablement pris.

Je suis , etc.

Nota. M. le Comte d'Affry pourra me faire parvenir les lettres , ne pouvant pas juger du temps que je resterai dans un endroit.

P. S. J'ai toujours eu la sorte de courage nécessaire pour faire le bien et servir le Roi , malgré tous les maux que j'ai essuyés et les obstacles que j'ai eu à surmonter ; mais je n'ai pas l'espèce de courage pour paraître toujours criminel en fesant le bien , et essuyer des mortifications conti-

nuelles quand je devrois recevoir des applaudissemens. Je n'ai pas le courage nécessaire pour passer ma vie dans la douleur et la persécution , pour servir un maître qui ne peut que me détester , et pour lutter toute la vie contre l'imposture et la méchanceté , sans pouvoir jamais se justifier.

Je n'ai point de jalousie contre personne , beaucoup moins contre M. ; mais je n'ignore pas qu'il est l'auteur de tous mes maux , et que lui et ses créatures ont envenimé contre moi l'esprit du Roi , de M^{me} la Marquise et d'autres , d'une façon qui ne peut jamais être changée. M. le Duc de Choiseul m'a avoué l'hiver dernier , que M. de n'était pas de mes amis. Je suis bien instruit que les dernières tracasseries partent de lui , sans qu'il y paraîsse. D'après ces connaissances , il ne me reste qu'à me retirer.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
A M. DU VERNEY.

A Hambourg, le 17 Février 1761.

J'APPRENDS, Monsieur, que vous voulez bien vous intéresser au sort d'un malheureux : je n'en suis pas surpris, connaissant, comme je le fais, la bonté, la noblesse et la générosité de votre cœur ; mais je ne vous en dois pas moins de vifs et sincères remercimens, et je vous prie d'être bien persuadé qu'on ne peut rien ajouter à ma vive reconnaissance. Vous savez sans doute, que la Cour, très-précipitamment, a fait des démarches contre moi à la Cour de Danemarck, et l'a requis de ne me pas recevoir. Cette façon d'agir sonne très-mal dans le monde ; il n'y a personne qui ne la blâme, et elle m'a gagné tous les cœurs : on n'y apperçoit que l'effet de la haine et de la vengeance, et l'on n'y reconnaît point la dignité d'un grand Roi.

Je joins ici copie du mémoire que

j'envoie aujourd'hui à M. de Choiseul : je lui en ai déjà envoyé un précédent ; c'est aujourd'hui pour la troisième fois que je lui écris. J'ai aussi écrit à M^{me} la Marquise et à plusieurs personnes. Ne pourrait-on pas, outre cela, donner quelqu'argent à Maîtresses ou à Femmes-de-chambre ? M. de Fischer voudrait bien l'avancer pour moi. La raison, la justice et le droit ne désarment pas la haine et l'acharnement : l'argent peut les assoupir pour un temps, et il ~~ne~~ me faut que cela. Je vous prie, au nom de votre belle ame, de faire tout ce qu'il y a à faire pour me tirer d'embarras, et faire révoquer l'opposition que l'on a faite près la Cour de Danemarck, qui y travaille de son côté. Il est évident, qu'après tout ce qui est arrivé, que connaissant la funeste disposition des esprits contre moi, et l'ayant éprouvée, je ne puis plus retourner en France ni y servir : je ne voudrais pas non plus servir contre ma patrie, et je veux tout tenter pour m'épargner ce malheur et ce désagrément : il est monstrueux qu'on veuille m'y forcer, et que d'une affaire toute simple, et qui

n'est que dans l'ordre ordinaire des choses, on cherche à en faire une criminelle. Je vois bien que l'intention est de me donner des torts pour appaiser le cri public. On a tout fait pour me perdre, et pas un seul pas pour me conserver : si je le prouve, comme je le puis évidemment, cela fera un effet tout contraire. Et comment ne l'aperçoit-on pas ? Voici le huitième mois que je passe dans les douleurs les plus cruelles ; cela ne suffit-il pas à la haine de mes ennemis ? Veulent-ils, par un acharnement barbare et sans exemple, me forcer à les démasquer, et à instruire l'univers des injustices que l'on m'a faites. Je vous conjure, Monsieur, d'applanir tout cela, et de me faire accorder ma liberté.

M. de Crémille ne m'a pas écrit un mot, et je ne puis qu'en être très-peiné. Les Banquiers peuvent faire passer les lettres sans aucun risque : j'ai l'honneur de vous faire passer celle-ci par M. Kormann.

Je vous prie d'être bien persuadé de la reconnaissance et de l'inviolable et tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Lorsque le Comte de Saint-Germain fut convaincu qu'il était indispensable pour lui de demander son rappel de l'armée, il en informa M. le Maréchal de Broglie, par esprit de subordination et d'honnêteté.

C'est la règle de tous les services militaires, de ne pas porter de plaintes contre son supérieur, sans en avoir obtenu sa permission, qu'il ne peut jamais refuser; mais comme cette règle, quoique connue en France, n'y est pas suivie, que d'ailleurs le danger était instant, M. de Saint-Germain voulut trancher court, et en fit part à M. le Maréchal, pour lui marquer des égards convenables: il l'instruisit en même-temps des raisons qui l'engageaient à cette démarche. Quand on se plaint, on ne peut pas se dispenser d'énoncer les raisons de plaintes que l'on a, et on le fait avec force quand le cœur est ulcéré. M. de Saint-Germain méconnaît et méconnaitra toujours la méthode de se plaindre de quelqu'un sourdement: elle ne fut jamais celle de l'honnêteté.

La réponse de M. le Maréchal est admirable sans doute ; c'est grand dommage que sa conduite n'ait pas répondu aux sentimens qu'il y étale si pompeusement. Il a été le maître de conserver à l'armée M. de Saint-Germain : un mot , des procédés plus honnêtes raccommodaient tout. Il le renvoie cependant ; et cela , dit - il , parce que le bien du service l'exige. Il serait bien difficile de justifier ce motif ; mais cela n'était pas nécessaire , il lui suffisait de savoir que sa conduite trouverait toute faveur.

M. de Saint-Germain part de l'armée le 20 Juillet (1) , et arrive à Cologne le 25 du même mois : il y reçoit une réponse du Ministre à la lettre qu'il lui avait écrite , pour l'informer de la conduite qu'il tiendrait à l'égard de M. le Maréchal de Broglie. Le Ministre lui marque , qu'il a communiqué sa lettre au Roi , que Sa Majesté en est très-satisfaita ; et il exhorte M. de Saint-Germain à continuer de servir avec le même zèle : il n'en était plus temps , il était renvoyé.

Il se rend à Aix-la-Chapelle , et de-là il supplie le Roi , de lui accorder un Conseil de Guerre ou une Commissio[n] pour examiner sa conduite , et la mettre en évidence sous les yeux de Sa Majesté. Il déclare , qu'il ne demande aucune satisfaction ; qu'il connaît trop les égards qui sont dus à un Général d'armée ; qu'il ne veut que se justifier , et être puni s'il ne peut pas y réussir : on lui répond , qu'il n'est pas dans le cas de faire examiner sa conduite ; qu'il n'est que trop justifié ; que le Roi est content de lui , et lui donnera des marques efficaces de sa satisfaction ; qu'il ne s'agit que d'avoir patience et d'user beaucoup de modération.

M. de Crémille arrive à Spa , et remet à M. de Saint-Germain une lettre du Ministre , qui lui marque , que ne pouvant pas tout confier au papier , M. de Crémille était chargé de lui faire part des intentions du Roi et des siennes. Il fut très-content et très-satisfait de ce que lui rendit M. de Crémille : il est homme d'honneur et de probité autant qu'il en soit sous le ciel ; il répétera sans peine ce dont il fut chargé.

Cet état de sécurité et de tranquillité dura jusques vers le 20 Septembre : il fut changé tout d'un coup , et dès-lors M. de Saint-Germain ne vit plus que ténèbres , obscurités et présages de malheurs. Il lut une lettre du Ministre qui témoignait à la vérité beaucoup de bonne volonté pour lui, mais qui , en même - temps , annonçait clairement et sans équivoque son impuissance à lui rendre service : *Malgré ma bonne volonté* , disait-on , *je ne puis pas répondre de l'événement* ; et enfin on refusait tout ce que l'on avait promis ou fait promettre. Ce n'est pas tout. M. de Saint - Germain fut averti , par des voies sûres et non suspectes , qu'une foule d'ennemis puissans s'étaient élevés contre lui à la Cour tout récemment ; qu'il était accusé d'être en négociation avec des Puissances étrangères pour entrer à leur service ; que cette accusation , vraie ou fausse , l'avait comme perdu ; qu'outre cela on donnait à la lettre qu'il avait écrite à M. le Maréchal de Broglie la couleur d'insubordination , etc.

M. de Saint-Germain peut prouver invinciblement , que jusqu'au commencement

d'Octobre il n'a eu nulle intention de quitter le service du Roi et de passer à celui d'une Puissance étrangère , et qu'il s'y est même refusé ; mais on ne veut ni examen ni preuves. M. de Saint-Germain a toujours été coupable sur parole.

Quant au manque de subordination qu'on lui reproche , cette tournure était réservée pour lui seul : on ne s'était pas encore avisé , depuis qu'il y a des services militaires , de taxer d'insubordination un Officier général , parce qu'il se plaint d'être grièvement offensé , parce que , voyant son honneur et le bien du service toujours compromis entre ses mains , il demande son rappel à son maître , avertit en même-temps son Général de la démarche qu'il fait , lui énonce ses raisons et ses griefs , et lui proteste en même-temps la plus exacte obéissance , la ponctualité la plus scrupuleuse dans l'exécution de ses ordres , et le plus grand zèle dans le service.

Enfin M. de Saint - Germain avait tort ou raison. Pourquoi lui refuse - t - on un examen juridique ? Pourquoi ne le punit-on pas s'il a manqué ? Pourquoi lui refuse-t-on

les moyens de mettre sa conduite en évidence ? Le Roi doit justice à tous ses sujets , et sur-tout à un Officier de naissance et de grade , qui l'a bien servi , et qui ne demande que les moyens de se purger , à son risque et péril , des soupçons qu'un traitement déshonorant et jusqu'alors inconnu a jetté sur sa conduite , son zèle et sa fidélité.

Il avertit le Ministre dès la fin de Septembre , qu'il ne peut plus soutenir les maux qu'on lui fait éprouver ; que cela est impossible à l'humanité ; que si les choses ne changent , il sera forcé de quitter le service du Roi et d'en chercher chez quelque Puissance amie de la France ; que ce sera avec bien du regret qu'il en viendra à cette extrémité ; mais qu'il y avait des bornes à tout , et que nul pouvoir humain ne pouvait le condamner à être le plastron continué de la malignité.

La réponse qu'il reçut ne disait que des choses vagues , obscures , inintelligibles , et n'annonçait que des malheurs. M. de Crémille , avec qui on s'était concerté pour y répondre , m'écrivait tout différemment ,

et ce concert toujours annoncé ne produisait que des contraires.

Désespéré , et ne pouvant plus servir avec honneur ni avec sûreté , M. de Saint-Germain envoie enfin sa démission vers la mi-Octobre ; il ne fait en cela qu'user de la liberté que tout Officier Français a de quitter le service quand il le veut : il prie le Ministre de la faire agréer au Roi , et demande la permission de se retirer dans le sein de la famille de sa femme , et de servir un Prince ami et allié du Roi pour pouvoir vivre. La réponse qu'il reçoit est vague et louche , ne signifie rien et n'énonce rien. Il donne de nouveau sa démission et insiste sur les mêmes prières.

Même réponse à-peu-près que la précédente : on ajoute seulement , que la campagne étant finie , et le prétexte de prendre les eaux ne subsistant plus , M. de Saint-Germain pouvait revenir à Paris , où il serait sur le pié des autres Officiers généraux qui étaient déjà arrivés en grand nombre de l'armée. Comment peut-on faire une pareille proposition ? et quel mortel s'y serait soumis , à moins qu'elle n'eût

étée accompagnée d'un ordre absolu ? Les autres Officiers généraux n'avaient point été renvoyés de l'armée comme M. de Saint-Germain , parce que le bien du service l'exigeait : il lui fallait un jugement juridique ou une marque éclatante de la satisfaction du Roi pour le purger de tous soupçons : les lettres du Ministre , qu'il ne pouvait pas produire , y étaient par conséquent impuissantes , vu sur-tout la disposition des esprits , et après les horreurs et les infamies que ses ennemis avaient fait imprimer contre lui dans les gazettes , et qu'ils avaient semées par-tout par des lettres particulières : elles sont telles , que des Colporteurs n'en inventeraient pas de pareilles. Le Ministre fesait , dans la même lettre , une autre proposition qui ne tendait qu'à augmenter les maux de M. de Saint-Germain , et à le perdre entièrement ; et le Ministre ne l'ignorait pas , comme on peut le prouver par une de ses lettres.

Dans ces circonstances , M. de Saint-Germain est averti qu'il sera arrêté et conduit dans une prison , s'il n'acquiesce pas à la dernière proposition.

Quel est le mortel qui , en pareille

situation , n'a pas le droit de mettre à couvert son honneur , sa liberté , et même sa vie , vu la disposition des esprits ? On est maître de son honneur , on doit sa vie et sa liberté à son Souverain , mais non à ses ennemis , et il est permis à tout homme de les défendre contre leur fureur et leur injustice.

M. de Saint-Germain , malade et anéanti par les chagrins , voyant qu'on lui refusait justice , qu'on ne lui préparait que des maux , bien instruit que toutes les personnes qui environnaient le Roi et M. le Dauphin étaient ses ennemis déclarés ou secrets , donne de nouveau sa démission , rend toutes les grâces que le Roi lui a accordées , renvoie à M. de Crémille sa croix (1) , en le priant d'en faire ce qu'il jugerait le plus convenable , prie le Ministre de l'expédier promptement , parce que ses facultés ne lui permettent pas d'attendre long - temps , et il se retire en Hollande le 9 Décembre. C'est un pays neutre qui n'est interdit à aucun Français ,

(1) De Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis.

et où les Officiers de cette Nation abondent journellement. De-là, il écrit plusieurs fois au Ministre, à M. de Crémille et à d'autres ; il offre de se représenter, de porter sa tête, s'il y a quelque chose à sa charge : il demande réponse ; il supplie de ne point ajouter à ses autres maux la misère et la mendicité, de ne le point jeter dans le désespoir ; il marque qu'il oublie tout, qu'il n'en veut à personne, qu'il ne cherche qu'un asyle tranquille dans ses malheurs, et qui le mette hors de situation de servir contre sa patrie ; qu'il ne peut regarder le silence rigoureux que l'on garde, que comme un consentement tacite ; que ses facultés épuisées, il se croit autorisé, devant Dieu et les hommes, à quitter la Hollande et à se rendre à Hambourg, où on peut encore lui écrire. Il attend ainsi jusqu'au 26 Janvier, l'espace de quarante-huit jours ; et n'ayant pas reçu un seul mot de réponse, il part pour Hambourg. Il y apprend à son arrivée, le 6 Février, que la Cour a requis celle de Danemarck de ne le pas recevoir, et de lui refuser asyle, comme s'il était un criminel du premier ordre.

ordre; et jusqu'aujourd'hui, 17 Février, il ignore ce que l'on exige de lui, il ne peut pas même l'imaginer.

Né malheureusement sans fortune, il a servi autrefois dans les pays étrangers sans aucune opposition ni aucune réclamation. Il est entré librement au service du Roi en lui fesant le plus grand sacrifice qu'un Militaire puisse faire, celui de son grade. L'Electeur de Bavière lui a conservé ses emplois. Par une fatalité dont il n'est certainement pas la cause, il est forcé de quitter le service du Roi, et il le peut comme tout Officier, dans un royaume où l'on ne fait servir personne par force. Il n'a aucunes possessions et pas un sol de revenu. Dans cet état, il lui est permis de chercher honnêtement sa vie, et de procurer une existence à sa famille: il n'est pas dans le cœur du Roi de vouloir le faire mourir de faim et les siens: quelles sont donc ses intentions?

M. de Saint-Germain pourrait encore alléguer et prouver, que depuis quatre années il est persécuté à feu et à sang, sans avoir jamais pu obtenir justice, sans avoir

même jamais pu savoir précisément à quel titre il était si maltraité ; qu'il a été dépouillé successivement des grâces que le Roi lui avait accordées , et dont plusieurs par capitulation ; qu'il pouvait arriver telle circonstance qui ne lui aurait pas laissé du pain ; que cette circonstance ne pouvait pas manquer d'arriver dans peu ; qu'il voyait son sort , son existence et celle de sa famille abandonnés à la merci de ses ennemis ; et enfin , *qu'il a entre les mains une pièce* , qui ne lui laisse aucun doute sur l'obtention de son congé , qui ne marque que des regrets sur sa retraite , et que ce n'est pas sa faute si ses ennemis ont donné une couleur criminelle à sa conduite , qui n'a rien eu que de régulier , et s'ils ont empoisonné les esprits contre lui. Le Comte de Saint-Germain ose implorer la clémence du Roi , le supplier de mettre fin à des malheurs qu'il n'a pas mérités , en levant l'opposition que l'on a faite de la part de Sa Majesté à la Cour de Danemarck.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

À M. DU VERNEY.

À Hambourg, le 26 Février 1761.

JE vous demande mille pardons, Monsieur, si je vous importune : je sais que vous êtes assez généreux pour compatir à ma triste situation, et que vous avez le cœur assez bon pour me le pardonner, et même pour vous employer à soulager mon sort, que la méchanceté s'acharne à rendre bien déplorable et bien humiliant. Que veut-on donc de moi ? J'ai pu quitter et renoncer au service militaire comme tout Officier Français le peut, qui n'a autre chose à faire que de donner sa démission à son supérieur. Qui a jamais eu plus de raison de quitter que moi, et comment pouvais-je continuer à servir, après tout ce qui m'est arrivé, et connaissant la disposition défavorable des esprits contre moi ? Je donne trois fois ma démission. N'ayant point de biens en France, je demande la permission

de passer parmi les parens de ma femme, et de servir, pour vivre, un Prince ami et allié du Roi. Je pourrais montrer une lettre bien légale, par laquelle on ne me laisse aucun doute sur l'obtention de la permission que j'avais demandée: M. de Crémille m'avait même dit à Spa, que si l'année d'auparavant, quand M. de me fit une tracasserie, j'eusse persisté à demander mon congé, je l'aurais obtenu par des raisons qu'il m'alléguait. Aurais-je pu m'imaginer que l'on fût assez méchant, pour vouloir me garder par force, dans le dessein seul de pouvoir me martiriser. J'apprends que l'on veut me mettre en prison, je demande la justice de ce procédé? Chaque Lieutenant peut quitter le service à sa fantaisie: suis-je de pire condition? Pouvais-je en cela reconnaître la justice et la bonté d'un grand Roi? Dois-je m'abandonner à la merci de mes ennemis? Ne connaissais-je pas assez, et n'avais-je pas assez éprouvé ce dont ils sont capables, que l'imposture ne leur coûte rien, et qu'ils sont capables de toutes sortes de cruautés? J'envoie encore ma démission

au Ministre , je renvoie ma croix à M. de Crémille seulement , et je le prie de faire là-dessus ce qu'il jugera le plus convenable. J'écris de Hollande au Ministre , que s'il y a quelque chose à ma charge , je me représenterai et porterai ma tête , pourvu que l'on veuille me faire mon procès , etc. Je demande réponse ; je l'attends quarante-huit jours sans en recevoir aucune : c'est là une preuve bien évidente que l'on ne voulait pas me conserver , mais que l'on ne cherchait qu'à me donner des torts , et à me perdre. Je demande s'il fût jamais pareille conduite ? Je suis passé de ma propre volonté , très - librement et même par capitulation , du service de Bavière à celui du Roi : l'Electeur de Bavière m'a même conservé mes emplois. Je suis donc autant à son service qu'à celui du Roi , et je puis de droit y retourner. Jamais la France ne m'a réclamé quand je servais chez l'étranger : elle n'a pas réclamé M. de Stainville , ni l'autre guerre ni celle-ci ; elle ne réclame pas un milliard de Français expatriés , pourquoi suis-je donc traité différemment ? Où est la justice de cette

différence ? On ne veut pas me garder , puisque l'on me traite comme une bête ; on ne veut pas me faire revenir , puisque l'on n'a pris aucun moyen honnête pour cela ; on ne veut pas que je parte , ou plutôt que je trouve des ressources honnêtes et décentes : on ne dit pas ce que l'on veut ; ainsi il est tout clair que l'on n'a d'autre but que de me rendre plus malheureux que les pierres , ou de me forcer à passer chez l'ennemi , pour me donner un air criminel. Il faudra bien forcément que je m'y résolve , si la Cour ne veut pas lever l'opposition faite à celle de Danemarck ; car je ne puis pas périr dans la situation où je me trouve. Je serai alors forcé de donner un mémoire justificatif au Public. Quel scandale ! Je ne suis pas en peine de pouvoir justifier ma conduite , et d'attendrir l'Europe sur mon sort : je vois et je sais déjà que les démarches faites contre moi révoltent tout le monde , et cependant on ne sait encore rien : je ne vois personne et ne parle à qui que ce soit. Je vois bien que je n'ai rien à attendre de l'équité , de la bonté et

de la miséricorde ; ainsi il faut donner de l'argent et ne le pas épargner : il faut tout tenter , et je ne veux rien avoir à me reprocher ; après cela il en sera ce qu'il pourra. MM. de Fischer et de Percenat avanceront volontiers de l'argent pour moi, et pourront déterrer les meilleurs canaux. Je souffre depuis huit mois tout ce que l'homme peut souffrir. Puissiez - vous , Monsieur , ne jamais éprouver aucunes des peines qui me dévorent ! Grands Dieux ! quelle patrie ! Serais - je plus malheureux au milieu d'une troupe de brigands ?

J'ai l'honneur d'être , etc.

Il existe une lacune considérable dans cette Correspondance , qui vraisemblablement fut interrompue.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

A M. DU VERNEY.

A Copenhague, le 21 Avril 1764.

MONSIEUR,

Avec quelle satisfaction ne me suis-je pas entretenu de vous avec la personne que vous devinerez bien ? Les persécutions, les injustices et l'éloignement n'ont point changé mon cœur ni mon esprit : ils seront toujours au Roi, à ma patrie et à mes amis, et mes derniers soupirs seront employés à les respecter, les aimer et les regretter. Tout passe et s'envole, Monsieur ; mais les sentimens d'un homme de ma trempe sont toujours les mêmes. La fortune, les grandeurs et les dignités ne m'ont jamais touché ; je n'ai jamais suivi que mes devoirs, et je n'ai eu d'autre but toute ma vie, que de les remplir. Si j'eusse jamais pensé différemment, j'aurais le bonheur de mourir dans ma patrie, parce que

que j'ai eu assez d'occasions de m'y assurer
un sort.

Votre souvenir , Monsieur , et la continuation de votre estime et de votre amitié sont les biens les plus précieux qui me restent , et qui consolent le plus mon cœur. Dans l'amertume de sa situation , il n'a rien à désirer du côté de la fortune , mais tout du côté des sentimens et de l'amitié.

J'ai l'honneur d'être avec un attachement aussi inviolable que respectueux , etc.

Fin du second et dernier volume.

